PASSEZ-MOI LA JOCONDE

Commissaire SAN-ANTONIO

Editions "FLEUVE NOIR"

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

SAN-ANTONIO

PASSEZ-MOI LA JOCONDE

FLEUVE NOIR

À Chouquet et à Richard,
en souvenir des soirées de Magny
et d'un pays qui s'appelait autrefois …
… et dont les habitants s'appelaient …
Affectueusement,

S.-A.

CHAPITRE PREMIER

C'était bien un chien qui se tordait sur la route. Dans la clarté de mes phares je l'avais pris pour une feuille de journal chiffonnée et agitée par la brise nocturne. Mais au fur et à mesure que je m'en approchais je voyais qu'il s'agissait d'un clébard. Un clébard blanc.

Il s'était fait sucrer par une tire et il remuait encore les cannes, mais il devait avoir les reins cassés.

En le doublant je sentis quelque chose grincer dans ma boîte à pitié.

Je freinai sec, je coupai le jus et je descendis de voiture. On ne pouvait plus rien pour lui. Ou alors fallait être le Petit Jésus soi-même. Et je ne suis pas le Petit Jésus.

Il agonisait salement, ce pauvre cleb. Ses pattes de devant râclaient le goudron frénétiquement. Des petits cris douloureux et brefs s'échappaient de son museau barbouillé de sang.

Tout ce que je pouvais faire pour sa pomme, c'était de lui filer un atout définitif pour l'envoyer direct au paradis des cadors. Seulement j'avais rien sous la pogne…

Je pensai alors à la manivelle de ma voiture.

Moi, pour tout vous bonir j'ai rien du massacreur de chiens. Sans être du genre « susucre-à-son-Médor », j'ai assez de sympathie pour les toutous.

Aussi, fut-ce en serrant les dents que je lui balançai un vache coup de manivelle sur l'arrière du bocal.

Ça fit un drôle de bruit. Le chien poussa un petit cri dérobé, ses pattes se raidirent et il demeura inerte sur la route comme s'il était clamsé depuis des plombes !

Je poussai alors un juron. En l'assommant j'avais gagné le canard, à savoir un jet de raisiné sur le bénard. Et c'était justement mon costard neuf, celui de la noce à Fanfan, mon cousin de la cambrousse.

Après ça, soyez bon pour les animaux.

J'étais là sur la route, à fulminer après un cadavre de chien. La nuit était épaisse comme l'intelligence d'un brigadier de gendarmerie ; on n'entendait que ce que les poètes ont convenu une fois pour toutes d'appeler le chuchotement de la brise dans les feuillages. Pas une bagnole, pas une lumière ; tout juste un morcif de lune en croissant qui jouait au drapeau turc dans un coin du ciel.

J'allumai une cigarette.

Pas content, il était, le bonhomme. On peut pas dire que je sois près de mes yas, mais du sang sur un complet neuf n'a jamais ravi personne. Une fois de plus j'étais victime de ma bonté naturelle. Après tout j'avais qu'à le laisser claquer seulard, ce chien. Si c'était moi qui me torde sur la route à sa place et qu'il vienne à passer, tout ce qu'il ferait ce serait de pisser contre un poteau en se disant que c'est rigolo tout plein, un flic à l'agonie…

Donc j'allumai une sèche, puis je me dis que du temps que j'y étais, il valait mieux amener le chien mort en bordure de la route, sa carcasse risquait d'envoyer dans les prunes le dégourdi qui profiterait de cette route déserte pour taper le cent quarante.

Ceci pour vous montrer que ma bonté a toujours la parole dans mon intélect. Même lorsque je suis en train de rouscailler après elle, elle continue de faire la loi celle-là !

Je chopai donc feu Médor par le collier en prenant bien soin de ne pas me tacher davantage. Je fus surpris par la consistance dudit collier. Il était très épais, beaucoup plus épais que tous les colliers de chien qu'il m'avait été donné de voir auparavant. De plus, il n'était pas en cuir mais en métal…

Comme, dans l'état où se trouvait son possesseur, il ne lui servait plus à rien, je le lui ôtai afin de pouvoir l'examiner à mon aise.

Non, franchement, je n'avais jamais biglé un truc comme ça. Figurez-vous que ce collier ressemblait à une sorte de boudin de métal du diamètre d'un boyau de vélo, renflé sur le dessus, comme s'il y avait une hernie, vous pigez ?

Et, juste au-dessus de cette hernie, il y avait une courte tige d'acier, pareille à une minuscule antenne. Cette tige ne mesurait pas plus de cinq centimètres et était terminée par une petite boule percée de trous.

Si vous aviez été là, bande de gnoufs, vous auriez pu constater qu'entre moi et la statue de l'ahurissement, il n'y avait pas plus de différence qu'entre un dictateur de droite et un dictateur de gauche.

J'étais vachement baba… Un engin comme celui-là semblait davantage destiné à équiper un marsien qu'un honnête toutou.

Après l'avoir tourné sous toutes les coutures, je le glissai dans l'une des poches fourre-tout de ma voiture et je démarrai. Après tout j'allais pas péter une horloge parce que ce chien portait un collier bizarroïde ! Dans mon job on est toujours enclin à trouver du mystère jusque dans la dent creuse d'une fourmi.

Or j'étais bien décidé à laisser le mystère tranquille. Je partais en vacances et ça faisait une chiée de décades que ça ne m'était pas arrivé.

J'avais tellement besoin de m'aérer que, pour une fois, le boss avait renoncé à me demander mon adresse. C'était la première fois de ma putain de carrière que ça se produisait, un événement de ce genre. Habituellement, je peux pas aller aux gogues sans que le Vieux ne me dise de laisser mon numéro de téléphone.

D'ordinaire, je ne suis pas au vert depuis deux jours que le bignou se met à

carillonner comme la corne de brume d'un port breton un jour de grosse tempête.

Cette fois-ci, ayant quinze jours devant moi, j'avais décidé d'aller respirer le grand air dans une station alpestre, sans rien dire.

Justement un pote à moi tenait un hôtel dans les environs de Grenoble. Depuis mille ans il me suppliait d'aller étirer mon lard chez lui. Il me disait qu'on avait la barre des Écrins à tous les étages et le vouvray sur l'évier. De plus, de jolies souris y séjournaient et ça, plus que le reste m'avait décidé.

Depuis le temps qu'on se connait, vous devez savoir que je réagis devant les greluses comme un taureau devant une muletta. Une bonne table et la guibole d'une pin-up entre les vôtres, il en faut pas davantage à un zigoto de mon format pour trouver que la vie ressemble à une carte postale en couleurs.

Chez Duboin je trouvai tout ça.

Lorsque j'arrivai il venait de réceptionner une rousse qui, si elle n'était pas sacrée Miss Univers, n'avait à s'en prendre qu'à elle-même car elle n'avait pas dû poser sa candidature.

Imaginez ce qu'Hollywood fabrique de mieux dans le genre poupée de grand luxe, avec, par-dessus le marché, ce qu'on réussit en France en fait de déesse, et vous approcherez de la réalité.

Elle était tellement chouïa cette gosse, que ça faisait pas vrai, comme dit mon ami Richard. On savait pas par quel bout l'attraper de peur qu'elle ne se casse entre vos doigts comme un rêve.

Mais lorsqu'elle se mettait au boulot, alors là, vous pouviez penser que vous arriviez au terminus de la volupté et que vous alliez avoir besoin d'un bavoir jusqu'à la fin de vos jours.

Elle était descendue à l'hôtel en compagnie d'un vieux mironton qui aurait pu être son grand-vieux s'il n'avait été son protecteur.

Le gars avait cinquante ans de plus qu'elle, une gueule qui pendait comme les branches d'un sapin, un râtelier à changement de vitesse et un bandage herniaire.

Je sais pas à quoi lui servait la gonzesse, en tout cas, il devait pas lui faire mettre souvent les doigts de pied en bouquet de violettes ; du moins à en juger par son comportement avec mézigue.

Il la baladait juste pour l'agrément de ses yeux défaillants et pour celui des petits futés comme San-Antonio qui ont toujours une place dans leur pageot pour les rouquines comme celle-ci. À mon avis, il aurait eu un boxer, ça lui aurait tenu davantage compagnie et garanti une plus grande fidélité. Mais peut-être qu'après tout il aimait pas les gailles ?

Moi, dès le premier soir, je l'avais repérée, Sonia.

Elle devait s'appeler Albertine, bien sûr, mais Sonia c'était juste le blaze qui convenait à son châssis. Au premier regard que nous avons échangé, j'avais pigé que c'était dans la poche.

Ces trucs-là, pas besoin d'être le fakir Birman pour les entraver. Lorsque je regarde une pépée et que je découvre dans ses mirettes ce petit vacillement, je

commence à penser que la partie de jambes en l'air est proche.

Et elle l'était !

Le soir-même, comme je sortais de ma piaule en robe de chambre pour aller respirer l'air pur des cimes sur le grand balcon de style savoisien qui faisait le tour de la cahute, je rencontrai la poulette.

Elle allait fumer une cigarette suisse longue comme un thermomètre.

Je lui proposai du feu.

C'est commun mais infaillible. À quoi bon se casser le but pour trouver des trucs nouveaux ? Les vieilles ficelles sont encore les plus solides.

Elle me dit merci et je lui répondis que tout le plaisir était pour moi.

Au bout de cinq minutes, ce que je ne connaissais pas de sa vie aurait tenu sur une formule télégraphique.

Elle s'appelait Sonia. Elle était mannequin à Paris. Elle avait un riche protecteur : le vieux crabe. Ce gars-là possédait des usines où l'on fabriquait je ne sais plus quoi de glandulard, peut-être bien des boutons de jarretelles. On se demande comment des mecs ont un jour l'idée de fabriquer des bricoles pareilles. En tout cas ça rapporte gros et le père Ramoli avait tellement d'auber qu'il était obligé de s'assurer le concours d'une Sonia de luxe pour croquer ses revenus.

Il se gavait de Gardénal pour pouvoir en écraser, ce qui laissait des loisirs à la petite.

Je lui dis à Sonia que j'avais dans ma valise le flacon de rhum blanc dont rêvent toutes les femmes modernes et je l'invitai à trinquer.

Elle accepta.

Dix minutes plus tard, le professeur en vacances de la chambre voisine tabassait la cloison en gueulant que si on continuait un tel chabanais il allait téléphoner à la gendarmerie ou alors qu'il voulait en être !

Le lendemain, Sonia me présentait son vieux.

Lui, c'était le genre fossile-généreux. Le brave débris quoi !

Il avait le champagne facile et il s'était suffisamment trouvé en tête à tête avec un miroir pour comprendre qu'il devait renoncer à la jalousie.

Il m'accueillit fort bien. Après tout, il devait se dire que moi ou un autre… À ma physionomie ouverte comme la main d'un mendiant il dut piger que j'étais franc et que les giries c'était pas le genre de mon magasin.

Il permettait à sa protégée de faire des excursions dans la nature avec moi, alors on allait gambader dans les pâturages et cueillir de la bruyère, juste comme dans les romans de la mère du Veuzit.

Rigolez pas ! Faut bien sacrifier de temps à autre au côté chromo de l'humain non ? Pour le reste, ça se passait chez moi, le soir, lorsque le vieux père la Jarretelle avait siroté son somnifère.

Sonia avait un petit talent de société. Elle, son vice, c'était la brouette chinoise. C'est moi qui faisait le jardinier et y avait pas meilleur bonze à cette altitude-là. Elle gueulait si fort, la môme, que le prof de français, à côté, avait plus besoin de s'acheter *Paris-Galant*. Je l'ai compris deux jours plus tard, en

constatant qu'il avait percé un trou dans la cloison. Il s'offrait des jetons à bon marché, le frère !

Sur la qualité du spectacle il pouvait pas râler. Il était calé pour les langues mortes, mais pour les langues vivantes Sonia lui faisait la pige. J'avais beau obstruer le trou avec du chewing-gum mâchouillé, il en perçait un autre à côté. C'était pas un homme mais un vilbrequin. Au bout de huit jours ce côté du mur ressemblait à un morceau de gruyère ! À la fin j'ai renoncé. Faut bien que tout le monde s'amuse. À table il était sérieux comme trente-six papes. Moi je me fendais le parapluie en regardant son œil gauche tout rouge.

Bref, c'était la bonne vie.

Puis un soir…

On avait fait une balade en voiture, Sonia, son débris et moi.

On avait pris ma guinde because le tréteau du vieux était tellement large qu'on aurait eu meilleur compte de faire circuler le porte-avions *Béarn* sur ces routes en lacet.

Sonia, juste comme on rentrait, s'est mise à chercher une carte routière parce qu'elle prétendait qu'on s'était tapé dix bornes de trop et elle voulait m'en administrer la preuve par Michelin.

En farfouillant dans le fourre-tout elle a mis la paluche sur le fameux collier du chien écrasé. Je l'avais complètement oublié ces derniers temps…

— Qu'est-ce que c'est ? m'a-t-elle demandé ?

— Je ne sais pas, mais jusqu'à nouvel ordre, j'appelle ce machin-là un collier de chien.

Elle s'est foutue à rigoler car ça faisait idiot. Jamais je ne m'étais rendu compte à quel point l'objet était insolite.

Elle le retournait dans ses pattes, le montrait au vieux. Ceci juste au moment où ma direction commençait à déconner.

Je suis descendu de voiture pour voir. C'était un pneu qui avait eu une discussion avec un clou. Le clou avait fait le méchant et le pneu s'était platement dégonflé.

Comme la guinde était en pleine côte, je cherchai une grosse pierre pour la maintenir calée tandis que j'actionnerai le cric. Précisément il y en avait une à dix pas. J'allai dans cette direction. Et alors, juste comme je me baissai pour saisir le gadin, il y eut une détonation sèche.

Je me retournai. Un épais nuage noir sortait de ma voiture.

Je courus jusqu'au véhicule.

Ma traction-berline était transformée en cabriolet décapotable. On eût dit qu'une main gigantesque l'avait ouverte d'en haut avec un ouvre-boîte, tout comme une vulgaire boîte de conserve.

L'intérieur était noirci. Tout était calciné, y compris mes deux passagers. De Sonia et de son vieux il ne restait que deux tas de bidoche racornis et sanguignolants. Par terre, je vis le râtelier du père la Jarretelle. Je regardai ce qui restait de Sonia. C'était pas racontable.

Je fis quelques pas en direction du talus et je me mis à dégueuler, sauf votre

respect, parce qu'en pareille circonstance, c'était vraiment la seule chose à faire.

*

C'est exactement comme ça que tout a commencé.

CHAPITRE II

Oui, c'est comme ça !

Comme quoi y a des fias qui sont marqués par le destin, comme dit Félicie, ma brave femme de mère. Ainsi ma pomme, par exemple ! Je suis dans un coinceto de montagne, peinard comme baptiste à enfourailler une poupée de l'espèce sublime, et voilà que mon putain de destin vient me faire du contrecarre.

Sans blague, y a de quoi se la ciseler et se l'exposer au Louvre ! Tandis que je laisse passer ma nausée, je gamberge un brin à ce qui vient de se passer. Il ne me faut pas longtemps pour piger que le bizarre collier de cador est à l'origine de l'explosion. C'était un truc suave, du gratiné pour attentat. Je ne peux retenir un frisson en songeant que j'ai moi-même consciencieusement tripoté le truc infernal, qu'il a séjourné dix jours dans ma guinde, à la merci du moindre choc…

*

Les pandores de l'endroit n'ont pas l'intélect très affûté.

Ça se voit à leur front aussi mince que leur galon d'argent. Entre la naissance de leurs cheveux et leurs sourcils, il y a juste de la gâchouse pour la visière de leur képi. Ils ont l'œil terne d'une limande pêchée de trois mois et leurs lèvres ont cette lippe – qui n'a rien à voir avec les montres – et qui signalent les gueules de vaches à l'attention du grand public.

Le fait que je sois un commissaire des services secrets ne les impressionne pas le moins du monde. Tout ce qu'ils voient c'est que ma tire a fait explosion, tuant mes deux passagers, et ce précisément à un moment où, comme par hasard, je venais d'en descendre !

Ils trouvent ça trop louche. Ils estiment que j'ai trop de bagouse ! Un vase pareil, il faut le reconnaître, ça frise l'incroyable.

Le brigadier me le dit en termes savants, aggravés par un subjonctif approximatif. Comme il ne connaît que son devoir et sa table de multiplication par 5, il décide de m'emmener à la gendarmerie.

Dans un sens, je préfère ça. Parce que des badauds, vous avez beau grimper à deux mille mètres, dès qu'il y a du pet, il en rapplique de tous les côtés. Moi j'ai horreur de servir de point de mire. La nombreuse assistance, ça réconforte

peut-être le locdu qui traverse les chutes du Niagara sur un fil, mais moi j'en ai quine.

Donc on s'annonce à la maison Poulmann du terroir. Y a des affiches sur les murs peints à la chaux, des tables de bois bancales et d'autres gendarmes plus réussis encore que les premiers. On se croirait dans les coulisses des Folies-Bergère !

Comme ils me cherchent du suif, je me mets à faire un drôle de rebecca dans le pays.

Je leur dit qu'à Paris je suis le gros crac de la police. Que rien que mon nom incite au garde-à-vous et que s'ils ne me prêtent pas leur concours au lieu de jouer aux gros bras, ça va barder pour leur pétoulet.

Je braille tellement fort que l'adjudant rapplique. Je lui montre mes papiers et lui dis, pour éviter le côté feuilleton de mon histoire, que j'ai été victime d'un attentat et qu'au lieu de se mettre à ma disposition, ses boy-scouts veulent me fourrer en pistole.

Il doit être dans un bon jour, ou alors sa femme lui fait prendre du phosphore, toujours est-il qu'il pige et prend immédiatement mes patins.

— Très bien, monsieur le commissaire, que voulez-vous faire ?

Voilà un langage qui me réconforte davantage qu'une pastille de menthe Ricqlès.

— Je voudrais téléphoner à Paris, dis-je.

— Très bien, consent-il, simplement, auparavant, je dois alerter la Mobile de Grenoble.

Je le laisse faire. Ensuite, je sonne Paris.

Je crois vous avoir déjà dit par ailleurs qu'avec le Vieux, ce qu'il y a de bien, c'est qu'il ne démarre pas de son burlingue. Quelle que soit l'heure à laquelle vous le sonnez, il est toujours au bout du fil.

— Bonjour, San-Antonio, murmure-t-il de sa voix cérémonieuse.

— Salut, patron.

— Vous passez de bonnes vacances ?

Je ne sais pas si c'est une idée, mais il y a quelque chose de narquois dans sa voix. Lui, il méprise les vacances. Il n'en a jamais pris depuis qu'il est à la tête des services. Et il doit jubiler en constatant que c'est moi qui l'appelle.

— Charmantes vacances, je murmure.

Et je lui explique tout, depuis l'histoire du chien agonisant sur la route jusqu'au badaboum de tout à l'heure.

Une autre caractéristique du Vieux c'est de ne jamais dévoiler ses sentiments.

— Très curieux, murmure-t-il.

— Vous l'avez dit, résumai-je.

— Ce collier contenait un explosif puissant, poursuit-il, parlant davantage à lui-même qu'à moi. C'était une bombe et la petite antenne servait de détonateur. Sans doute la jeune fille dont vous me parlez l'a-t-elle actionnée ?

Il y a un silence.

— Avez-vous lu *Kaputt*, demande-t-il brusquement.

C'est vraiment la dernière question à laquelle je m'attends, et c'est un tort, parce que, avec lui, il faut s'attendre à tout !

— De Malaparte ?

— C'est ça : de Malaparte !

— Non… Vous savez, boss, moi, sorti du *Chasseur français*, je ne bouquine pas grand-chose.

— Dans *Kaputt*, Malaparte raconte que lors de la dernière campagne de Russie, les Soviets avaient dressé des chiens à faire sauter les panzers allemands. Pour cela, ils leur avaient appris à aller chercher de la nourriture sous ces engins. Lorsque les blindés boches arrivaient, ils lâchaient les chiens affamés sur eux. Or ces pauvres bêtes portaient une charge d'explosif autour du cou, et une antenne servait de détonnateur…

— Sans blague !

— Il paraît… D'après M. Malaparte… Je n'y étais pas…

— Et vous croyez qu'un de ces chiens serait venu de Russie ? je gouaille.

J'oublie toujours que le Vieux a une sainte horreur des plaisanteries.

— Certainement pas, mais cela aurait pu donner une idée à quelqu'un… Où l'avez-vous trouvée, cette bête ?

— À la sortie d'un bled qui s'appelle La Grive, sur la route Lyon-Grenoble.

— Vous ne pensez pas, commence-t-il…

— Si, fais-je, il faut aller enquêter là-bas… Seulement, je vais avoir les mecs de la Mobile sur le dos, vous ne pourriez pas arranger ça ?

— Je téléphone immédiatement à Grenoble, vous aurez les mains libres…

— Parfait. Je vous tiendrai au courant…

— J'y compte, répond-il dignement en raccrochant.

Je pose l'écouteur antédiluvien sur son crochet et je me tourne vers l'adjudant.

— Voilà, dis-je, maintenant il ne me reste plus qu'à trouver une voiture.

*

Duboin, mon pote qui tient l'hostellerie, est un ancien journaliste qui s'est tourné vers la limonade parce qu'il l'estimait plus pétillante.

Un phénomène : ancien prix d'orgue au conservatoire de Lyon, ancien officier durant la dernière, il tripote à tout et chope la vie comme elle vient, sans prendre la peine d'enfiler des gants.

Il a été un des premiers Français à mettre les pieds outre-Rhin. Avec lui c'était le grand frisson pour nos petits copains de la croix gammée. Lorsqu'il entrait quelque part il brossait les femmes et passait les bonshommes par les fenêtres : sans ouvrir ces dernières, pour que ce soit plus marrant, et sans s'occuper non plus de l'étage.

Donc un mec qui ne se donne pas peur.

Une heure après tout ce pastaga je débarque à sa boîte à bouffetance. Lui, il est en train de taper la belote avec le prof de français. Comme ils ne jouent pas des loubiats il est sur le point de lui gagner sa limace lorsque je m'annonce.

— Tu as une seconde ? je demande…

Il lance ses brèmes sur le tapis et me suit dans un coin de la salle.

— Figure-toi, attaqué-je…

— Je sais, tranche-t-il, tu viens de me faire perdre deux bons clients.

Son calme m'en met plein les carreaux.

— Comment le sais-tu déjà ?

— Mon petit doigt et le facteur conjugués m'ont affranchi… Remarque, enchaîne Duboin, je perds deux clients, mais ça va m'en amener un tas d'autres. Les hommes, c'est comme les mouches : la charogne les attire… J'ai déjà téléphoné à mes fournisseurs pour leur dire de doubler mes livraisons…

Il me regarde. Il est carré, avec quelque chose de puissant, de débonnaire et de rusé dans toute sa personne.

— Dis donc, murmure-t-il… C'étaient des espions, ces mecs : le vieux et sa souris ?

— Non, non, fais-je ?

— Alors quoi ! Tu fais du transport en artifices ?

Je lui déballe l'historiette du clébard.

— Quel dommage que je ne sois plus dans le fait divers, murmure-t-il.

Un truc pareil ça me faisait trois « cols » à la une !

— Ça les fera même sans ça, affirmai-je. Seulement je t'en prie : bouche cousue, hein mon trésor ?

— Un tombeau est plus bavard que moi, puisqu'il a quelque chose écrit dessus, assure Duboin. Tu as une idée de ce qui s'est produit ? Un chien chargé d'explosif en plein Dauphiné, c'est peu commun. Surtout s'il vadrouille sur les routes. Dis donc, il a eu du pot l'automobiliste qui l'a écrasé, tu ne crois pas ?

— Nature !

— Et un autre mec qui lui a eu du super-pot, c'est le gars San-Antonio, mes aïeux ! Il n'y a qu'à toi que ça arrive des trucs de ce genre…

C'est vrai, il n'y a qu'à moi.

— C'est pas le tout, mon gros père, je tranche brusquement. Il faut que je trouve une calèche en vitesse. J'ai envie d'aller à La Grive d'urgence…

— À la guerre ? demande-t-il…

— Non, à La Grive, c'est le nom du patelin où j'ai trouvé le Médor détonant.

Il gratte sa tête presque rasée.

— Si t'as pas peur d'avoir l'air gland, je te refile ma Jeep… C'est pas un carrosse, mais ça a quatre roues, même qu'elles sont indépendantes…

— Banco !

Il m'emmène dans sa remise.

— V'là l'os, déclare-t-il. Le plein est fait… Tâche de pas me l'envoyer dans les nuages, celle-là. J'ai la faiblesse d'y tenir. C'est exactement le genre de bahut qui convient dans ces cambrousses !

— Je m'apprête à partir, mais mon estomac se met à protester véhémentement. Il crie la faim comme une girouette crie le vent.

J'en fais part à Duboin.

— Avant de te mettre au turf, faut morganer, assure-t-il. Quand t'as le ventre vide, t'es juste bon à servir de tambour. Annonce-toi, mon chef vient de mettre au point un poulet au curry pour lequel la reine d'Angleterre parle d'abdiquer.

CHAPITRE III

L'une des particularités – et l'un des mérites – du poulet au curry, c'est de donner soif.

Duboin a justement pour les gosiers fourbus un pommard qui ne vient pas de la coopérative des scaphandriers de la Haute-Savoie. Du nectar ! On en lichetrogne 30 décilitres lui et moi, et après, on tombe d'accord sur le fait que la vie vaut d'être vécue. Cette constatation admise, on en fait une deuxième après avoir regardé la pendule : il est près de minuit.

— Tu vas pas te taper la route à ces heures ! émet Duboin.

— Pourquoi pas ?

— Tu vas arriver dans le patelin du cleb au milieu de la nuit. Toutes les lourdes seront bouclées. Les pégreleux ça pionce, on te l'as jamais dit ?

— Justement, je fais, après une seconde de réflexion ; les paysans ne sont pas trop portés sur la jactance. Ils ont les jetons et craignent toujours qu'on foute le feu à leur grange. Si je leur saute dessus en pleine nuit, du point de vue choc psychologique, ça peut donner des résultats, tu y es ?

— Ma foi, tu es meilleur juge que moi. Seulement, m'est avis que tu poétises en voulant faire de la psychologie avec les terreux. C'est tout faux dersche et compagnie.

Moi je ne partage pas son pessimisme.

— On verra, je murmure en lichant mon glass.

Je bombe dans les lacets des Alpes à une allure qui rendrait Fangio hargneux. La nuit est pleine de machins qui scintillent. Y a aussi la lune ; mais cette fois, c'est au drapeau japonais qu'elle joue, car elle est ronde comme la bille à Farouk. Il fait bon. Je traverse Grenoble, puis Voiron, et je chope la grande rectiligne. C'est un plaisir que de se baguenauder avec la Jeep de Duboin. À cent à l'heure, j'arrive à La Grive.

Le bled est assez tartignol. C'est un alignement de maisons tristes le long de la nationale. Je reconnais l'endroit où j'ai achevé le chien blessé. C'est à deux pas d'un bistrot. On voit qu'il s'agit d'un bistrot, car il y a deux fusains poussiéreux dans des caisses peintes en vert pomme et une réclame pour le Coca.

Pourquoi j'essaierais pas d'attaquer tout de suite ?

Un troquet, c'est un endroit où on connaît les choses.

Je m'avance et je cogne contre le volet de la porte vitrée.

Un moment s'écoule. Je n'entends que le bruit de ma respiration. Je

recommence.

Alors une lumière jaillit par une fenêtre du premier étage.

Un visage aux contours imprécis se penche. Une voix de femme pose la traditionnelle question :

— Qu'est-ce que c'est ?

Et à cette question, je fais la réponse magique :

— Police…

— Seigneur ! balbutie la femme.

Ces choses essentielles étant dites, elle retire sa partie supérieure de la croisée. Deux minutes plus tard, elle ouvre la porte.

— Vous êtes la bistrote ? je demande…

— Oui…

Elle cligne des yeux. Elle a des tifs qui pendent de chaque côté de sa figure. Sa robe de chambre était ce qu'il y avait de moins bien dans la poubelle où elle l'a pêchée. Cette brave dame frise la cinquantaine. Elle friserait peut-être aussi ses douilles si elle avait pour dix ronds de coquetterie, mais cette denrée est ignorée dans son troquet. Elle ne s'est pas lavée depuis la fois qu'elle a été coincée par l'orage, ayant oublié son pébroque ; et elle sent la crasse douillette.

J'entre. Le bistrot est minable.

— Qu'est-ce que c'est ? répète-t-elle avec anxiété.

Ses pieds sont nus dans des mules éculées. Ses jambes sont tellement maigres qu'elles n'ont que la peau sur les os, les veines doivent passer à l'intérieur, comme les câbles de freins sur les nouveaux vélos.

Je lui montre ma carte.

— Pardonnez-moi de vous déranger en pleine nuit, dis-je. Mais le service commande.

Je la bigle en plein dans les carreaux pour lui éviter la tentation de mentir.

— Voici une dizaine de jours, fais-je, un chien a été écrasé sur la route, à deux pas d'ici. Vous vous souvenez ?

— Un chien… bégaie-t-elle, ahurie.

— Oui, vous savez, ces bêtes qui ont quatre pattes, un museau pointu et qui font « ouhaou ! ». Ce chien dont je vous parle était blanc. Ce devait être un vague loulou issu d'un croisement avec un employé du gaz…

— Oh oui ! s'écrie miss Crasse…

Elle ajoute :

— Il était au bord du fossé, près de la pompe à essence ?

— Juste…

Je monte le voltage de mon regard. Tel que je suis à cet instant, j'hypnotiserai une douzaine de cobras.

— À qui appartenait-il, ce bon toutou ?

Elle ne quitte pas mon regard.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Voulez-vous dire que vous ne connaissez pas – au moins de vue – les

chiens de ce pays ?

Elle met un moment à comprendre. J'ai idée qu'elle doit boire. Son cerveau fonctionne comme les bascules automatiques. Faut attendre que l'aiguille soit au point pour actionner le levier à tickets.

— Si, dit-elle enfin. Les chiens… Sans tous les connaître, pas, ben par là je les connais…

— Ben voyons…

— Seulement çui que vous me causez était pas du pays. Dédé, le boueux qui passe pour les ordures, le connaissait pas non plus. On a pensé qu'il était tombé d'une auto… Ça arrive…

Je fais la grimace en songeant qu'elle dit peut-être vrai.

— Qu'est-il devenu ? je questionne.

— Le chien ? demande-t-elle, effarée.

— Oui.

— Ben, Dédé l'a ramassé avec les poubelles…

— Et où habite-t-il, Dédé ?

Elle s'avance sur le seuil de son estanco et me désigne une maison au loin, dans les champs, en bordure d'un chemin de terre.

— Là-bas.

— Merci.

Je la regarde en fronçant les narines.

— Je ne vous importune pas davantage, chère madame, votre bain doit être en train de refroidir.

Elle ouvre la bouche, moins pour exposer ses chicos ébréchés que pour témoigner de sa stupéfaction. Après cette visite, les idées préconçues qu'elle pouvait entretenir sur la police seront à réviser.

Je la laisse, plantée dans l'encadrement de la porte sur ses guiboles desséchées, pareille à ces personnages de cauchemar qui sont tombés d'un rayon de lune sans se casser la gueule.

*

Le cleb n'était pas du pays !

Je suis marron, salement marron !

Je me répète alternativement ces deux phrases en descendant le chemin qui conduit chez Dédé, le préposé à la voirie.

Au fait, que vais-je faire chez cet honorable fonctionnaire municipal ? Lui demander ce qu'il a fait du cadavre de Médor ?

Il l'a certainement balancé sur un tas d'immondices.

Et en admettant que je puisse le récupérer, je ne vois pas ce que ça m'apporterait de plus. Un cadavre de chien n'est pas aussi bavard qu'un cadavre d'homme. Il n'a pas d'empreintes digitales classées au fichier de la maison Poulagas, il n'a pas de marque de blanchisseuse à son pelage, non plus

que des marques de tailleur… On ne peut pas prélever la crasse enfouie sous ses ongles pour analyser les poussières ; son autopsie ne signifie rien… Bref, tout ça est stupide et si jamais mes collègues apprenaient cette démarche, ils se foutraient tellement de ma hure que je serais obligé de m'acheter une fausse barbe pour traverser Pantruche !

Tout en gambergeant à ça, je me pointe devant la carrée du Dédé. Plutôt minable comme gentilhommière. Il y a des trous dans le toit, sans doute afin de faciliter l'accès des lieux au Père Noël, la porte tient grâce au précieux concours de boîtes à sardines, et les carreaux des fenêtres travaillent en collaboration avec des bouts de carton.

Visiblement, Dédé ne roule pas sur l'or.

Je frappe. En attendant que l'hôte abandonne Morphée, je jette un coup d'œil au cadran de ma montre. Il annonce trois heures moins des broquilles.

C'est pas tellement protocolaire comme heure de visite. À partir de demain, mon passage dans le bled sera commenté en large et en hauteur, il ira rejoindre dans les récits d'hiver la légende du loup-garou…

Dédé a un sommeil de plomb, car il ne répond pas vite.

La maison étant isolée, je gueule à plein chapeau :

— Oh, Dédé !

Et je ponctue mon appel de coups de tartines dans la porte.

Au bout d'un quart d'heure de ce régime, juste comme je m'apprête à abandonner la partie, je perçois un bâillement. On grogne à l'intérieur du bungalow ; on s'étire, on éructe…

— Oh, Dédé !

Un bruit de pas. Des bruits d'allumettes frottées qui ne doivent pas partir.

— Merde ! dit une voix avinée.

Le Dédé était schlass, d'où son sommeil hermétique. Renonçant à faire jaillir la lumière, il arrive à tâtons à la porte et tire le verrou. Moi j'ai préparé ma torche électrique. Au moment où il tire le vantail, je lui administre un faisceau cruel sur la bouille.

J'ai aussitôt, dans tous ses détails, une tête hirsute, chauve, bouffie, des yeux de hibou dérangé en plein jour…

— Salut Dédé, je déclare gentiment.

Je le repousse à l'intérieur, je ferme la porte et j'inspecte la pièce. Dédé a simplifié le problème de l'ameublement à l'extrême. Dans son genre, c'est un type d'avant-garde. Au milieu de la pièce, il y a un grand pétrin ancien. La nuit, il enlève le couvercle et le pétrin lui sert de lit, car il est plein de paille. Le jour, il met le couvercle et cela lui offre une table. Lorsqu'il sera clamsé, on n'aura plus qu'à scier les pieds pour obtenir un cercueil de première classe.

Sur une étagère, j'aperçois une lampe à pétrole. À terre se trouve une boîte d'allumettes avec des allumettes non utilisées tout autour.

— Dites, Dédé, si vous allumiez cette lampe, on pourrait se regarder penser ? je suggère…

— Les allumettes sont pas bonnes, dit-il, de sa voix épaisse comme du gros

rouge de voyou.

— Parce que vous ne savez pas de quel côté il faut les frotter, vous allez voir.

Je vais allumer la lampe. Je règle la mèche fumeuse et je glisse ma torche électrique dans ma poche.

J'éclate alors d'un rire homérique : Dédé n'a pour tout vêtement qu'une chemise Lacoste et il est tellement paumé qu'il ne s'aperçoit pas qu'il a les joyeuses à l'air libre.

Il me regarde exactement comme si j'étais la réincarnation du capitaine Mandrin.

— Bonjour, murmure-t-il gentiment.

Je suis touché.

— Tu devrais enfiler ton pantalon, Dédé.

Il constate alors sa semi-nudité et s'affaire pour emménager son petit matériel humain dans le falzard de velours posé sur une chaise.

— Faut pas te frapper, mon grand, je continue. Je voulais simplement te demander quelque chose…

— Quoi ? croasse-t-il.

— Le chien blanc de l'autre jour, tu sais ? Celui qui était ratatiné sur le bord de la route, qu'en as-tu fait ?

— Ah, *vous aussi*, murmure-t-il.

Je sursaute.

— Comment, *moi aussi* ?

Il se frotte les yeux, fait à vide un exercice de mastication pour essayer de vaincre sa gueule de bois.

— Hein ? demande Dédé.

— Pourquoi as-tu dit, *moi aussi* ?

Il se frotte les yeux une nouvelle fois. Il semble renaître à la vie, s'échapper d'un univers brumeux.

Et alors, c'est à son tour de sursauter. Il vient de récupérer, de réaliser combien ma présence à cette heure de la nuit est insolite.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? grogne-t-il.

— Le chien…

— J'ai pas de chien…

Il a peur. Autour de ses yeux naissent mille petites rides.

Pourquoi cette brusque frousse ?

— Je ne dis pas que tu aies un chien, camarade, je veux parler du cleb blanc que tu as ramassé sur la route l'autre jour. Et je te demande où tu l'as mis…

Il danse d'un pied sur l'autre.

— Joue pas à l'ours Martin, je ne m'appelle pas Miarka, réponds plutôt à ma question. Où est la carcasse de ce chien ?

Dédé fait une chose imprévisible et qui me déconcerte : il pleure.

Oui, il pleure, comme un petit môme, à gros sanglots, avec des hoquets, des reniflements, des coups de langue à droite et à gauche pour boire ses larmes et

gober sa morve.

J'en suis retourné comme une voiture de course un jour de verglas.

Je pose ma main sur son épaule.

— Eh bien, eh bien, mon petit père, qu'est-ce qui t'arrive, je chantonne. Qu'est-ce que c'est que ce gros chagrin ?

— C'est pas moi, larmoie Dédé, non, non, c'est pas moi qui ai pris son collier !

CHAPITRE IV

Après avoir entendu ça, on peut se croire tout permis. Hein, les gars ?

Avouez que le petit San-Antonio a le nez creux. C'était crétin, à première vue de rechercher ce cadavre de clébard, et pourtant sans que je puisse l'analyser, c'était efficace.

J'attends que Dédé ait fini de chialer. Ses larmes sont en partie dues au vin rouge qu'il a entonné la veille. Les chagrins d'ivrognes sont les plus sincères et les plus courts. Il ne tarde pas à retrouver son équilibre. Il est complètement dessaoulé et son regard a changé d'expression. Maintenant, je n'ai plus devant moi un gars flottant sur les ondes bouillonnantes du picrate, mais un paysan vaguement demeuré qui retrouve la ruse héréditaire de ses nabus.

Il est bouche close, le regard fuyant.

— Bon, Dédé tu m'as l'air lucide, est-ce que tu sais lire ?

Il fait un signe d'acquiescement.

J'extrais ma carte de flic.

— Mords la came, mon gars Tu vois, là, en gros caractères, ça veut dire police.

Police !

C'est le fin du fin pour les péquenots. Ils ont le rectum flétri comme de la salade d'automne lorsqu'on prononce ce mot-là devant eux.

Lui n'échappe pas à la grande règle. Il a les chocottes et tremble comme un tamis.

— Maintenant je vais te résumer la situation, Dédé : ou bien tu me dis tout ce que tu sais au sujet du chien mort, et je sais que tu sais des choses : j'ai mes renseignements ! Ou bien tu la fermes et alors, fais-je en sortant mon revolver, si tu la fermes, il t'arrivera sûrement des ennuis. Lesquels ? C'est difficile à préciser à l'avance… Tu me comprends ?

Il murmure :

— J'ai rien fait, j'ai rien fait…

— Je sais que tu n'as rien fait. Là n'est pas la question. Simplement tu sais des choses que tu vas me raconter incessamment et peut-être avant, vu ?

— Je sais rien, m'sieur le policier, rien de rien !

— Ah, là, Dédé, tu n'es pas gentil… Ce sont des réponses aussi idiotes qui motivent certains accidents… regrettables.

« Parle…

Il secoue la tête.

— Je sais rien.

Il est obstiné, buté… Moi, les mecs butés me foutent en rogne. J'ai envie de leur défoncer le portrait.

Sans que j'ai eu le temps de me retenir, mon poing est parti en promenade. Il atterrit à la pointe du menton de Dédé qui vacille, titube et s'écroule misérablement dans son pétrin.

Je suis trop nerveux, y a pas, faudra qu'un jour je prenne du Névrostyl, il paraît que ça réussit à certains.

Je me penche sur le pauvre Dédé. Il est out. Faudrait le rebecqueter avec un coup de raide. Tel que je le connais déjà, il doit avoir du vulnéraire dans sa turne. Du chouette !

J'ouvre l'unique placard mural de la maison. Comme je l'avais deviné, c'est plein de bouteilles. Mais elles sont aussi vides que le cœur de votre percepteur habituel.

Je continue à farfouiller un peu partout. Je tombe sur une boîte à biscuits toute rouillée. J'ouvre cette dernière et je pousse un petit sifflement. Dedans, il y a cinq beaux billets de dix raides. Des tout neufs. Des chouettes !

Or, je peux me gourer, tout le monde se goure – le pape inclus – mais Dédé n'est pas du genre bas de laine, fourmi économe, etc. Lui c'est vive la joie ! Il boit tout son fric et même, si l'occasion se présente, celui des autres. Je le vois mal économisant cinquante lacsés sur sa maigre pagouze de boueur. Je prends les cinquante raides et je m'approche du pétrin dans lequel il est allongé. Justement il reprend conscience.

— Alors ? je lui fais, bon voyage ?

Il cligne des paupières.

— Je parie que tu vas bavarder maintenant ?

— Je sais rien, lâche-t-il violemment.

On se trompe, je vous le répète : moi je le voyais pas si coriace Dédé ; il est plein de contrastes ce brave mec !

Il louche terriblement sur ma main qui tient le pognon. Il a reconnu son fric et il se caille les sangs ! Ça me donne une idée.

Je tire mon briquet et l'actionne. Puis j'approche la petite flamme des biffetons.

— Puisque tu ne parles pas, Dédé, je vais foutre le feu à ton argent. C'est tant pis pour ta gueule !

Heureusement pour moi, c'est un paysan.

— Non ! hurle-t-il.

J'éloigne la flamme.

— Alors tu parles ?

— Oui…

Il fronce son front.

— Le chien, on est venu le chercher, le lendemain du jour où je l'ai ramassé, commence-t-il.

— Qui ?

— Une dame…

— Vas-y, je t'écoute.

— Elle est venue, le soir… J'étais à manger la soupe. Elle m'a dit si c'était moi qui avait ramassé un chien crevé ? J'ai dit oui. Elle m'a dit que s'était le sien, qu'elle y tenait parce que, d'après ce que j'ai compris, l'homme qui lui l'avait donné la biquait ! Bon, je l'ai menée au déversoir. C'est là que je vide mon tombereau… On a retrouvé le chien. Elle s'est précipitée sur lui.

« — Et son collier ? elle a demandé…

« J'ai dit comme ça :

« — Quel collier ?

« Elle a eu l'air furieuse. Elle m'a regardé, elle a dit :

« — Où avez-vous mis son collier ?

« Moi je savais pas de quoi elle causait. Elle a fait, l'air méchant :

« — Il avait un collier, où est-il ?

« Et moi, cette bête, je l'ai trouvée sans collier. Mais elle voulait pas le croire. Elle a sorti un pistolet de son sac. Elle a dit que si j'y rendais pas le collier elle allait tirer. Je ne pouvais pas lui rendre, vu que cette bête…

— Je sais, coupé-je : tu l'avais trouvée sans collier.

— Ah, vous êtes au courant ? s'étonne Dédé.

Il hausse les épaules.

— La femme s'est calmée. Elle a remisé son pistolet et a sorti une poignée de gros billets. Elle me les a donnés en me faisant jurer de parler de ça à personne, autrement elle le saura et elle viendra me tuer et mettre le feu à ma maison.

Dédé se refout à chialer comme un perdu. Il a les jetons.

— Te casse pas le bol, bonhomme, dis-je pour le calmer, tu risques rien, les gonzesses font toujours le contraire de ce qu'elles promettent. Quand tu leur demande leur cœur, elles t'offrent leurs fesses, et « lycée de Versailles », comme dit mon copain Bérurier. Du reste personne ne sera au courant de notre petit entretien et tu pourras bouffer ton artiche peinard.

Je lui rends sa joncaille. Il serre avec ferveur les gros bifs sur sa poitrine.

— Seulement, pour être tout à fait tranquille, tu dois me donner tous les détails, tu saisis ?

Du moment qu'il a récupéré le pognozof, il ferait n'importe quoi.

Il hoche affirmativement la tête.

— Comment était-elle cette femme ?

Il réfléchit. Ses yeux se ferment, son front se ride, ses sourcils se joignent. On sent la concentration, l'effort cérébral. Son intélect est sur le point d'éclater. Il ressemble à une réclame pour les pilules Truc, les libératrices des intestins en grève.

— Elle était jolie, fait-il enfin triomphalement.

— Blonde ?

— Non…

— Brune ?

— Oui.

— Ses yeux ? Sa bouche ? Son nez ? Son prose ? Ses vêtements ? Enfin nom de Dieu une gisquette qui vous brandit une pétoire sous le pif on la renouche, non ?

Le signalement est laborieux. Chaque détail je suis obligé d'aller le pêcher derrière sa boîte cranienne et c'est duraille, car son crâne, c'est pour ainsi dire un os.

Enfin, je finis par être affranchi. La môme au chien est une gentille bonne femme de trente berges environ. Elle est grande, mince, brune, avec des yeux noirs, des lèvres charnues.

Elle portait un imperméable bleu clair. Elle avait à un doigt (un doigt de la main tenant le revolver) une bague ornée d'une énorme pierre bleue.

Lorsque j'ai réuni tous ces détails, j'arrive à sa voiture.

— Comment était sa voiture ? interrogé-je, espérant follement que Dédé se souviendrait du numéro.

Je tombe sur le baigneur lorsque je l'entends me répondre :

— Elle n'avait pas d'auto… Elle est venue à bicyclette.

Comme Manon, je suis tout étourdi.

— Une bicyclette… je balbutie.

— Bleue, précise-t-il.

Décidément, la grognace en question semble avoir une prédilection pour cette couleur : imperméable, bague, vélo bleus…

— Tu ne l'avais jamais vue auparavant ?

— Non, jamais…

— Pourtant, si elle est venue à bicyclette, c'est qu'elle ne demeure pas très loin d'ici…

Il ne dit pas le contraire, mais il répète qu'il n'avait jamais vu la môme. « Jamais, monsieur le policier ! »

J'estime que j'ai suffisamment perturbé l'existence de mon boueur.

— C'est bon. Tu peux te recoucher maintenant, Dédé, je te laisse. Mais avant de te quitter je te fais la même recommandation que la brave dame : motus ! Si tu l'ouvres, je ne te filerai certes pas une baltos dans le lard – je suis pas un violent ! Mais je te ferai alpaguer et emmener au gnouf ; et là-bas, parole d'homme, tu écoperas de la plus savante dérouillée de ta putain d'existence, tu piges ?

Il a de la peine à assimiler mon langage, mais le sens général lui parvient à travers son mur de bêtise.

Et puis quoi, j'ai rien contre eux, mais c'est un bouseux, et un bouseux entrave toujours lorsqu'on veut s'en donner la peine. Du reste, tous les hommes comprennent ce qu'on veut leur faire comprendre : même les cocus, à condition d'être patient !

— Bonne nuit, Dédé…

J'ai de l'humour plein mes bottes cette nuit.

*

Une vague lueur fleurit à l'horizon. La lune pâlit rapidement, comme vous lorsque vous recevez une lettre à en-tête du ministère des Finances. Bref, le jour s'annonce et, tout d'un coup, je me sens vanné. Les émotions de la veille jointes à la fatigue de la nuit et au pommard de Duboin se transforment en plomb fondu que je sens ruisseler dans mes gambilles.

Je donnerais un tien contre deux tu l'auras pour pouvoir en écraser. M'est avis qu'il ne doit pas y avoir lerche d'hôtels dans les azimuts. Le patelin, en effet, manque de pittoresque. Par ailleurs, il ne doit pas pouvoir compter sur les voyageurs de passage, étant trop proche d'une grande ville…

Je suis au volant de ma Jeep et je roule gentiment en regardant se lever le jour.

La nature, quand elle fait la belle, me rend dingue. Moi je vous l'ai déjà dit et je vous le répéterai jusqu'à ce que ça vous fasse saigner le tympan : je suis poète.

Ma vraie vocation : c'était d'aligner des trucs de douze pieds au lieu de flanquer mon pied dans le soubassement de mes contemporains.

J'aurais fait rimer des mots qui ne riment pas à grand-chose et qu'on aurait publiés dans des revues hermétiques comme des boîtes de sardines, j'aurais eu un triomphe, j'aurais appris à m'examiner le nombril devant mon armoire à glace ; j'aurais calcé des baronnes. Les vieilles dames m'auraient appelé « maître » et les jeunes gens « vieux con », bref j'aurais été quelqu'un et, en ce moment où le jour se lève sur un nouveau mystère de ma carrière de flic, je serais en train d'éblouir un auditoire avec des imparfaits du subjonctif.

Mais la vie est la vie. Un homme penche du côté où il doit tomber. Moi, je suis tombé dans la rousse parce que j'avais des dispositions certaines. Inutile de se frapper. Quand on joue à la belote, faut pas envier les brèmes de son adversaire, on doit se contenter des siennes et s'en servir pour le mettre capot, c'est pas votre avis, bande de lavements ?

Donc, c'est l'aube aux doigts de velours dans toute sa splendeur.

Les jouvencelles soupirent en rêvant à ça, mais elles ne peuvent qu'y rêver because elles sont bien trop feignasses pour se tirer des torchons à quatre plombes du mate !

Je repère soudain un zig en bordure de la route. Lui, il paraît pas sensible au lever du jour. Il a une pioche sur l'épaule, alors ça explique son désenchantement, à cet homme.

Il va peut-être pouvoir m'enseigner une auberge où je pourrai en écraser.

Je stoppe à sa hauteur et je lui demande le tuyau.

Il me regarde et ma gueule doit lui paraître admissible, car il me conseille d'aller à cent mètres. Y a un garage-bistrot, avec des piaules disponibles.

Un filet de fumée sort de la maison indiquée. C'est bon signe.

Les volets n'ont pas été ôtés encore, mais un rai de lumière filtre sous la porte.

Je frappe. Un bonhomme d'un certain âge vient ouvrir. Il a autour de la taille, par-dessus sa chemise, une ceinture de flanelle rouge.

Je lui fais part de mes desiderata. J'explique que j'ai voyagé toute la nuit et que je suis groggy. Une tasse de jus et un pucier me raviraient.

— Entrez, dit-il.

CHAPITRE V

Le café du zig a un goût de chaussettes trop portées. Mais je pense très fort à tous les héros qui sont morts pour nous assurer un avenir meilleur, et ça m'aide à avaler ma tasse.

Et puis après tout c'est chaud !

Cet acte de courage accompli, je me sens aussi fourbu que le coureur cycliste qui aurait, par erreur, accompli le Tour de France en une seule journée. Mes guiboles sont en caramel et c'est du sirop d'orgeat qui circule dans mes veines.

— Voulez-vous me montrer ma chambre, je demande au cabaretier.

Il me dit de le suivre. On s'engage dans un escalier de bois aux marches branlantes.

— Faites attention, m'avertit l'hôte à la ceinture rouge.

La recommandation n'est pas superflue. Le dernier gars qui a monté cet escadrin en étant schlass n'est plus là pour en parler. Faut avoir travaillé dix ans chez Barnum pour gravir cet étage.

Enfin, on parvient au premier. Le mec pousse une lourde qui gémit de toutes ses forces pour réclamer une purge.

La piaule qu'il me destine conviendrait à la rigueur à un moine en veine de mortification. C'est crado, pourri et les araignées ont garni la pièce de transparents, comme le fait Raymond Rouleau dans ses spectacles.

— Voilà, fait mon mentor, vaguement gêné, c'est pas sensationnel, mais on est à la campagne.

— Ça vaut le Négresco, j'affirme.

Comme il ne connaît pas le Négresco, il dit que c'est très possible.

— Avez-vous besoin de pisser ? me demande-t-il…

Cette question de confiance me surprend un peu.

— Pas pour le moment, dis-je, mais ça m'arriverait avant Noël que j'en serais pas tellement surpris…

— Bon, fait-il… Que je vous dise, pour les vécés…

Lui, c'est le mec scatologique, on y peut rien, faut le subir.

Je soupire.

— Pour les vécés, dit-il, vous allez derrière la maison…

— O.K., je trouverai, dis-je.

— Non, poursuit-il… Parce que derrière la maison, y a le jardin… Vous allez tout au fond du jardin… Vous voyez une terre labourée, c'est là…

Il se décide à filer au moment où moi je vais me décider à le passer par la fenêtre.

Je tapote un peu le dessus du pucier, histoire d'avertir les punaises que le ravitaillement arrive, et je me laisse choir dans du moelleux.

Deux secondes plus tard, je ronfle tellement fort que les voisins du gars viennent lui demander s'il est content de sa nouvelle scie à moteur !

*

Je me réveille avec le sentiment bizarre qu'il s'est passé quelque chose…

Ça me gêne aux entournures. Je vais à la fenêtre, il fait un temps potable… Je m'étire et remplis mes éponges du bon air de la cambrousse. La nature est verdoyante. Ça fait du bien, une cure de chlorophylle.

En bas de ma fenêtre, il y a la pompe à essence. Puis la grande route où les voitures passent avec un grand Rrran ! En face, un chemin secondaire grimpe à un village niché au sommet d'une côte.

Je continue à renifler l'air pur, mais dans ma calbombe, les idées se mettent à circuler comme un flot de tires lorsque le signal passe au vert.

Je remarque que beaucoup de voitures débouchant sur la grande route par ce chemin s'arrêtent au poste d'essence pour prendre de la tisane…

Alors mes idées s'attellent les unes derrière les autres en un convoi tout ce qu'il y a de pépère.

Je me dis que la bonne femme à vélo venue prendre des nouvelles du cador chez Dédé doit habiter la région. Cette grognace doit disposer d'un moyen de locomotion plus efficace que la bécane… donc, d'une voiture. Une femme capable de balancer cinquante raides à un truand comme le Dédé pour lui fermer le clapet a au moins une Talbot dans son garage.

Si elle habite la région, si elle a une guinde, elle prend de l'essence quelque part. Alors pourquoi n'en prendrait-elle pas chez mon logeur ?

Je descends.

Le vieux est occupé à faire revenir des oignons dans du beurre.

Sur la table, il y a un morceau de bœuf large comme la fesse gauche de Farouk.

Mon estomac me tire délicatement par la manche et me chuchote qu'une tranche de bidoche sautée aux oignons a toujours constitué son idéal.

Je fais part de cette réflexion au pompiste.

Il dresse mon couvert en face du sien. Un quart d'heure plus tard, on s'explique avec la bidoche.

Il n'est pas causant, le patron, mais pas bourru non plus.

Lui, à force de regarder monter et descendre le niveau de l'essence dans les réservoirs de verre de son poste, il a biché une drôle de manie qui le fait regarder ses interlocuteurs de bas en haut, puis de haut en bas.

Je profite d'un moment où ses châsses stoppent à la hauteur des miens pour

lui dire que son poste a l'air d'un bon petit job, et je lui demande s'il est content.

Il me répond par l'affirmative.

— D'autant plus, je renchéris, que le coin n'est pas mal…

Comme il y est né, lui, il le trouve sensationnel.

— Une grande route comme ça, je lui dis, elle ferait des ronds si elle se trouvait entre Paris et Fontainebleau !

— Pour sûr, admet-il…

— Doit y avoir des gens en vacances, dans le secteur ?

— Pas tellement, assure-t-il.

C'est le moment de placer mon thermomètre.

Vous avez pu vous rendre compte du détour que j'ai pris pour ne pas effaroucher le mec.

— Tiens, au fait, je dis, l'autre jour, en passant, j'ai aperçu quelqu'un de connaissance : une dame… Elle était à vélo, moi je roulais avec un ami, on était pressé… Bref, je ne me suis pas arrêté… Je le regrette, c'était une chic fille… J'aurais plaisir à la rambiner.

— Bien sûr, fait-il… Une femme, ça fait toujours plaisir de la retrouver, surtout quand y a longtemps…

« Moi, enchaîne-t-il, ça m'est arrivé avec l'Angèle… On avait fêté les conscrits ; c'était une luronne. Chaude comme de la braise, et qui rechignait pas pour se mettre à la renverse…

J'ai fait un beau coup. Voilà mon gnaf parti dans ses souvenirs, à me raconter par le menu les grains de beauté d'Angèle et comment elle bramait quand il lui faisait la brouette chinoise et la lettre recommandée…

Enfin, je sais qu'un mec qui se raconte est un terrain propice. Les hommes, c'est comme les haricots secs, faut les mettre tremper dans leurs souvenirs pour les attendrir.

L'émotion lui donne soif ; je profite de ce qu'il se carre le renifleur dans un godet pour revenir à mon sujet.

— Cette fille, plus j'y pense, je murmure, la voix noyée, plus je regrette de pas m'être arrêté. Mais peut-être que vous l'avez aperçue ?

— C'est possible, il admet, l'ancien bouillaveur d'Angèle, c'est possible.

Mais je me rends bien compte que mes amours à moi, lui importent à peu près autant que la santé de l'empereur du Japon.

Pourtant, comme je suis un client et que la tradition – cette bonne vieille tradition française dont le boss est friand – veut qu'on soit poli avec les michés, il m'écoute.

— Elle est belle, je reprends. Grande, mince, brune, avec des yeux noirs qui vous regardent droit dans le slip. Son goût, à elle, c'est le bleu. Une vraie marotte. Elle porte un imperméable bleu, elle a un vélo bleu, une bague bleue…

— Une bague, murmure le vieux tordu.

— Énorme ! je précise… Vous voyez qui je veux dire ?

— Oui, dit-il, je l'ai aperçue deux ou trois fois…

— Sans blague !

— Oui…

— Vous savez où elle crèche ?

— Non, dit-il…

Le désappointement me pince l'oreille. Pourtant je viens d'obtenir un renseignement précieux. Je viens d'acquérir la preuve que la femme au chien écrasé pioge bien dans les parages.

— Oh, écoutez, petit père, je dis, faudrait que vous me donniez des tuyaux maison. Cette fille, y a pas, faut que j'y foute la pogne sur le baigneur. Merde, une gonzesse comme elle, on irait en Amérique à la nage pour la retrouver… Voyons, lorsque vous l'avez vue, elle était à vélo ?

— Une fois, réfléchit le marchand de sommeil ; et puis une autre elle était en auto. Elle a pris de l'essence ici ; c'est même cette fois-là que j'ai repéré sa grosse bague. Vous croyez que c'est un diamant de couleur ?

— Mieux que ça, je lui affirme, c'est de la carafe biseautée !

— Pas possible, s'étrangle cette lavasse !

— Parole d'homme…

Je reprends, pendant qu'il est chaud :

— Sa bagnole, c'était une quoi ?

— Une Aronde.

— Quelle couleur ?

— Noire.

— Elle était seule, dedans ?

— Non, y avait un homme, un type d'Afrique…

— Un nègre ?

— Pas en plein, plutôt un bicot, mais pas le genre marchand de cacahuètes… Tout ce qu'il y a de bien habillé… Il conduisait…

— L'auto était immatriculée dans quel département ?

— Pas remarqué…

— Elle venait d'où ?

— Du chemin en face…

Je l'embrasserai s'il s'était rasé depuis moins d'un an.

L'auto sortait du petit chemin. Ça veut dire qu'en empruntant cette voie et en demandant à tous les gens que je rencontrerai s'ils savent quelque chose au sujet d'une femme à bague bleue, à Aronde noire, à bicot élégant, je finirai par obtenir un résultat tangible…

— Mettez une tournée de gnôle, petit père, on va trinquer à la santé d'Angèle !

*

Je remonte le chemin jusqu'au village et une fois là, j'avise deux commères

en train de jacter devant la porte d'une boulangerie.

C'est du nanan que de marner avec de la ravelure. Les vieilles peaux de cet acabit ont toujours des tuyaux à refiler à qui leur en demande.

Je soulève poliment mon bada, et j'expose ma petite affaire : Je cherche une petite cousine à moi dont je n'ai plus de nouvelles depuis la guerre, etc. Elle est comme ci et comme ça ?

La première vioque secoue ses bajoues.

— Non, mon bon monsieur, pas vue…

La seconde dit qu'elle a aperçu, en effet, une dame répondant au portrait que je viens de brosser ; mais elle ne sait rien d'elle. Elle l'a vue passer deux ou trois fois, elle n'a pas accordé une grosse attention…

Je continue ma route en deçà du village.

Je parcours ainsi trois bornes au ralenti. Je sens que je brûle.

Les nabus auprès de qui je me rencarde sont comme ma seconde commère : oui, ils ont aperçu ; mais ils n'ont aucune idée sur l'endroit où peut crécher la souris.

Et je continue.

Je parviens à un second village. Alors là, là je fous dans le mille.

C'est à l'épicière que je demande d'éclairer ma lanterne. Et comment qu'elle l'éclaire ! Un vrai projecteur de DCA ! Oui, elle voit parfaitement de qui je veux causer. C'est des gens qui ont acheté une propriété, depuis pas longtemps, dans un hameau perdu qu'on appelle les Serves. Y a quatre maisons dispersées dans les champs. La leur c'est la dernière. Ils doivent passer leurs vacances ici. On les voit rarement au village où ils ne viennent que pour s'approvisionner.

Y a la femme et un métèque, et c'est tout.

Elle me donne toutes les indications utiles pour trouver le nid. Faut prendre un petit chemin à droite, en descendant de l'église. On longe des embauches cernées de fils de fer barbelés. On continue jusqu'à un bouquet de saules pleureurs. On tourne à droite, on file encore… On dépasse les deux premières maisons. Puis on prend un sentier en face de la troisième…

Je dis merci.

Et en route !

La nature sent la bouse et la terre humide.

Ma Jeep tangue dans les profondes ornières. Rappelez-vous qu'il ne faudrait pas organiser un rallye dans cette contrée.

J'arrive aux saules pleureurs. Je ne pleure pas, mais je tourne à droite.

Je dépasse les deux maisons. J'aperçois le sentier en face de la troisième ferme…

Alors je range mon bolide sous les yeux ravis d'une vache et je m'engage dans le sentier.

CHAPITRE VI

La maison dont il est question est tout ce qu'il y a de plus sobre en fait de cambuse.

Imaginez quatre murs avec un toit par-dessus et une cheminée pour faire plus gai.

Le tout en pisé non crépi.

Les orties croissent et se multiplient autour de la bicoque, ce qui dénote de la part de ses habitants une absence totale d'esthétisme.

La propriété est entourée d'une barrière en fils barbelés. Dans la région, ils paraissent avoir une prédilection pour ce genre de clôture.

Un portail de bois fermant grâce à un cercle de fer passé sur les deux montants se dresse devant moi. Je soulève le cercle et le portail s'ouvre sans autre forme de procès. Apparemment, il n'y a ici rien de mystérieux. Et pourtant j'éprouve une bizarre sensation…

Vous commencez à être habitués à mes fameuses sensations, hein, les mecs ? Vous n'ignorez pas que j'ai une antenne à part qui m'avertit lorsque quelque chose ne tourne pas très rond.

C'est malgré moi : mon pifomètre se met à faire du morse lorsque quelque chose cafouille quelque part. C'est sans doute à cause de ce petit don que j'ai embrassé en même temps que pas mal de souris, la noble carrière de flicard.

J'emprunte l'étroit sentier qui va à la maison. Tout est silencieux.

La porte est fermée et les fenêtres aussi.

Je contourne la crèche. Derrière, il y a un jardin potager où les ronces et les orties s'en donnent à cœur joie. Au milieu de ce jardin se dresse la silhouette grotesque d'un épouvantail. Ses manches bourrées de paille s'agitent doucement dans la brise.

Je reviens à la porte et je frappe. C'est vraiment une mesure pour rien, car cette boîte sent le vide.

Je tourne le loquet et il obéit comme une enfant de Marie au curé de son village.

Je me trouve dans une grande pièce qui doit être une cuisine. Elle est meublée en vrai rustique. Il est évident que cette construction a été louée toute meublée. Il est re-évident que ceux qui en ont pris possession se foutaient du confort comme de leur première sucette au caramel. Ils avaient besoin d'un petit truc isolé pour mijoter quelque chose de louche. Et en fait de bled isolé, faites un peu confiance, celui-là l'est !

Si un jour vous voulez embarquer Greta Garbo, la Divine, vous n'aurez qu'à l'amener ici. Elle n'aura pas besoin de se mettre du verre fumé sur le museau pour se faire repérer par les photographes !

Ici, c'est le grand motus. Comme qui dirait le no man's land entre la vie et la mort.

C'est à peu près propre à l'intérieur.

Je passe dans une autre pièce ; c'est une chambre. Une chambre de bled dans le genre de celle où j'ai pieuté. Le lit est haut comme l'obélisque de la Concorde. J'avise une garde-robe. Dedans, il n'y a que des cintres… Dans les deux autres chambres, c'est du pareil, avec la différence cependant que les lits ne sont pas faits. Les matelas sont roulés sur les sommiers et simplement recouverts d'un drap.

Je reviens à la cuisine. Au-dessus de l'évier il y a une étagère. Je regarde ce qu'elle supporte ; je découvre un tube de pâte dentifrice presque épuisé, un crayon à sourcils et un flacon vide de « Nuit de Lonchamp » de Lubin, format sac. Ces futilités me prouvent qu'une bonne femme créchait icigo et que cette guère n'était pas une mère Michu !

Dans le bahut je trouve des boîtes de conserve et de lait. Du Nescafé. Bref, de ces choses qu'on emporte en pique-nique ou bien qu'utilisent les gens ne voulant pas se mettre en cuisine.

La fille en bleu et son métèque venaient ici soit pour s'y cacher soit pour y préparer un sale coup, et moi je penche pour la seconde version en me remémorant l'histoire du toutou explosif.

Ne trouvant rien d'intéressant je décide de me propulser à l'extérieur. Le soleil est toujours là, à m'attendre, bien rond, bien chaud, bien provincial… Drôle d'enquête décidément.

Au fait, est-ce bien une enquête ? Je fouinasse comme ça, au petit bonheur, en suivant le vent de mes idées idiotes… Un vieux du métier hausserait les épaules… Et y aurait de quoi, moi je vous l'affirme depuis le premier étage de la tour Eiffel !

Je me barre donc, et, en ralliant le portail, je me pose une question. Je me la pose à cause des orties qui envahissent la cour. Je me demande où les locataires de la masure caraient leur guinde. En effet, je ne vois pas traces d'une voiture au milieu de cette forêt vierge miniature. De plus, le sentier venant du chemin à la maison est beaucoup trop étroit pour permettre le passage d'une assez forte bagnole. Alors ?

Je retourne au point d'intersection. Je musarde un peu plus loin et je découvre que le chemin, passé le hameau, décrit un coude brusque et passe à proximité du jardin situé derrière la bicoque.

Des traces de pneus dans l'herbe me font comprendre que c'est derrière ce jardin que les zigs remisent leur carrosse. Je bigle dans l'herbe râpée, machinalement. Mais je ne découvre que des traces d'huile.

Bon, eh bien, m'est avis que je peux m'attraper par la pogne et m'emmener promener.

Je fais trois pas et je m'arrête ? Mais tonnerre de foutre, qu'est-ce qui se passe donc ? Je suis là inquiet comme une bête qui flaire les prémices d'un séisme. Il va y avoir un tremblement de terre ou quoi ? Pourquoi suis-je incapable de m'en aller ? Qu'est-ce qui m'attache un fil à la patte ?

Lorsque mon individu se comporte ainsi, on peut parier une défense d'éléphant adulte contre une défense d'afficher qu'il y a du louche à tous les rayons. Du louche que mon petit cerveau de contribuable ne réalise pas, mais que mon tarin de flic décèle.

Je murmure :

« Mon tarin de flic. »

Et alors ça déclenche tout un pastaga sous mon chapiteau.

Je comprends que, ce qui me lie à cette maison, c'est précisément mon nez.

C'est mon brave pifomètre qui renifle l'air du milieu et qui émet le S.O.S.

Cet air, si j'analyse ma sensation, est chargé d'une odeur douceâtre et écœurante, fade et salement voluptueuse…

Une odeur que je connais trop bien pour l'avoir respirée mille fois déjà… Une odeur de cadavre.

Cette découverte une fois admise, il me reste à trouver d'où vient l'horrible senteur.

Je bigle vachement autour de ma pomme, en regardant par terre. Mais je ne vois rien… Au fond, il s'agit peut-être tout culment d'un rat crevé quelque part dans le coin.

Pourtant non, maintenant, je sais que c'est d'un cadavre humain qu'il est question.

Je relève la tête, perplexe. Je la relève juste pour entraver le pot aux roses.

Mes yeux se posent sur l'épouvantail du jardin abandonné. Ils ne sont pas les seuls à se poser sur lui… Une nuée de mouches bleues en font autant.

Je m'approche. Oui, c'est d'un homme, d'un homme mort qu'il s'agit. Il est lié à un pieu planté dans le jardin, lequel devait servir primitivement de support à une barrière. Le macchabée est en bras de chemise, mais on a boutonné par-dessus un imperméable qui a été souillé de terre et mis en lambeaux intentionnellement. On a bourré les manches de l'imperméable avec de la paille. On a enfoncé sur la tête du mort un chapeau de feutre préalablement cabossé après avoir noué sur le visage un linge pour faire croire qu'il s'agit d'un sac de chiffons.

J'arrache le chiffon. Le mort me sourit, d'un hideux sourire. On ne lui a même pas fermé les châsses. Il pose sur moi un regard dur et fixe, et il me sourit cruellement.

C'est un métèque.

Ou du moins, c'était un métèque. Car la mort unifie tous les hommes, quelle que soit leur race…

Jolie pensée, n'est-ce pas ? Simplement afin de vous montrer que Pascal, La Rochefoucault, Montesquieu et consorts n'étaient que des petits plaisantins à côté de moi.

Ce mort est le compagnon de la fille en bleu. Elle lui a envoyé la fumée, au crouillat ! Juste au moment de monter dans la tire qu'il remisait ici. Et puis, à cet endroit, elle ne craignait pas d'être aperçue par un nabus en rôdage. Seulement, elle était marron avec la dépouille, because le crouille est un balaize et qu'elle ne pouvait pas s'en faire un paquet pour l'emmener promener. Fallait le laisser sur place. Elle n'avait pas le temps de l'enterrer. D'autre part, en l'abandonnant dans l'herbe, un paysan passant par là, l'aurait aperçu… Alors, elle a eu l'idée de le transformer en épouvantail. Elle le laissait sur place, au contraire, elle le mettait bien en vue pour mieux le soustraire aux regards. Ça, croyez-en ma bonne vieille expérience, c'est de quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux et qui a autre chose que de la limonade dans la moelle épinière. Elle commence à foutrement m'intéresser, cette greluse…

Je recoiffe le crouille de son bada. Et je l'abandonne aux mouches. Il y a à parier un tombereau de betteraves contre le râtelier de l'Agha Khan qu'elle ne reviendra plus.

Bon, moi j'ai de plus en plus de pain sur la planche. Cette fois, ça devient plus que sérieux…

Je retourne à ma Jeep. Y a des mouflets arrêtés autour et qui la zieutent comme s'il s'agissait d'une soucoupe volante.

Je vais pour leur dire de se faire la malouze, mais je me dis – avec juste raison – qu'à la cambrousse, les péquenots ne l'ouvrent jamais et que, si j'ai quelqu'un à interroger, j'ai beaucoup plus de chance avec des mômes qu'avec des adultes.

C'est because, je sors un bifton de cent de mon larfeuillet et je le montre à la progéniture de l'endroit comme si c'était le Très Saint Sacrement.

Les petits tétards, on a dû les élever dans le culte du grisbi car ils font une trombine qui donnerait à penser à un missionnaire que le pays des Pygmées est limitrophe.

— Écoutez, les petits potes, je fais. Je viens pour retrouver des amis à moi, et voilà qu'ils ne sont pas là ! Lequel d'entre vous les a vus partir ? Qui peut me renseigner ? Ce billet de cent francs est à lui.

Un môme me regarde.

— La dame est partie d'hier, dit-il.

— Ah !… Et le monsieur ?

— On l'a pas vu…

— Y a longtemps qu'ils habitent ici ?

— Trois semaines.

— À qui appartient la maison ?

— À M. Revellin.

— Qui est-ce ?

— L'adjoint…

— Il n'habite pas les Serves ?

— Non.

— Que font-ils, la dame et le monsieur, lorsqu'ils sont là ?

Le gosse est un petit lardon du genre terreux vicelard. Il a une figure triangulaire ; des yeux fuyants, des cheveux roux.

Il hésite.

— Ils se promènent, dit-il…

— Avec leur chien ? je questionne.

Là, le lardon marque le pas.

— Non, fait-il, ils n'ont plus de chien depuis quelque temps.

— Ah ! ils s'en sont séparés ?

— Oui… Ils l'ont fait tuer, à ce qu'ils ont dit. Paraît que Fifi courait après les autos…

J'apprends enfin le nom du cador mort : Fifi.

— Sans blague, fais-je, ce sacré Fifi ! Comme ça, il courait derrière toutes les voitures ?

— Non, fait le gosse. Pas derrière toutes ! Je l'ai vu… Il en avait aux camions…

— Aux camions ! Hé bé…

— Oui, toutes les fois que le boulanger passait livrer il se précipitait contre son auto. Fallait que le boulanger s'arrête pour pas l'écraser…

— Non ?

— Si !

— Et il ne courait pas après les autres voitures ?

Le gosse réfléchit.

Je me félicite de l'interroger. Je comprends que dans ce bled, personne n'aurait pu mieux que lui me renseigner, du moins avec cette franchise naturelle.

— Non, se décide-t-il, il n'en n'avait qu'aux camions. Lorsque le docteur venait ici… ou bien le vétérinaire, il ne bronchait pas…

— Ah…

Je roule mon billet de cent balles et je le lui tends. Il s'en saisit comme un gars sur le point de se noyer se saisit d'une bouée.

Je rigole en grimpant dans ma voiture.

Ce qui réconforte, avec les pagants, c'est qu'ils ont le culte de l'oseille.

Ah ! les sombres vaches ! Depuis qu'ils ouvrent les roberts c'est comme ça !

*

Je retourne chez mon épicière.

Elle m'accueille avec un sourire qui donnerait à réfléchir à Cecil B. De Mille.

— Vous avez trouvé ? demande-t-elle.

— Couci-couça, je réponds. Mais j'aimerais avoir un petit entretien à peine

particulier avec un certain M. Revellin.

J'ajoute :

— Il habite ici, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse elle demande :

— Lequel ?

Moi, j'en suis comme quatre ronds de flan.

— Comment, lequel ?

Elle fait un rapide calcul sur ses doigts.

— Ils sont douze, dit-elle.

— Je veux parler de celui qui est propriétaire de la maison de… mes amis !

— Alors, dit-elle, c'est Revellin Jules, voyez derrière le monument aux morts.

Le monument aux morts ! Il me paraît bigrement de circonstance !

CHAPITRE VII

Après avoir enjambé trente-trois fientes de canards, je parviens à la porte de la maison indiquée.

Ça sent la soupe aux choux, le rouge de campagne, le lard rance et le fumier. J'avise trois mecs attablés autour d'un pétrin. Ils sont en train de consommer des tranches de lard grosses comme mes cuisses.

— Bonjour tout le monde ! je murmure…

Les locdus s'arrêtent de mastiquer. D'un effort terrible du gosier ils avalent le morcif qui occupait leurs chailles et me regardent comme la petite Bernadette a dû regarder la bonne Vierge Marie la première fois qu'elle lui est apparue.

— M. Revellin ? je demande.

Le plus vieux se lève. Je vois d'abord une moustache rousse pareille à un nœud papillon.

Derrière la moustache, y a une figure concave, striée de rides. Un regard bleu, en forme de binocle, se pose sur ma précieuse personne.

— Ce que c'est ? articule un trou sous la moustache.

Les autres referment leur Opinel avec des gestes mesurés et le glissent dans leur poche.

— Je viens au sujet de vos locataires des Serves, dis-je…

— Ah bon, fait le trou.

Le pagant est un peu rassuré. Il avait peur que je sois un inspecteur du fisc ou un contrôleur du lait. Du moment que je n'en ai ni à son pognon ni à son cheptel, il respire, le Revellin Jules. Il a un bout de nez rigolo, tout rond, tout rouge, délicatement posé sur sa moustache, comme un objet précieux sur un coussinet de velours.

Les deux autres sont des gars robustes, en maillot de corps, coiffés de casquettes. Ils ont des physionomies aussi expressives que cinquante grammes de fromage râpé.

— Vous êtes un ami à eux ? demande le terreux.

Je crois qu'il est inutile de l'emmener en barlu. Après les questions que je vais lui poser, il comprendra que je ne suis pas un copain de la fille en bleu.

— Non, monsieur Revellin, je ne suis pas un ami à eux… Je ne suis l'ami de personne, en général, et surtout pas des assassins.

La moustache se hérisse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-il.

Je lui montre ma carte.

Il la regarde comme un quidam regarde une toile de Picasso, avec l'air de se demander si elle est bien exposée du bon côté.

Il balbutie :

— Po… po…

Et je me marre en imaginant ce vieux bouseux accroupi sur un pot de chambre.

— Police, lis-je pour lui.

Les autres ne bronchent pas, ils se retiennent pour respirer. Le silence qui s'établit est tel qu'on entendrait battre le cœur d'un huissier.

— Monsieur Revellin, poursuis-je, vous avez donné asile à des malfaiteurs. La femme, en tout cas, est une meurtrière, car elle a tué son compagnon. Si vous n'avez jamais vu de cadavre, allez faire un tour aux Serves. Vous y découvrirez un épouvantail peu ordinaire…

Je ne lui laisse pas le temps de respirer.

— Aussi, dis-je, il est indispensable, et plus prudent pour vous, de me dire dans quelles circonstances vous avez loué votre maison à ces gens…

Je suis obligé de répéter ma question car la révélation que je viens de lui faire a mis sa cervelle en forme de huit.

— Mais, dit-il… C'est eux qui sont venus ici pour louer…

— Comment ont-ils su que vous aviez une maison disponible ?

— J'avais mis une note au tableau d'affichage de la mairie. Ils l'ont vue, ils sont venus me dire que ça les intéressait…

— Ah bon ! Quel nom vous ont-ils donné ?

Il plisse son front.

— Du diable, dit-il… Je me rappelle plus.

Se tournant vers les deux buses il demande en patois :

— Quel nom c'était, déjà plus ?

— Vinay, fait le moins lourd.

J'enregistre : Vinay… Il s'agit certainement d'un faux blaze…

— D'où vous ont-ils dit venir ?

— De Lyon.

Je réfléchis. Ça, c'est sans doute vrai, ils ne pouvaient mentir sur ce point, à cause du numéro minéralogique de leur tréteau. Je sais bien que les paysans sont peu au courant de ça, mais tout de même, c'était un risque qu'ils ont dû éviter de courir…

— Comment était la femme ?

Il me fait une description qui corrobore les précédentes ; il n'oublie ni le bleu, ni la bague à gros chaton.

— À part ça, vous n'avez rien remarqué ? Avait-elle un accent quelconque ?

— Non, pas du tout !

— Pour combien de temps ont-ils loué la maison ?

— Pour deux mois.

— Ils avaient un chien ?

— Oui, mais il était resté dans la voiture, il était attaché dedans.

Voyez-vous ça ! Attaché dedans ! Évidemment, un cador dressé à courir sus aux camions, n'était pas baladable dans les rues d'un village.

Et pourtant, une nuit, le chien s'est fait la valoche… Il est allé sur la grand-route, bardé d'explosif… Mais il s'est fait ratatiner.

— C'est bon, je murmure, si vous voyez quelque chose de nouveau à signaler, notez-le et dites-le aux gendarmes qui ne vont pas tarder à rappliquer ; au fait, téléphonez-leur au sujet du cadavre…

— Oui, monsieur, fait Revellin Jules derrière sa moustache.

Il est toujours très ahuri, mais soulagé de voir qu'on ne lui cherche pas de rognes. Un cadavre dans sa propriété ! Il se voyait déjà enchtiber, le moustachu.

Je les quitte, eux et leur morceau de lard.

Ils en ont pour un bout de moment avant de digérer ça !

*

Je roule doucettement en direction de la nationale.

Je gamberge à ce que je viens de découvrir. C'est vraiment d'un compliqué inextricable. Comme affaire mystérieuse, ça se pose un peu là, convenez-en !

Je refais le chemin parcouru et, tout à coup il me vient une idée, juste comme je passe devant une petite maison sur laquelle on lit : Poste – Télégraphe – Téléphone.

Je range mon hareng devant l'établissement et j'entre.

C'est un tout petit bureau de poste qui sent la vieille affiche. Une souris pas plus mal fichue que votre cousine germaine lit *Confidences* derrière son grillage.

Elle est rose d'émotion à cause du gars qui rêve à la femme fiancée à son meilleur copain et qui se propose d'en prendre pour cinq ans en Indochine histoire de changer d'air.

Si elle avait le temps de terminer sa lecture, elle verrait que tout s'arrange puisque le copain se tue dans un accident de moto et que la poulette est toute heureuse de caser son fignedé dans le dodo de l'amoureux transi. Mais elle n'a pas le temps d'aller jusqu'au bout de cette merveilleuse et véridique histoire puisque le gars San-Antonio s'intègre dans son espace vital.

Elle me regarde comme elle regarderait le pauvre mec du roman qu'elle lit s'il était entré pour acheter un timbre.

— Vous désirez ? demande-t-elle.

Je lui passe ma carte de police.

— Si ça n'est pas sous enveloppe, vous timbrez à douze francs, dit-elle, se méprenant.

Je ricane.

— Marrant, je la raconterai aux aminches.

Alors elle ouvre un peu mieux ses lanternes et prend connaissance du texte. Ça la sort de son roman d'amour à vingt centimes la page pour la plonger illico dans un autre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fait-elle…

— C'est vous qui desservez la localité de…

— Oui, monsieur l'inspecteur…

— Appelez-moi commissaire et donnez-moi mille balles, je murmure… Bien, avez-vous eu, ces temps-ci, du courrier pour des certains Vinay, domiciliés depuis peu à Four, hameau des Serves ?

Elle réfléchit, puis secoue la tête.

— Non…

— Ce nom ne vous dit rien ?

— Si, dit-elle…

Je bondis.

— Alors comment le connaissez-vous, si vous n'avez pas de courrier pour ceux qui le portent ?

— Tous les jours, Mme Vinay venait ici, ou presque, afin de voir si elle n'avait rien en poste restante.

— Ah ! ah ! Et, elle n'avait rien ?

— Non… Si, un télégramme…

Voilà qui fait mon affaire.

— Un télégramme ! je murmure.

— Oui…

— Vous vous souvenez de la teneur ?

Elle se recueille.

— Vaguement, fait-elle. Le texte était : *Passerons le huit vers vingt-deux heures. Camion Mac. Croix blanche*.

— Bravo, dis-je. Du côté de la mémoire, vous avez tout ce qu'il vous faut, non ?

Elle rosit.

— C'était pas ordinaire, c'est pourquoi je me souviens.

— Il n'y avait pas de signature ?

— Si, un nom rigolo, mais de ça, je ne me rappelle pas !

Moi, ce texte me fait de l'effet, parce que le 8, c'était précisément la nuit de mon arrivée dans la région. Et parce qu'il est question d'un camion… D'un camion ! Vous pigez ou bien s'il faut vous graisser la pensarde ?

Le cador clamsé cavalait après les camions… C'est juste comme le truc des Russes raconté par Malaparte.

Je dis à la petite postière :

— Si j'étais le ministre des PTT, je vous ferais avoir un vache avancement, c'est promis.

Je lui cligne des châsses et je plonge mon petit bathyscaphe oculaire dans les profondeurs de son corsage. Comme elle est penchée en avant on a une de

ces perspectives qui vous laissent rêveur…

— Pendant que vous y êtes, je lui dis, vous ne pourriez pas m'avoir Paris ?

Elle m'assure que c'est pour elle un plaisir divin que de me demander un numéro. Elle l'a en priorité. Cinq minutes plus tard, le chef crache un « allô » qui me fait l'effet d'une coccinelle partie en vadrouille dans mes oreilles.

— Ici San-Antonio…

Il biche.

— Parfait, du nouveau ?

— Dans un sens, oui, mais je ne sais pas encore si c'est dans le sens de la largeur ou dans celui de la longueur.

C'est chaque fois pareil : j'oublie qu'il a horreur des salades et je lui en débite.

— Écoutez, patron, dans la nuit du 8 écoulé, un camion Mac est passé sur la route Lyon-Grenoble, ce camion devait transporter une denrée particulière car des gens voulaient le faire sauter. Je crois que vous aviez raison avec l'histoire du cleb explosif.

« Voulez-vous alerter immédiatement les commandements militaires de Lyon et Grenoble pour leur demander si un matériel particulier a navigué cette nuit-là ? Prévenez également la police… Vous aurez plus vite fait que moi en prenant les choses d'en haut. Vous ne croyez pas ?

— Si… Où puis-je vous communiquer les résultats de ces recherches ?

J'hésite un tantinet. Où pourrais-je aller ? Au fond, n'est-il pas plus sage de demeurer dans ce patelin où tout a commencé.

— Poste restante, bureau de Saint-Alban, je lui dis.

J'entends grincer son stylo.

— Parfait. À bientôt.

Il raccroche sec, ce qui introduit une seconde coccinelle dans mon conduit auditif. Je sors de la cabine en actionnant mon oriculaire afin de chasser les parasites de ma calbombe.

La petite postière n'a pas repris sa lecture. Elle me regarde avec dévotion, toujours comme si je rappliquais du ciel au lieu de la Grande Taule.

Je lui règle mon orgie et je lui demande à quelle heure elle boucle sa crèche. Elle me répond à six heures. Et juste comme elle vient de dire ça, le clocher du patelin y va de ses six coups.

— Vous habitez toute seule ? je lui demande.

— Oui…

— Écoutez, mignonne, je suis tout seulard dans ce pays perdu, ça vous dirait de casser une petite croûte avec moi ?

« C'est de bon cœur, j'ajoute. J'attends un télégramme de Paris, en poste restante, commissaire San-Antonio… Rien ne s'oppose à ce qu'on parle de la pluie et du beau temps en l'attendant, non ?

Elle est bigrement tentée, seulement, ce qui la retient, c'est son manque de culot.

Elle m'explique que si les bonnes âmes du patelin la voient seule avec un

homme, ils le diront au maire, qui le dira au curé, qui le dira à qui de droit, qui lui fera avoir sur les doigts.

— Qu'à cela ne tienne, je tranche. J'ai ma voiture. Je vous attends à l'orée du village, près du carrefour où il y a une fontaine, vous voyez ce que je veux dire ? Vous êtes encore libre d'aller vous balader, non ?

Ça la décide… Elle me dit qu'elle sera au rambour d'ici une petite heure. Je vois ça : le temps de se laver le fignedé et de mettre son bénard de cérémonie…

Je sors en lui lançant ce coup d'œil que Robert Taylor lance à sa partenaire lorsqu'il la rencontre au bal, chez le gouverneur de Texas City.

En attendant qu'elle se rebecquete, je vais au troquet du coin et je me fais servir un Cinzano dans un grand verre.

J'ai bien droit à une minute de silence, comme le premier mort venu, non ?

L'affaire dans laquelle me voilà embarqué me travaille le cuir. Elle est étrange car elle fourmille en éléments divers mais ne possède aucune logique semble-t-il.

Prenons le chien, par exemple… Il devait faire sauter un camion, d'après ce que j'ai compris, et c'est lui seul qui périt.

Prenons la femme… Elle possède le chien, c'est elle vraisemblablement qui doit le lâcher contre l'objectif… Mais elle ignore ce qu'il est advenu de la bestiole, elle est obligée d'enquêter jusque chez le boueur de l'endroit…

Prenons le métèque… Il accompagne toujours la femme, seulement elle le déguise en épouvantail…

Je sais bien que tout cela ne repose que sur mes déductions, mais j'ai la faiblesse de croire en ces déductions, vous comprenez !

Ce que je dois faire, c'est retrouver la femme. Pour cela, trois pistes s'amorcent, conduisent-elles quelque part ?

La première, la plus simple, consiste à faire identifier le cadavre du mort. La seconde à essayer de reconstituer le numéro de leur voiture. Le troisième de connaître le fameux camion qui passa dans la nuit du 8…

Pour le mort, il me suffit d'attendre demain. Inutile de rien brusquer. Le père Revellin a dû prévenir les gendarmes, qui ont alerté la P.J… Je me rencarderai auprès des collègues en temps utile, laissons-les faire leur turf tranquille, sans jeter la masturbation dans leur équipe. De toute façon ils commenceront leur enquête par là : l'identification du mort. Pour celle du camion, laissons faire le boss. C'est formide : tout un peuple se remue l'oignon pour ma pomme. Maintenant reste le numéro de leur trotinette. Ça c'est plus coton, parce que, je ne sais pas si vous connaissez les nabus de chez nous, mais si vous espérez leur faire retenir quatre ou cinq chiffres, vous vous foutez le doigt dans l'œil jusqu'au gros côlon.

Non, y a rien à espérer…

Je bois une douzaine de Cinzano et je rejoins ma tire. Il fait une belle fin d'après-midi. Y a des nuages mauves en balade dans le ciel et les coqs viennent enfourailler les poules jusqu'au milieu de la route…

Je vais à petite allure jusqu'au carrefour de la fontaine. Contrairement à mes pronostics, la petite s'y trouve déjà.

Gentille, moi je vous le dis. Elle a mis une robe verte, harmonieuse comme un sac de farine, une coquette jaquette rouge lie-de-vin, des boucles d'oreille représentant des petits oiseaux sur une nacelle, et une écharpe bleue, assortie à la prunelle des oiseaux. Délicieuse, vous le voyez. Ajoutez à cela un léger détail dont je ne me suis pas aperçu lorsqu'elle était derrière son guichet ; elle boite à la perfection. Bref, c'est le genre de pépée qu'on est fier d'emmener à une générale du Marigny !

CHAPITRE VIII

Je vais vous faire une confidence : plus une souris est locdue, plus elle se comporte bien au dodo. Les gerces mal bousculées ont à cœur de remercier convenablement les mecs qui les honorent de leur attention.

Je commence par emmener miss Bancale dans un petit restaurant à quelques encâblures de Saint-Alban. On se tape un fromage de tête, une omelette aux morilles et un rôti de veau qui ferait une superbe carrière comme semelle de crêpe chez André, le chausseur sachant l'anglais.

Après quoi, on se met à badiner avec l'amour.

La nuit est bourrée d'étoiles et de grillons qui font un ram-dam à tout casser (pas les étoiles, les grillons !).

J'arrête mon bolide dans un chemin creux et je masse le plexus de la pététeuse qui n'a pas l'air de trouver ça désagréable bien au contraire…

Comment qu'elle se cambre, la fifille ! Une anguille, à côté d'elle, ressemblerait à un paralytique !

Lorsque j'ai chauffé la chaudière, je me dis que le moment est venu de l'éteindre. Une chaudière trop chauffée finissant toujours par éclater la chose est connue !

J'en touche deux mots à la pépée.

Elle ne me fait pas les objections cons des bonnes femmes, en pareil cas, à savoir : « Ce ne serait pas raisonnable » ou bien « À quoi ça nous mènerait ? »…

Non, elle est bien trop heureuse pour mettre des bâtons dans le bidet ! La seule chose qui la tracasse c'est ce sacré « qu'en dira-t-on ? ».

— Écoutez, fait-elle, venez chez moi, j'habite juste au-dessus de la poste. Seulement ne vous faites pas voir. Et surtout ne laissez pas votre voiture devant la maison. Je vais rentrer, j'éteindrai et vous me rejoindrez une demi-heure plus tard, d'accord ?

— D'accord, cher trésor.

Je la reconduis à la fontaine et elle s'en va toute contente en claudiquant comme cent quatre-vingt-douze canards.

Je fume une sèche en relouchant les étoiles. Au bout d'un moment je vais planquer ma guinde sous les platanes de la place et en rasant les murs et je me dirige vers le bureau de poste.

La porte de derrière est ouverte, je m'y insinue comme un lézard. En fait de lézard, j'en tiens un bath à la disposition de la postière.

Elle m'attend en haut de l'escalier. Elle s'est mise en combinaison bleue. Ça me file un court-circuit dans la moelle épinière.

J'entre dans sa turne et je repousse la lourde.

Qu'est-ce que vous pensez de ma façon de résoudre la crise du logement ?…

Comme séance c'est du premier choix ! Un touriste américain lâcherait une fortune pour bigler ça aux Folies !

La petite postière est moite, chaude fondante… Son corps sue l'amour et c'est un truc qui fait de l'effet aux mâles dignes de ce nom.

Pour la remercier de son hospitalité, je lui fais mon échantillonnage numéro 4. Celui qui comporte le Coup-du-serrurier, la Fleur-tropicale et le Triporteur-hindou. Elle n'en revient pas. Jamais on ne lui a appris des trucs semblables, même dans les manuels scolaires.

Il est deux heures du matin lorsqu'on sonne le cessez-le-feu. Elle a les flûtes en flanelle, ce qui n'améliore pas son infirmité.

On s'endort comme deux brutes et on ne se réveille que lorsque son glandulard de réveil se met à jouer à la gare.

Elle saute du pieu et commence sa toilette.

— Il faut que tu partes, murmure-t-elle. À huit heures, la femme de ménage vient balayer…

— O.K. !

Je me nippe itou. Et je suis prêt bien avant elle. Pour passer le temps je regarde des photos qui sont encastrées dans le cadre de la glace placée au-dessus de la cheminée.

Ces images représentent la môme PTT à différentes époques de sa vie. On la voit à vélo, avec des copines ; endimanchée, devant la tour Eiffel ; étendue sur une plage ; debout devant son bureau de poste entre deux facteurs…

Cette dernière photo sollicite davantage mon attention que les autres. Je vais vous dire pourquoi. Un peu plus loin que le bureau de poste, dans l'angle gauche du portrait, on distingue l'arrière d'une voiture. Et cette voiture c'est une Aronde, et à la vitre arrière de l'Aronde on découvre le museau d'un chien blanc…

Peut-être que je fais de l'hallucination, et peut-être aussi que le hasard sonne à ma porte une fois de plus.

J'appelle miss Claudique à la rescousse.

— Dis-moi, cocotte, qu'est-ce que c'est que cette photo ?

— Tu ne le vois pas, mon gros loup ? C'est ta petite femme avec ses idiots de facteurs…

— Je m'en rends compte, ma beauté, mais cette voiture arrêtée là…

— Hélas, ça n'est pas la mienne, minaude-t-elle.

— À qui appartient-elle ?

— Je n'en sais rien, mon lapin… C'était une cette voiture-là…

— De quand date cette photo ?

— De trois semaines environ… C'est Clément, le facteur, qui l'a prise.

Clément, c'est celui de droite, avec la moustache, il a un appareil qui se déclenche automatiquement…

Je me titille la matière grise…

— Écoute, magnificence de ma vie obscure, chaleur de mes nuits froides, ombrelle de mes étés, glycérines de mes crevasses, tu vas faire un gros effort de mémoire et me dire si, le jour où cette photo a été tirée, les gens qui m'intéressent, les Vinay, sont passés au bureau de poste ?

Elle est debout au milieu de la carrée, à poil, une serviette éponge à la main, les nichons accusateurs, le front plissé comme du carton d'emballage.

— Si ! s'écrie-t-elle soudain. Je me rappelle ! Ils sont venus sur le soir ; un peu avant la fermeture… Lorsque je suis sortie pour me faire tirer le portrait, je les ai vus qui sortaient de la boulangerie…

— Est-ce leur auto qui est ici ?

— Je ne sais pas… Je n'ai jamais vu leur voiture, tu comprends ?… C'est possible.

Une Aronde avec un chien blanc !

— Chérie, sois l'amour que tu as toujours été, je fais, et offre-moi cette photo en souvenir de la nuit enchantée que je te dois.

— Ça fait vraiment plaisir à mon petit homme ? minaude-t-elle.

Elle commence à me battre les joyeuses, cette souris. Jusqu'ici, elle a été à la hauteur, mais suffit qu'elle s'est envoyée en l'air comme une reine avec le copain du roi, la voilà qui se croit obligée à jouer à la putain contente.

— Ça me fera plaisir, affirmé-je en m'emparant de la photo. Et puis ça m'évitera de redevenir professionnel en la réquisitionnant, j'ajoute.

— Oh ! ma guenille bleue qui fait le brutal, gazouille-t-elle avec des grâces de vache normande en délire.

Je voudrais lui dire que sa guenille bleue va lui mettre un parpin dans le pif, si elle continue à le prendre pour un vieux sénateur en vadrouille au claque ; mais vous le savez, j'ai de l'éducation et, de plus la reconnaissance du bas-ventre.

Je lui file sur les fesses la claque de l'amitié et je me trisse.

Je passerai dans la matinée voir si mon télégramme est arrivé, je dis…

Je cavale au bistrot pour boire un jus et des trucs costauds par-dessus. Ensuite, je me dirige tout droit chez le pharmacien.

C'est un vieux père la Purge avec une calotte noire.

— Vous désirez ? me demande-t-il…

— Un comprimé d'aspirine…

— Un seul !

— Oui… Et puis prêtez-moi une loupe, vous serez un amour.

Jamais je n'ai vu un mec aussi siphonné que celui-ci. Il en bave des disques de phono.

Mais je dois avoir l'air d'un homme décidé, car il finit par se tirer de son état léthargique et me donne une loupe. J'examine alors la photographie, histoire de pouvoir lire le numéro minéralogique de la voiture. Je finis par le

déchiffrer, c'est 446 F 69. Donc l'Aronde est bien immatriculée dans le Rhône. C'est déjà un indice favorable, ça…

Je remercie le vieux, je lui paie son cachet d'aspirine et je le glisse dans la fente de la bascule automatique, car je n'ai jamais pu avaler un comprimé d'aspirine sans choper une migraine de génisse.

Pépère, je retourne au bureau de poste. En client cette fois, afin d'utiliser les guichets, non la guichetière.

Miss Claudique est là. Bien sage, derrière son grillage comme si elle était à l'école. Claudique à l'école ! dirait Colette.

Vous voyez que j'en connais un tonneau sur la littérature contemporaine, hein, les mecs ?

— Votre télégramme est là ! dit-elle.

Elle me le tend.

Le chef, c'est le père Laconique.

« *Rien à signaler dans la nuit du 8* », dit-il. Un point final, c'est tout !

Je froisse le rectangle de papier bleu.

— Sonnez-moi Grenoble, je dis, la P.J…

Mes potes de la judiciaire se sont occupés du cadavre des Serves dans le courant de la nuit. Ils ne savent rien au sujet du défunt. À toutes fins utiles, ils ont diffusé sa photo dans toutes les bonnes maisons, afin d'obtenir du nouveau…

M'est avis que c'est complet pour le moment dans le patelin.

Si je veux pas attraper des champignons sous la plante des nougats, faut que je les mette pour de bon.

— Ma petite fille, je susurre à la postière, je suis obligé de vous dire au revoir… J'espère qu'on se reverra bientôt…

En entendant ce langage fatal, elle devient humide comme la Toussaint.

— Séchez vos larmes, belle auxiliaire des Postes, Télégraphes, Téléphones, je reviendrai ! lui fais-je…

Une ultime pression de main et me voilà en route pour Lyon !

*

Le chef de bureau qui me reçoit à la préfecture du Rhône ressemble à un portrait illustrant les méfaits de l'alcool sur le foie. Il est jaune comme un canari, il porte des binocles, une chevelure en touffe d'herbes et il a le regard pensif des gens qui ont ou trop ou pas assez mangé.

Je lui pose la question qui m'intéresse. Il se recueille, remonte ses manches de lustrines et s'ensevelit dans un registre qu'à première vue j'avais pris pour la toiture d'une maison préfabriquée.

Le 446 F 69 est un véhicule automobile appartenant à M. André Compère, 12, rue Philippe-Gonard, Lyon Croix-Rousse.

Je prends note et je le salue bougrement.

*

M. André Compère me reçoit dans un bureau feutré. Une grande baie vitrée domine la vallée de la Saône. Il fait doux et clair chez lui. Je me suis rencardé dans le voisinage. C'est, paraît-il, un homme d'affaires. Il fait de l'export-import, son bisness c'est surtout la soie, comme tous les Lyonnais qui font du commerce international ; et son principal objectif est l'Indochine.

Il est grand, bien balancé, brun, quinquagénaire, souriant, avec l'œil cochon et des fringues qu'il n'a pas achetées dans un surplus amerloque.

— De quoi s'agit-il, monsieur le commissaire ? demande-t-il après que je lui ai montré ma carte.

— Vous avez une voiture, n'est-ce pas ?

— Ah ! fait-il, c'est à ce sujet, vous avez des nouvelles de mon Aronde ?

Je ne sais pas de quelle façon vous réagiriez si vous étiez à ma place, mais moi qui suis à la mienne, j'en reste comme deux ronds de flan. Que dis-je ! Comme trois, comme quatre ronds de flan.

— Parlez-moi d'elle, fais-je au bout d'un silence…

— De qui ? demande-t-il…

— De votre Aronde !

— Numéro 446 F 69. Noire, housses écossaises…

Il hausse les épaules.

— Alors, tranche-t-il, on l'a retrouvée, oui ou non ?

Je me fais l'effet du gars qui débarque d'une épave flottant sur l'océan depuis le Déluge.

— Parce que vous l'aviez perdue ?

C'est au tour de Compère à ouvrir des châsses grand format.

— Enfin, expliquez-vous, commissaire, fait-il d'un ton tranchant.

« Je supposais que vous étiez ici pour m'annoncer qu'on a retrouvé ma voiture volée, dont j'avais signalé la disparition il y a quelque temps au commissariat de mon quartier.

— Non, fais-je, on ne vous l'a pas retrouvée… j'ignorais du reste qu'elle vous eut été fauchée…

— Mais puisque…

— Je sais : vous avez fait une déclaration de vol, seulement nos services ne s'occupent pas que de vols d'autos… Il existe des choses plus graves… Je crois bien, monsieur Compère, que cette malheureuse voiture a participé à certaines opérations peu recommandables !

— Que me dites-vous là !

Il paraît tout excité, tout frémissant. Les bons Français moyens sont tous comac ; sitôt que l'aventure montre le bout du pif par la porte de service de leur vie, ils ne se sentent plus et sont prêts à convoquer les actualités Éclair-Journal pour un travelling avant sur leur physionomie.

Du moment qu'il n'est pas dans le coup, Compère, ça n'est pas la peine de lui résumer mon effarante histoire, non ?

— Dans quelles circonstances vous a-t-on volé votre voiture ? je questionne.

Il hausse les épaules.

— Comme toujours, dit-il… Elle était en stationnement, j'avais oublié de la fermer… Lorsque je suis sorti, elle n'était plus là !

— Vous ne connaissez pas une femme ayant une prédilection pour le bleu et portant une bague ornée d'une énorme pierre bleue ?

Il secoue la tête.

— Du tout ?

« Elle se balade en compagnie d'un métèque ?…

— Enfin, commissaire, puisque je vous dis ne pas la connaître.

— Le métèque est mort, poursuis-je…

Compère dit :

— Qu'est-ce que cette histoire à laquelle je ne comprends rien ?

— Une vilaine histoire… Vous lirez tous les détails dans les journaux, un de ces quatre matins…

Je me lève et prends congé sans plus de cérémonie…

Le sol s'effondre sous mes pieds au fur et à mesure que je me déplace.

Dès que je lève un morceau de piste, elle va droit à un gouffre.

En sonnant chez Compère, je me sentais champion, je pensais tenir le bon bout et voici que tout est remis en question.

La voiture dont j'avais retrouvé l'origine, était une simple voiture volée…

Comme j'arrive au bas de l'escalier, un facteur des recommandés s'annonce. Il demande à la concierge :

— Y a quelqu'un chez Compère ?

— Oui…

Je regarde le facteur… Il me fait songer par enchaînement de pensées, à ma petite boiteuse de Saint-Alban. Et ce qu'il vient de dire me fait songer à autre chose aussi.

Vous savez qu'il y a un drôle de turbin sous mon dôme à certains moments ?

Je musarde un bon moment au volant de ma Jeep ; ou plus exactement de la Jeep à Duboin. Je choisis les voies paisibles.

Je laisse travailler ma centrale survoltée.

Ensuite je m'arrête devant un bureau de poste.

Il est dit que j'aurai fait marner les PTT ces temps-ci…

Je vais au guichet du téléphone et je demande à la préposée de me refiler sa collègue de Saint-Alban (Isère).

C'est du rapidos.

— Allô ? que fait ma môme Claudique.

— On ne reconnaît pas sa guenille bleue, je ricane. On a un courant d'air à la place de la cervelle, alors ?

Elle pousse une exclamation de ravissement puis une autre de contrariété, car, dans son mouvement d'enthousiasme, elle a fait choir son encrier sur le

cahier des valeurs déclarées.

— C'est toi, mon bijou, gazouille-t-elle.

Doit y avoir personne dans son estanco, probable, pour qu'elle se laisse aller aux mignardises.

— Écoute, ravissement de ma trajectoire humaine, je murmure, je vais te susurrer un nom, un nom rigolo, tu me diras s'il ne te rappelle rien : Compère !

Elle répète, sur le mode pensif :

— Compère…

Puis c'est l'exclamation que j'espérais sans pourtant oser y croire.

— Bien sûr, dit-elle, c'était la signature du fameux télégramme…

Une gisquette comme celle-là, croyez-moi, ça vaut son pesant de bons du Trésor… Encore que chez nous on doive plutôt appeler ça les bonds du Trésor…

Je lui dis qu'à notre prochaine (et entre nous soit dit, problématique) rencontre, je lui ferai connaître mon dispositif amoureux numéro 1, celui qui comprend : l'Amour-à-la-cul-de-jatte, le Soleil-de-minuit, la Tablette-de-chocolat et Papa-maman-chez-les-Turcs !

De quoi la faire rêver jusqu'à ce qu'il pousse des capucines après le grillage de son guichet !

CHAPITRE IX

Je ne quitte pas tout de suite le bureau de poste. C'est un endroit où j'aimerais faire ma vie, comme dit mon cousin Jules, celui qui a du jaune d'œuf sur sa cravate !

Je m'abîme dans le Bottin. Je finis par trouver ce que je cherche, à savoir que M. Compère possède un entrepôt non loin de son domicile, sur le plateau de la Croix-Rousse, qui est une espèce de Montmartre lyonnais, avec la différence notable toutefois, que, contrairement à Montmartre, ledit plateau est silencieux comme un congrès de muets. On n'y entend que le bistanclac des métiers à tisser et le bruit des verres entrechoqués, car c'est un endroit où l'on boit sec !

Il est un peu plus de midi lorsque je m'annonce devant l'entrepôt. Il se situe juste en face d'un cimetière dans la rue la plus pépère qu'on puisse imaginer.

Contrairement à ce que je supposais, cet entrepôt n'est pas grand. C'est un petit hangar, coincé entre deux maisons et fermant au moyen d'un rideau de fer, semblable à ceux qui protègent la devanture des magasins.

Je m'arrête devant, perplexe… Je donnerais votre bras droit pour aller renifler un peu l'intérieur de cet estanco.

Chez moi, faut reconnaître, les souhaits de ce genre ne tardent pas à passer à l'état de réalité.

Mon petit Cézame dans la serrure du rideau. Et hop ! Je n'ai plus qu'à relever celui-ci suffisamment pour livrer passage à mon vieil ami San-Antonio.

Je rabaisse le volet de fer. Je cramponne ma lampe électrique et je commence l'inspection des lieux.

L'entrepôt fait environ dix mètres sur dix. Il y a quelques ballots rangés dans le fond. Je vais vérifier leur contenu, c'est de la soie.

Je fais la moue. Y a pas lerche de trucs intéressants, m'est avis que je fais de l'effraction en pure perte.

Le coin est poussiéreux… J'en fais le tour, ma lampe fureteuse. Et soudain, je m'arrête en sentant que ça sonne le creux sous mes pattes. Je bigle, il y a une plaque de fer juste sous moi. Je constate qu'il s'agit tout culment du plateau d'une bascule servant à peser les ballots.

Je vais pour me tirer, mais je reviens. Cette bascule a quelque chose d'insolite. Je vais libérer le bras de pesée, il reste fixe… Voilà qui est curieux. Qu'est-ce qui m'a paru louche ? Je gamberge un instant, et je trouve. Chez les

autres bascules, le plateau oscille, tandis que là il est fixe. Le bras immobile me confirme dans l'impression qu'il s'agit d'une bascule au bidon. Je me penche sur le bras, j'actionne le poids, rien ! Alors j'avise sur le plateau une boucle. Je tire dessus et le plateau se soulève comme une simple trappe. Du reste c'en est une et la bascule n'est là qu'en trompe l'œil ! Pas con du tout comme combine ! Je vous le dis…

Une échelle de fer se propose à moi, dans l'ouverture. Elle plonge dans le noir. Courageusement je me colle la manette de ma lampe de poche dans le groin et je me mets en position de descente.

Au fur et à mesure je compte les échelons… Il y en a quinze.

Enfin mes pieds atterrissent sur une surface plane. Terminus.

Je reprends ma lampe. Me voici dans une espèce de couloir étroit. Bien entendu je le suis. Il mesure quatre mètres environ et se termine devant une porte de bois. La porte est défendue par le plus monumental cadenas que j'ai jamais vu, mais il en faudrait un bien plus gros encore pour me barrer le passage. En moins de temps qu'il n'en faut à votre percepteur pour vous envoyer un commandement, la lourde s'ouvre.

San-Antonio, vous n'avez plus le droit de l'ignorer, c'est le type qui n'a pas froid aux yeux, ni ailleurs !

Des trucs fantastiques, horrifiants, pétrifiants, anti-dérapants, j'en ai tellement vu que maintenant, lorsque j'ouvre une porte, je m'attends toujours à découvrir derrière, empilés par paquet de quatre, des cadavres défigurés… Étant donné les circonstances, je m'attends au pire.

Et le pire, mes mecs, on ne sait jamais où il s'arrête.

Eh bien, ce que j'aperçois, en entrant dans cette cave, me fout une secousse. Ça n'est ni un cadavre, ni un amoncellement de débris humains, ni une femme enchaînée, ni un squelette… Moi, forcément, c'est à ça que je m'attendais. Mon choc vient de la surprise. Pour une surprise, c'en est une ! Une surprise à l'envers ! Toutes ces issues secrètes pour cacher seulement… un rouleau de papier !

Un gros rouleau de papier blanc, de papier mince…

Je le déroule un brin, mais non… C'est du papelard vierge… Il y en a là une cinquantaine de kilos… À peine !

Y comprenne qui peut…

J'en prélève un morceau, comme on fait d'un coupon, chez le tailleur, afin de l'examiner tout à loisir. Après quoi je les mets.

Ce Compère est un drôle de zig… Si je m'écoutais, j'irais lui dire deux mots à ma façon, histoire de me faire éclairer ma lanterne.

Seulement ça démolirait ses petits vases de Sèvres, car lorsque j'ai une explication avec un mec, on est obligé de faire venir ensuite une guinde de la voierie pour déblayer les bris et gravas !

Mon petit doigt me dit qu'il ne faut rien brusquer ? Il y a des enquêtes dans lesquelles il faut bondir les poings serrés, le soufflant à la main, d'autres au contraire, dans lesquelles on avance avec précaution, comme dans la jungle

birmane, lorsqu'on sait que des mitrailleuses japs sont camouflées dans les palétuviers roses.

Oui, prudence !

Descente rapide, tournants dangereux, prenez garde aux enfants ! Don de Michelin. Merci !

Je boucle soigneusement la trappe, puis le rideau du garage.

Qu'est-ce que tout ce cirque signifie ?

*

Mieux que l'heure, ce qui rythme l'existence d'un gaillard comme moi, ce sont les repas.

Un terrible besoin de morfiller me triture le gésier.

Je me dis qu'étant à Lyon, patelin de la gastronomie, je peux m'expédier un petit gueuleton confortable. Je ne dois tout de même pas oublier tout à fait que je suis en vacances !

J'ai suffisamment vadrouillé entre Rhône et Saône pour connaître les bons coins. Duboin, justement, m'a fait connaître les endroits où l'on rencontre le poulet demi-deuil à des prix aussi honnêtes que les lunettes de chez les frangins Lissac.

En m'attablant, je me dis : « Duboin doit me prendre pour le plus beau tas de fumier que la terre ait porté, voilà une paye que j'ai embarqué sa tire, et il doit aller aux provisions à pince, dans son bled. Le moins que je puisse faire, c'est de lui tuber mes regrets. »

Tandis qu'on met ma poularde en route, je lui téléphone.

Comme prévu, il est dans une rogne noire.

— Ah c'est toi, flic d'opérette ! beugle-t-il… Marchand de pétard ! Fesse de poulet ! Figure de rat ! Condé marron !

Il stoppe pour reprendre son souffle. Vite j'en profite pour shooter.

— Fais gaffe à ton asthme, bouffi ! Deux mots de plus et c'était la syncope ! C'est pour ton horrible brouette que tu fais ce ramdam ! Qu'est-ce que les demoiselles des postes doivent penser en entendant tes invectives !

Il a repris sa respiration. Il en profite pour me dire que les demoiselles des postes il les a au cul. Moi je lui réponds que de mon côté c'est plutôt le contraire qui se produit. Et pour cause ! Ça le fait marrer…

— Où en es-tu ? demande-t-il brusquement.

— Ça serait trop long à t'expliquer…

Il renaude sauvagement. Il m'explique qu'il avait cru dégringoler le type le plus salaud du monde pendant la guerre, en abattant un colonel de la Gestapo qui arrachait les yeux de ses détenus avec une cuillère à café ; mais qu'il s'apercevait maintenant qu'il se berçait d'une douce illusion, vu que le roi des salauds était à l'autre bout du fil.

Ceci dit, il reprend à nouveau un bol d'air.

— Fais pas le journaleux, Dub, je rouscaille. Si je te dis que ça serait trop long, c'est que ça serait trop long au téléphone.

— Et ma tire, dis, tordu ? C'est pas trop long de l'attendre des jours entiers comme je fais ? Sans compter que tu vas me la rendre dans quel état ! C'est la communication qui t'épouvante ? Monsieur devient radimus, à cette heure ?

Je comprends que je m'en ferai un ennemi mortel si je n'y vais pas de mon petit résumé.

Il écoute tout sans l'ouvrir, au point que j'ai l'impression d'être seul en ligne.

— Tu es là ? je m'inquiète lorsque j'ai déballé le pactage.

— Et un peu là, affirme-t-il. Dis, ça se corse chef-lieu Ajaccio, ton affaire ! Merde, ça me fait regretter la belle époque où je buvais de l'infusion de queues de cerises pour mieux pisser de la copie !

« Alors, enchaîne-t-il, ce Compère tremperait dans la soupe ? Et il cache du papelard comme si c'était de l'or, tu trouves pas ça marrant, toi ?

— Un peu, mon neveu !

— Quels sont tes projets ? demande-t-il encore…

— Bouffer un poulet, dis-je. Le garçon me fait des signes désespérés pour me dire que c'est prêt…

— Je voudrais que tu en crèves !

— Merci, à part ça, t'as pas d'autres vœux à formuler ?…

Il réfléchit…

— San-Antonio, me dit-il, tu n'es qu'un manche, ta matière grise t'est aussi utile qu'un dictionnaire l'est à un mille-pattes !

« Qu'est-ce que t'as dans les châsses, dis, trésor, pour ne pas savoir utiliser les indices en ta possession ? Tiens, tu m'écœures, rappelle-moi ce soir, je vais t'avoir du nouveau.

Et il raccroche.

Je me gratte l'oreille et, pensif, je vais tenir compagnie à mon poulet.

Qu'est-ce qu'il a voulu dire par ces invectives de la fin, Duboin ?

Y aurait-il un détail que j'aurais pas interprété ?

J'ai beau faire une petite revue de détail, je n'y entrave que pouic ! Après tout, j'aurais bien tort de me casser le couvercle.

D'un haussement d'épaules, je balaie mes inquiétudes et je me lance sur la tortore.

*

Le garçon me présente l'addition. Je mets la pogne à la feuille et je tire une pincée de biffetons. J'extrais de quoi cigler mon orgie. Comme je vais pour ranger le restant de mes talbins, j'ouvre la bouche comme si on allait m'installer le chauffage central dans le gosier. Ma surprise est trapue, parole !

Figurez-vous qu'au milieu de mon fricotin, se trouve le morceau de papier

que j'ai prélevé sur le rouleau, dans la cave à Compère.

Je constate alors que ce papelard est le même que celui des billets ! Oui, mes vaches, vous entendez bien ? Le même ! Je comprends pourquoi Compère le planque aussi soigneusement : c'est du papelard à biffetons !

Je le bigle par transparence, il est filigrané… Du vrai ! Du vrai de vrai, mes aïeux !

Je reste songeur…

— Voici votre monnaie, monsieur, fait le garçon.

— Gardez tout ! je lui dis avec un geste noble.

Il fait la grimace. C'est seulement une fois dehors que je réalise pourquoi : il ne restait que dix-huit francs dans l'assiette !

*

À la routière, je suis reçu par un jeune blanc-bec d'inspecteur, qui me laisse entendre que les collègues de Paris ne l'impressionnent pas.

Il est grand et blême, avec des yeux vaches. Ces yeux qu'ont les représentants de la loi, depuis le garde-champêtre de votre village jusqu'aux plus hautes autorités policières.

— En quoi le vol d'une voiture de chez nous peut-il vous intéresser, dit-il.

J'en reviens pas. Jamais un blanc-bec ne m'a parlé sur ce ton et avec cette suffisance. Je sais bien qu'il ne connaît pas mon nom, mais tout de même.

— Quel rapport pourrait-il exister, entre ma main droite et ta joue gauche, hé, morveux ! je murmure…

— De quoi ! tonitrue-t-il… Vous vous croyez où, ici ?

— En face d'un malotru !

Il me porte un swing ma foi pas trop mal expédié, mais que je ne reçois pas parce que j'ai le don de l'esquive parmi tant d'autres !

Moi, je plonge, je le cramponne par les cannes et je l'envoi valdinguer par-dessus son bureau. Il tombe pile sur un classeur qui se trouve mal et se transforme en fagot de petit bois.

Il est à peu près K.-O., le petit gland. Un filet de sang coule sur son front et, assis au milieu d'une débauche de cartons verts, il n'a pas fière allure.

La porte s'ouvre, un type athlétique apparaît.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il.

Je le reconnais immédiatement : c'est Riche, un collègue que j'ai connu autrefois.

— San-Antonio ! s'écrie-t-il…

Il ajoute :

— Quand il y a du chambard quelque part, on doit bien penser que tu n'es pas loin…

L'autre tronche qui se relève ouvre les gobilles.

— C'est San-Antonio ! s'exclame-t-il…

Il vient à moi.

— Faites excuse, commissaire, fallait le dire… Je…

— D'accord, lui fis-je, magnanime, on n'en parle plus. Seulement, bonhomme, je m'en vais te donner un bon conseil : ne joue pas au crâneur ; y a rien de plus crétin qu'un gars qui se prend pour le caïd du coin.

Je lui claque le dos.

Riche hausse les épaules.

— Toujours le même, murmure-t-il.

Je ne peux pas définir si cela contient une approbation ou un reproche.

— Toi aussi, poulet, je susurre en le contemplant… Toujours cette bouille de bouffeur de nouilles qui se cache pour boire du beaujolais ; toujours ces yeux pleins de gâtisme et d'extase… Toujours ces gestes qui flottent dans des fringues trop grandes…

Il se renfrogne.

— Bon, ces politesses essentielles étant dites, si on jactait un peu turbin, petit frère ?

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Le boulot… Je m'intéresse à une voiture volée… J'aimerais avoir des tuyaux…

Je lui dis le numéro de la tire. Il va à des registres, potasse ardemment, tandis que l'inspecteur que j'ai dérouillé me couve d'un œil moite.

Probable qu'il va aller chanter partout qu'il s'est cogné avec San-Antonio… Je lui ai fourni des titres de noblesse, à ce chou-rave !

— Voilà, dit Riche, je trouve… La voiture en question appartient à un certain Compère.

— Je sais… On ne l'a pas repérée depuis sa disparition ?

— Non !

— Qu'est-ce que vous branlez dans le service, vous lisez *Le Chasseur français* ?…

Il hausse les épaules…

— Tu connais le job mieux que moi, dit-il. Tu penses bien que le numéro minéralogique a été modifié depuis. Tu sais aussi qu'à moins d'un hasard, on ne la retrouvera pas, cette Aronde !

— Écoute, ma tranche, j'éclate, y a une chose que je sais, c'est qu'entre toi et un pot de fleurs, il n'y a pas un atome de différence.

— Dis donc, je te serais reconnaissant d'être poli, grimace Riche.

Ça ne le botte pas d'être charrié en présence d'un jeunet.

— Moule-moi, Riche, avec ton standing ! Je vais t'en apprendre une que tu pourras raconter à tes potes ; elle les fera davantage rigoler que la dernière de Marius et Olive…

— Vraiment ?

— Ouais ! La guinde en question n'a pas changé son numéro, tu entends, enflure ? Elle roule toujours comme 446 F 69, ça te plaît ?

Il est un peu héberlué…

— Tu… tu…

— On dirait que tu joues au petit train départemental, avec ton tutu, camarade ! Alors comme ça, vous prenez note des disparitions de véhicules et vous attendez que les voleurs viennent percuter dans la vitrine du marchand de vaisselle d'à côté, pour vous inquiéter de la provenance de la guinde ! Bravo…

Il est salement mauvais…

Je ne le laisse pas aller jusqu'à l'apoplexie…

Je lui passe la paluche sur l'épaule en signe d'armistice.

— Écoute-moi, Riche. Je suis sur un coup important. Il y a déjà trois allongés dans le circuit et un drôle de pastaga en préparation. Tu vas déclencher le grand système, t'as compris ?

« Il faut que toutes les bourdilles en circulation cherchent la 446 F 69, vu ? Dès qu'ils l'apercevront, ordre de la prendre en filature et de me prévenir. Je descendrai à l'Hôtel des Beaux-Arts, et on pourra m'y joindre… Surtout de la discrétion, pas de pet, du doigté, j'ai idée que ça vaudra le coup !

— T'occupe pas, promet-il, on va s'y coller dare-dare ! Je vais lancer un appel à tous les zigs en patrouille. T'es content ?

— Je le serai lorsqu'on m'aura déniché cet oiseau…

Je fais un petit salut désinvolte et je gagne la sortie…

*

Ce qu'il y a de plus bath, à Lyon, voyez-vous, tas de bœufs ! Ce sont les quais… Ils sont larges, infinis, du tonnerre quoi !

Je m'accoude au parapet et je regarde couler les eaux tumultueuses du Rhône. Ce sont des eaux vert et gris, tourmentées de remous, et frangées d'écume d'argent.

Sans rire, qu'est-ce que vous dites de cette description ?

Vous la trouveriez dans un bouquin de Mauriac, vous finiriez par admettre que le bonhomme a du talent !

En regardant filer la flotte, je pense à Compère… Et je me dis qu'il est la statue vivante du paradoxe.

Voilà un gars qui, de toute évidence, trempe dans cette affaire ténébreuse comme le lard trempe dans la soupe aux choux. Et pourtant, il signale la disparition de sa voiture, au risque de faire piquer ses complices, si les condés étaient un brin plus dégourdoches…

Ça, c'est le gros point d'interrogation, celui qu'on éclaire au néon…

Enfin, attendons… M'est avis que ça ne va pas tarder à remuer dans le secteur…

CHAPITRE X

— Avec salle de bains ? me demande la dame de la réception.

C'est une idée, ça. Voilà un bout de moment que je ne me suis pas baqué.

Elle me file le douze. Un groom me monte mon petit baise-en-ville avec une mine dégoûtée.

Une fois dans la chambre, je me déloque et je fais couler un bain de première quality. Ce que c'est bon de s'anéantir dans de la chaleur fluide ! Ce qu'on est bien, madame…

Et comme on pense bien, sans heurt…

Je me dis qu'il est près de quatre heures de l'après-midi et que j'en ai pour un bout de temps avant d'avoir des nouvelles de Riche.

Je me dis aussi que la nuit, les chats et les poulets sont gris et que dans la belle nuit calme de Lyon, je pourrai m'occuper de Compère… En voilà un à qui je brûle de poser quelques questions…

Mais rien ne presse.

Je sors du bain tout mou… Languide comme une jeune fille après sa seconde fausse couche.

Je vais jusqu'au lit et je m'y laisse choir.

Je commence à réfléchir sérieusement, au point qu'il est huit heures du soir lorsque je me réveille !

Je me fringue en vitesse.

Pourquoi en vitesse, étant donné que j'ai absolument tout mon temps ? Je vous répondrai que c'est dans ma nature. Ce que je fais je le fais vite !

Au moment de sortir, je me souviens que Duboin m'a demandé de l'appeler sur le soir. Il se prend pour Sherlock, le pauvre vieux et il veut me prouver que la margarine n'a pas affecté ses petites cellules.

Enfin, je lui dois bien de m'intéresser à ses cogitations frénétiques…

Je le réclame à la standardiste, qui me le donne aussitôt.

C'est beau de n'avoir qu'à parler pour être servi.

— C'est toi, flic à la noix ? fait-il.

— Non, je dis, ici San-Antonio…

— Ne nous lançons pas dans le jeu des synonymes, monsieur le commissaire de mes deux !

— Alors, Watson, on joue les Sherlock ? je questionne…

— Faut bien, quand le vrai Sherlock a un embarras de voiture à la place du cerveau…

— Ça t'amuse ? ricané-je…

— Follement.

— À part ça, tu n'as rien à me dire ?

— Si, fait Duboin, soudain grave, tu vas aller illico chez César…

— Qu'est-ce que c'est que ça ?…

— À Lyon, tout le monde sait qui c'est. Vas-y de ma part, il t'apprendra du nouveau.

Sur ce, cette crème d'anchois raccroche avec une superbe désinvolture.

J'en suis encore tout étourdi, juste comme la môme Manon.

Je descends dans le hall et je demande à la dame de la caisse si elle connaît à Lyon un certain César.

— Évidemment, fait-elle. C'est le détective privé.

Je dis « ah, bon », et je demande où il crèche.

C'est tout à côté, rue Childebert.

Je la remercie et je me dirige à l'adresse indiquée.

J'arrive dans une allée encombrée de boîtes à ordures et de panneaux de bois fraîchement peints, car il y a au premier un peintre en lettres.

Une plaque de cuivre de la dimension d'un tableau d'école indique en caractères rouges :

CÉSAR, Détective
Recherches, filatures, enquêtes
Discrétion assurée

C'est la première fois de ma carrière que je vais chez un privé. Je ne me sens pas fier. Qu'est-ce que Duboin a pu manigancer, je me le demande ?…

À mon coup de sonnette succède un silence qui est d'une qualité exceptionnelle. Ce silence des maisons occupées. Je sens qu'on m'observe à travers le judas.

En effet, la porte s'ouvre silencieusement. Un grand type est là, l'air d'un étudiant anglais, mince, pâle, vague…

— M. César, je demande.

— C'est de la part de qui ?

— De monsieur Duboin…

— Suivez-moi.

Il me conduit dans un salon exigu, plein de napoléoniaiseries.

Il y a quelques sièges, un guéridon avec des revues ravagées…

Et par-dessus le tout, ce silence épais comme de l'huile, feutré, tiède, qui sent le mystère conventionnel…

La porte s'ouvre presque aussitôt. César est là.

— Ave César ! je lance…

Mais ma blague tombe à plat.

L'homme qui se tient devant moi est assez grand, chauve, avec des crins soigneusement collés en travers : cheveux en long 8 !

Il porte lunettes. Il a des yeux froids et incisifs, je le reconnais. Un drôle de nez en trompette donne à sa physionomie austère un je-ne-sais-quoi de mutin qui, au lieu de l'égayer, renforce son côté glacé.

Une bouche aux lèvres minces… Une parfaite maîtrise de soi…

Bref, le genre de zig qui ne se laisse pas vendre des navets lorsqu'il est venu acheter des asperges.

— Vous êtes San-Antonio ? me demande-t-il.

— Oui, fais-je, mal à l'aise.

Il sait qui je suis, il est assez fier de m'avoir chez lui, mais ça ne l'excite pas… Pour l'exciter, ce type, je vais vous le dire, faut déballer le Kamassoutra avec tous les additifs existant, et lui en faire faire la lecture par des gerces un peu plus laubes que Pauline Carton !

Il me fait entrer dans son bureau : une grande pièce, assez cossue, plutôt confortable…

Il me désigne un siège, prend place dans un fauteuil, balance un glave dans un crachoir, enfile une sèche dans un porte-cigarettes long comme une trompette de la renommée, l'allume.

Après quoi, il consent à me regarder.

Je commence à bouillir. Je voudrais intervenir, seulement comme dans le fond j'ignore ce que je viens maquiller ici, je laisse glisser.

— Duboin m'a téléphoné ce matin, dit-il… Enfin, sur le coup de midi… Il paraît que vous vous intéressez à un camion marqué d'une croix blanche, qui aurait sillonné la route Lyon-Grenoble dans la nuit du 8 écoulé, n'est-ce pas ?

J'en bave.

— Exact, fais-je.

— Duboin s'est souvenu qu'une maison de transport de la région avait comme marque distinctive une croix blanche, peinte sur les portes de ses véhicules. Il m'a demandé de chercher de ce côté…

Il ouvre un tiroir, saisit un dossier vert. On sent que dans ce bureau, chaque fois qu'on trouve un poil de der on le classe dans une chemise avec un numéro inscrit en ronde dessus…

— Une rapide enquête a donné les résultats suivants, enchaîne César.

Il prend un temps, ajuste sa cigarette dans le fume-cigarettes et souffle sur la cendre maculant son revers de veste.

— La maison Bonnet, transport, 1, rue Cuvier, a eu un camion de marque « Mac », en service la nuit du 8 sur la ligne Lyon-Grenoble. Ou, plus exactement, sur la ligne Grenoble-Lyon… La veille, ce camion avait transporté des fruits de la vallée du Rhône dans la capitale dauphinoise. Il en est reparti avec un chargement de papier réservé au Trésor français, qu'il est allé charger à Pont-de-Claix…

Je fais un bond et me mets à croasser.

— Quoi ?

— Vous m'avez entendu ? demande César, calmement.

On le ferait asseoir sur une douzaine d'oursins qu'il conserverait son calme

olympien.

Si j'ai entendu ! Tu parles, Charles !

— Du papier ! fais-je, quelle sorte de papier ?

— Du papier-monnaie vierge, fait César…

Voilà qui met le plein feu sur une certaine partie de l'affaire.

Je biche, les gars, je biche ! Compère était rencardé sur ce transport. Les autres devaient faire sauter le camion à mi-route, s'activer… Tu parles d'une flambée, mon neveu… Ils auraient piqué un rouleau du précieux papier… Doit y avoir de quoi en tirer des talbins avec cinquante kilos de ce papelard !

— Le camion est arrivé à bon port ? je questionne…

— Oui, dit César… Le seul incident qu'il faille signaler en cours de route est vraiment insignifiant : il a écrasé un chien…

— Bon Dieu, qui vous a dit ça ?

— Le chauffeur, nous avons eu la chance de pouvoir l'interroger…

— Mes compliments, dis-je, voilà du travail bien fait…

Je le regarde…

— Je vous dois combien pour le coup de main ?

César hausse les épaules.

— Rien, me dit-il… Duboin est un ami. Il m'a donné des coups de mains autrefois… Si un jour j'ai besoin de votre aide, j'espère que vous ne me mépriserez pas…

Je fais claquer mes doigts.

— Comptez sur moi, Titin…

— César, rectifie-t-il, dignement. Je n'appartiens pas à l'opérette mais à l'épopée…

— Je ne vous oublierai jamais…

Je souris.

— Jusqu'ici, je croyais que les privés étaient bons à nibe… Je pensais qu'ils travaillaient surtout dans le bidet…

— Ils y travaillent, admet César. On travaille où on peut, monsieur le commissaire. Le bidet, c'est comme le reste, il faut en sortir de temps en temps…

Il me tend sa carte…

— Au cas où je pourrais vous être de quelque utilité…

J'empoche le bristol.

— Merci… Salut, Olive, et à un de ces quatre…

Il me répète obstinément :

— César ! monsieur le commissaire…

Puis il laisse tomber son mégot du porte-cigarettes et y va d'un nouveau glave dans le crachoir.

Je sors et il ne songe pas à me raccompagner. Il est là, assis, impénétrable à plaisir. Chez lui, l'impassibilité est une sorte de tour de force permanent, qu'il a mis au point une fois pour toutes pour impressionner la clientèle.

Je ne le connais pas, mais quelque chose me dit que ce doit être un chic

type !

Le faux étudiant d'Oxford m'attend dans le couloir.

Je le salue poliment avant de franchir le seuil et il me décerne une courbette de maître d'hôtel chinois.

En descendant l'escalier obscur, je me dis que je viens de faire un grand pas en avant. J'en fait un tellement grand que je rate une marche et que je manque de piquer un valdingue. C'est tellement noir, ici, il faut dire !

Je me fouille pour me servir de ma lampe de poche.

Je ne la trouve pas. Et brusquement c'est la grosse sueur froide, je me souviens : ma lampe de poche est restée dans la cave secrète de Compère !

CHAPITRE XI

Cette découverte me plonge dans un marasme déprimant.

En effet, si Compère retourne à sa réserve, il découvrira ma lampe et aura ainsi la preuve que quelqu'un est allé trafiquer dans son repaire.

Voilà qui peut sonner le branle-bas de combat ; tout faire foirer en effrayant la bande…

Je n'hésite pas longtemps… Il faut retourner à l'entrepôt et récupérer la maudite lampe. Vous parlez d'un pocheté que je fais !

Il ne me reste plus qu'à semer mes cartes de visite derrière moi comme le Petit Poucet, lorsque ses vieux, n'ayant plus d'auber, avaient décidé d'aller le paumer dans la cambrousse avec ses frangins.

Je saute dans la Jeep et hardi petit ! je grimpe à l'allure d'un météore les rues arides de la Croix-Rousse. J'arrive en un temps record devant le rideau de fer du local.

Cet endroit de la ville n'est éclairé que par des lampadaires très espacés… Les croix blanches dominant le cimetière projettent des ombres mystérieuses dans la rue…

Je fais appel à Cézame. Mais il n'a pas gros turf à faire !

Dans ce cas, il vaudrait mieux que je me commande tout de suite un fauteuil à roulettes parce que le gâtisme intégral n'est pas loin !

J'entre… Tout est calme. Je gratte une alouf pour voir si par hasard ma lampe ne serait pas ici. Elle n'y est pas. J'actionne la fausse bascule, je m'engage à tâtons dans l'ouverture qu'elle dissimule.

Arrivé au bas de l'échelle de fer, je mets les pieds dans quelque chose de mou. Je frotte une seconde allumette et, à sa lueur bondissante, je découvre le corps d'un homme dans le petit couloir.

Non, je n'avais pas oublié de refermer le volet à clé !

En même temps, je découvre ma lampe, à côté du corps. Je la chope et examine le pèlerin. Il s'agit de ce brave Compère.

Un mec lui a mis une fève dans la calbombe et l'a fait basculer dans le trou…

Décidément, tout se complique à plaisir. Aussitôt, je découvre un élément nouveau : il y a un coup de gomme à effacer !

Le cadavre est tout chaud… Le sang échappé du trou qu'il porte sur l'arrière du crâne est tout juste coagulé…

Comment se fait-il que Compère ait été abattu ainsi ?

Quelque chose dans la bande ne doit pas tourner rond…

Je remonte en me disant que peut-être les voisins ont entendu quelque chose… Dans ce quartier silencieux, le bruit d'une détonation ne doit pas être perdu pour tout le monde…

Avant de quitter le local, je rabats la trappe.

Mon attention est alors attirée par un mince détail que je n'avais pas repéré la première fois. Partant de la boucle servant à l'ouverture de ladite trappe, se trouve un mince fil électrique noir qui file en direction du mur.

Ce fil passe dans une rainure du sol et il est pratiquement impossible à voir, à moins d'avoir les châsses surmultipliés, comme c'est le cas de votre petit copain.

Ce fil traverse le mur et va quelque part.

Il s'agit de retrouver sa trace ; il n'est pas étranger à la mort de Compère, j'en suis certain. Sans doute, s'agit-il là d'un signal d'alarme qui donne l'alerte lorsqu'on ouvre la trappe secrète.

C'est ainsi que Compère a été averti que son local était violé…

Je sors de l'entrepôt. Je regarde à droite de celui-ci. Il y a une maison basse à un étage. Je sonne à la porte. Un instant s'écoule, puis je perçois un bruit de pas. Un type pas plus haut qu'une botte m'ouvre. On dirait un jockey. Il est maigre, menu, avec des bras plus longs que ses jambes et l'air d'un gars qui vous a vendu une tonne de radis creux il y a vingt ans et qui vous trouve assis en face de lui dans l'autobus. Il me regarde comme s'il me connaissait et que ça l'emmouscaille puissamment de m'avoir en face de lui !

Je fronce le sourcil.

— Tiens ! m'exclamé-je : ce vieux Trois-Sous !

J'ai une seconde de jubilation en le reconnaissant.

Trois-Sous était un petit barbillon minable de Montmartre. Le genre quart de sel ! Il s'était lancé dans le pain de fesse tout à fait fortuitement à l'âge où la plupart des hommes achètent des journaux cochons et regardent les amies de leur mère.

Il avait trafiqué un peu de neige, puis s'était lancé dans la contrebande d'armes, toujours sur un petit pied…

Je lui avais filé une toise, un jour, avant de l'embarquer. Je me rappelle qu'il chialait comme un veau, ce qui, avec sa taille confidentielle, renforçait l'impression que ça n'était qu'un gosse.

Il se tient debout, dans l'encadrement de la porte. Blême, anxieux, avec la pomme d'Adam qui joue au Yo-Yo.

Il préférerait avoir un huissier en face de lui ou même son percepteur, plutôt que le brillant commissaire San-Antonio.

Je le pousse à l'intérieur de la cambuse. J'entre, d'un coup de talon je referme la lourde.

Nous sommes dans un étroit vestibule qui pue la soupe aigre. À droite, par la porte ouverte, j'aperçois une pièce indéterminée, qui doit servir de cuisine, de chambre à coucher, de salon, de salle à manger et de baisodrome. On y

renifle un remugle âcre de pipe froide, de pantoufle, de vinasse, de crasse chaude.

— C'est ton domaine ? je demande…

Il retrouve une partie de ses esprits…

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? demande-t-il en se forçant à sourire.

Mais son sourire est aussi douloureux que celui d'un gars à qui on ouvre un panaris.

— Devine ? fais-je…

Ces mecs-là, ils ont tellement de trucs pas catholiques à leur actif qu'une petite question comme celle-là provoque un vrai remue-ménage dans leur placard aux archives.

— Mais je… Je ne sais pas, balbutie-t-il…

Et il devient ardent comme une braise.

— Moi, je suis net, monsieur le commissaire, dit-il… J'ai rien sur la conscience, parole !

— Un vrai petit saint Jean, je ricane.

Je m'assieds dans un fauteuil d'osier qui gémit sous mon poids.

— Alors, comme ça, Trois-Sous, t'es lyonnais à cette heure ?

Avant qu'il ait le temps de répondre, j'enchaîne :

— C'est pourtant une ville peu folichonne, Lyon, tu ne trouves pas ? Surtout que t'habites un coin plutôt sinistre avec ce cimetière, là, en face… Dis, l'air de la Butte ne te manque pas ?…

Il sourit en attendant que son petit cerveau lui fournisse des pensées judicieuses. Mais il attend en vain. Rien ne vient.

Sa matière grise se croise les cellules.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Trois-Sous ?

— Je… Je travaille, dit-il.

— Bravo ! Dans quelle branche ?

— Je suis voyageur de commerce…

— Et tu représentes quoi, dis, trésor ? Des images pieuses ou des Thomson à canon spécial ?

— Vous faites erreur, je suis au propre…

— Quel est le nom de ton patron ?

— C'est-à-dire…

— Il ne s'appellerait pas Compère, des fois ?

Sa pomme d'Adam s'immobilise… Puis elle descend lentement comme s'il l'avalait.

— Qu'est-ce que… Mais non… Je…

Pour couper court à ses protestations, je lui mets un taquet sur la tempe qui le couche comme une botte de luzerne fauchée.

— Oh ! monsieur le commissaire… murmure-t-il en se remettant debout.

Il se frotte le côté de la tronche et des larmes embuent ses yeux.

— Toujours le même caïd, je remarque… Tu chiales dès que tu te prends

les doigts dans un piège à souris, hein, bonhomme ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Je vais te le dire, mon ange. Tu as fait ce que faisait un roi de France, je crois qu'il s'appelait Philippe le Bel : tu as fait de la fausse mornifle !

Oh ! le mec ! Si vous le voyiez en Agfacolor, ce qu'il est chouette dans les tons vert pomme !

Ses lèvres deviennent blanches, ses joues se creusent. Il se racornit comme un steack de restaurant populaire.

— M… M… M… moi ! s'exclame-t-il…

— Oh ! pas toi tout seul, tu en serais incapable… Mais tu trempes dans le coup.

Je sors un billet de cent points de ma fouille et je lis le texte imprimé dans la petite case rouge du bas : « Le contrefacteur sera puni des travaux forcés à perpétuité. »

— Tu entends ça, petit homme ?

J'insiste :

— C'est pas moi qui prends sous mon bonnet : les travaux à perpette !

Il paraît s'être ressaisi.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fait-il, buté.

J'hésite à lui balanstiquer un nouveau parpin, plus appuyé que le précédent. Mais, à la réflexion, j'y renonce. À quoi me servirait de faire chialer cette femmelette, je vous le demande ? Ses larmes de crocodile me font hausser les épaules et m'agacent. Rien d'horripilant comme des larmes d'homme ; des larmes de lâche ! Je viens de lui porter un sérieux coup moral avec l'histoire des faux talbins, je vais maintenant essayer autre chose.

— Les travaux à perpette, Trois-Sous, c'est pas folichon, mais il y a quelque chose de plus mauvais encore pour la santé : c'est la Veuve, tu ne crois pas ?…

— Je suis tranquille, vous savez bien, monsieur le commissaire, que jamais je me foutrai dans une sale affaire ?

Entre nous et la place Maubert, je le sais. Je vous l'ai déjà bonni. Trois-Sous, c'est un gagne-petit du crime. Dans la vie, il y a ceux qui fabriquent des voitures chez Renault et puis il y a ceux qui se prélassent dedans.

Mais je feins le scepticisme.

— Je ne sais rien du tout, mon gamin, ou plutôt si : je sais que Compère est mort dans l'entrepôt d'à côté… Il a une balle dans la pensarde…

Trois-Sous fait un saut de carpe.

— Mort ! s'écrie-t-il…

Ça prouve deux choses, ce cri du cœur : primo qu'il n'a pas plus de réflexe qu'une tablette de chewing-gum, deuxio qu'il n'était pas au courant de la mort de Compère…

Il redit, hébété :

— Mort…

— Aussi mort qu'un truand auquel le successeur de Deibler vient de faire

une coupe, Trois-Sous… Et il est mort à cause de toi.

« Lorsque je suis allé faire un tour dans le local, au début de l'après-midi, j'ai déclenché le signal d'alerte. Ce signal correspond avec ta cambuse, mon chéri. Courageusement tu as mis les adjas parce que, lorsqu'il y a du pet quelque part, tu commences à filer…

« Tu as prévenu Compère… ou quelqu'un d'autre… Plutôt quelqu'un d'autre. Ce quelqu'un est venu, a constaté qu'on avait violé le secret de la trappe et a convoqué Compère, histoire de savoir si ça n'était pas sa pomme qui avait jeté le piment dans la boîte. Compère est venu. Il y a eu une explication orageuse… Et je crois deviner pourquoi : c'est au sujet de sa bagnole dont il a signalé le vol… Il avait fait ça pour se donner une couverture en cas de pépin. Les autres l'ignoraient, ils l'ont appris dans le courant de l'après-midi, et ils ont réglé son affaire à Compère…

Je me tais, j'éponge mon front où perle une superbe sueur prolétarienne.

J'ai jacté pour moi, pour ordonner mes pensées, non pour Trois-Sous qui est le dernier tocasson de la création.

Mais il a profité de la conférence puisque je parlais à voix haute, et il a les flubes ! Oh ! là là ! Si vous voyiez le monsieur ! On dirait qu'on lui a collé un vibrator dans le rectum !

Je le regarde d'un œil mauvais.

— Voilà, mon géant déshydraté, comment tu vas te taper des années et des années de mitard ! Même en te tenant peinard, tu moisiras sur la paille humide, comme dit l'autre, jusqu'à ce que tu sois aussi ramoli qu'un kilo de beurre qui traverserait le Sahara à pied !

Il tombe assis sur une chaise. Maintenant c'est la vraie loque, le paumé, le clystère humain !

Je renforce mon tableau pessimiste.

— On te soignera, Trois-Sous ! Fais confiance, je leur glisserai le mot d'ordre aux ganaches de ta taule ! Un coq en plâtre, mon bijou ! C'est juré…

— Écoutez, monsieur le commissaire, j'y suis pour rien… Moi, tout mon job, c'était des courses…

— Quel genre de courses ?…

J'ai eu tort de l'interrompre avec cette question, ça le fait réfléchir. Il devient muet comme une carpe de pierre.

— Des courses, répète-t-il, vague et lointain…

Alors je n'y tiens plus. Je réunis dans ma main droite les deux revers de sa veste. Je le soulève de dessus sa chaise et je le propulse à travers le buffet de cuisine. Il emplâtre net le montant supérieur dont la vitre se met à faire des petits comme un appareil à sous lorsque les trois cloches sont sorties ensemble. Des cloches, il doit en entendre, moi je vous le dis : un vrai matin de Pâques ! Car, figurez-vous, toute la vaisselle se met à lui dégringoler sur la calbombe. Il n'a pas la force de sortir de dessous ou même de parer l'avalanche. Et ça fait « bing-boum » sur son petit crâne aux oreilles en anse d'arrosoir.

Il est groggy, il saigne, il renifle, il pleure, il geint… Je vais à l'évier. Je remplis une bassine de flotte et je la lui projette dans le portrait.

Il s'ébroue.

— Merde, mets-toi sur la pointe des pieds et tâche d'être un homme, je rouscaille. Des lavements comme toi, ça déshonore la race masculine, Trois-Sous. Qu'est-ce qu'il t'a collé dans le calcif, le Bon Dieu, hein ? à la place du zigouigoui ?

Il se traîne sur une chaise…

— Reprends ton souffle et mets-toi à table, je fais. Si tu es bien sage et bien bavard, peut-être que je ne me souviendrai plus que tu existes… Sinon, c'est toi qui aura la preuve de mon existence. Allons, parle…

Il fait une drôle de bille. Trois-Sous. La bille d'un gars qui a peur, une peur épouvantable, violente, terrible… Pas la peur de ce que je lui dis ; il ne paraît même pas entendre mes menaces, non, il a les grelots pour autre chose. Il redoute un danger terrible, imminent. On dirait qu'il vient de penser à quelque chose, ou plutôt de comprendre quelque chose qui modifie la face de son destin.

Je le secoue un peu.

— Parle ou je cogne… T'as peur des coups, hein, gamin ? T'es la petite nature style horrible, une pichenette et tu te liquéfies…

Il me saisis par un bouton de ma veste et approche sa bouche de mon oreille.

— Emmenez-moi, chuchote-t-il… Partons d'ici !

CHAPITRE XII

Il lâche lentement mon bouton. Nos yeux ne se quittent pas. Je lis dans les siens comme dans un livre tout l'effroi qui le torture.

« Emmenez-moi, partons d'ici », a-t-il dit…

C'est donc que cette bicoque recèle un danger. Il y a quelqu'un tout près d'ici. Quelqu'un qui nous écoute, qui nous guette… Je réfléchis… Lorsque je suis entré, il n'ignorait pas cette présence, et elle ne l'effrayait pas, au contraire. C'était à cause d'elle qu'il essayait de jouer au dur. Seulement, au cours de notre entretien, il a brusquement réalisé que cette présence qu'il estimait bénéfique était, en réalité, dangereuse. Il a compris qu'il s'était flanqué les salsifis dans les orbites jusqu'aux omoplates…

C'est pourquoi il a les chocottes…

Je mets la main à mon aisselle et je dégage mon zizi-pampan de sa gaine. C'est la première chose que je fais lorsque la lampe rouge s'allume dans mon espace vital.

Trois-Sous suit mes mouvements avec anxiété. En voyant un solide 9 mm dans mes pattes, il semble un tantinet rassuré.

Ses yeux se portent alors vers le couloir…

Je réalise à cet instant combien le brusque silence qui s'est établi entre nous doit paraître suspect à celui qui nous épie.

— Bon, dis-je à haute voix. Puisque tu ne veux pas parler, je vais t'emmener au poste. On verra bien si tu restes bouche cousue !

Je lui cligne de l'œil. Il a la force de réagir. Comprenant que nous devons donner le change, il proteste :

— Mais puisque je vous dis que j'ai rien fait, commissaire. Pourquoi vous vous mettez après moi sans raison valable ?

— Pas de giries, amène tes os ou je te rétame !

Mon idée, c'est de bondir dans le couloir, mon feu en avant, et de sulfater le coin s'il y a la moindre des choses qui ne tourne pas rond. Mais entre mes désirs et la réalité, il y a un drôle de cheveu !

Et ce cheveu, comme par miracle, se transforme en une main qui, brusquement, apparaît dans l'encadrement de la porte en tenant quelque chose qui ressemble à un fruit. Mais des fruits comme celui-là, je conseille à personne d'y mordre dedans. Mon œil de lynx a illico repéré de quoi il retourne et, avant que la main ait lâché ce qu'elle tient, le gars San-Antonio est à terre, la tête dans ses bras, à se dire qu'une grenade dans une cuisine, ça

doit faire un drôle de pet.

C'en fait un. Le badaboum est tel que je reste au moins dix secondes complètement sourd. Ensuite de quoi, mon ouïe me revient, en même temps que la certitude que je n'ai pas été touché.

Seulement, il ne reste plus grand-chose de la pièce. Les meubles sont hâchés, littéralement, comme si un ménage d'éléphants avait envisagé le divorce dans cette pièce.

Trois-Sous est adossé à un mur. Il a encore maigri depuis l'explosion. Maintenant, sa tranche est celle d'un mort. Ses yeux sont béants, ses lèvres sont plus blanches que des lèvres de mort. Ses pommettes saillent… Il a les deux mains portées à son ventre et je regarde avec horreur ses entrailles sortir de l'immense plaie qu'il a à l'abdomen. Le sang ruisselle sur ses doigts, coule à terre et j'entends le bruit de source produit par cet épanchement…

Il a son compte. Une blessure pareille ne se recoud pas, ou alors, faut bourrer le mec de son et lui injecter du formol car il ne peut plus servir que de modèle d'exposition.

En effet, Trois-Sous pousse un faible soupir, ses mains lâchent sa panoplie d'intérieur qui croûle sur le plancher avec un bruit affreux, et il s'écroule.

Tout ça s'est passé en moins de temps qu'il n'en faut à votre meilleur ami pour vaincre la fidélité de votre femme.

Et moi, je suis là, stupide, en me disant que des trucs pareils, ça n'arrive que dans les romans.

Pourtant, j'ai autre chose à foutre que de me payer une séance de Grand Guignol…

Je bondis par-dessus le cadavre de Trois-Sous jusqu'au vestibule. Je vais à une porte donnant sur un petit jardinet à l'abandon. Tout est vide… Au fond du jardin se trouve une autre porte ouverte. J'y cavale.

Je débouche dans une ruelle juste à temps pour voir disparaître une bagnole noire. Ça n'est pas une Aronde.

Je renonce à la poursuivre. Pour cela, il me faudrait retourner à ma Jeep, et l'autre aurait pris une avance confortable.

Impossible non plus de lire les numéros car il fait nuit et l'autre n'a pas allumé ses phares…

Je pousse un juron terrible et je retourne à la maison. Il y a un appareil téléphonique mural dans le couloir. Je le décroche et je sonne la P.J. Je demande à parler au commissaire principal Mathon. Un zig, comme vous le voyez, qui porte bien son blaze.

— Allô, Mathon ?

— Qui est à l'appareil ?

— San-Antonio…

— Pas possible !

— Tout est possible avec moi, y compris ma présence dans cette ville morose, mon bon.

— On se voit ?

— Très bientôt, je grommelle…

— Vous passez ici ?

— Non, c'est vous qui allez venir à moi…

Il y a un silence qui indique sa surprise. Il demande :

— Où êtes-vous ?

Je lui refile l'adresse.

— Vous avez quelque chose de cassé ?

— Pas moi, lui dis-je, mais deux pèlerins de ma connaissance…

— C'est grave ?

— Pour eux, oui, c'est du définitif…

— Que s'est-il passé ?

— Écoutez, je fais, pourquoi ne tenteriez-vous point de vous remuer un tantinet ?

— Très bien, j'arrive…

Je hausse les épaules. Ces flics de province il faut toujours les prendre par la main en leur promettant la lune pour les faire mouvoir… Ils n'ont pas la force de quitter leur bistrot habituel ! Tous des feignasses, des tordus, des lymphatiques !

Je raccroche et je sonne Riche.

— Oh c'est toi ! s'écrie-t-il… Eh bien parle-m'en de ton hôtel d'où tu ne dois pas décarrer ! Voilà deux heures que je carillonne et y a pas moyen de t'avoir, après ça tu diras que nous sommes des empotés…

— Passe la main, Méphistos, et accouche, quoi de novis ?

— On a retrouvé ta tire, caïd, elle était à Lyon… Elle a été repérée sur les quais en fin d'après-midi par un bourdille de service. Il a aussitôt mis le nez dedans… Y avait personne. Il a seulement vu une bonne dame qui s'approchait.

« — Elle est à vous la voiture ? a-t-il demandé…

« Elle a répondu que non.

« — À la bonne heure, s'est-il écrié, parce qu'alors je vous embarquais ma jolie ! Car c'est une auto volée…

« Que penses-tu de tout ça ? s'inquiète Riche…

— Ce que tu en penses toi-même, fais-je.

— À savoir ?

— À savoir que ton boy-scout est ce qu'on réussit de mieux en fait d'andouille…

— Merci pour lui. Qu'est-ce qui lui vaut cette appréciation flatteuse ?

— Si la gonzesse qui arrivait était la voleuse de la bagnole, cette enflure à képi l'a proprement avertie du danger, non ?

— Peut-être bien.

— C'est couru. Comment était-elle, cette souris ?

— Jeune, paraît-il…

— C'est pour cela que le poulet faisait le joli cœur… Elle n'était pas habillée en bleu, des fois ?

— Si…

— Bon, il l'a au moins vu. Dis-lui qu'il dresse un signalement précis de la fille et diffuse ce signalement de partout, vous devez l'arrêter en vitesse…

— Entendu…

Je raccroche. Me voici bien chouette à présent. Les ponts sont coupés entre la fille et moi. Ceux qui pouvaient me conduire à elle sont morts et elle sait que je suis à ses trousses. La manière dont elle s'est comportée prouve qu'elle n'a pas froid aux roberts. Mazette, vous parlez d'une Joconde ! Car je sais que c'est elle qui a balancé la grenade dans la cuisine. Je le sais car j'ai eu le temps de voir sa main, sa main où miroitait une bague bleue ! Heureusement ! Si mon regard n'avait pas été attiré par le miroitement de la pierre, j'étais bon pour l'équarrissage. À cette heure j'aurais une chouette boutonnière dans la brioche, comme Trois-Sous…

Ça m'excite de penser que la fille était là, tout près… Elle m'entendait… Elle préparait son petit citron à ressort pour m'envoyer chez les petits mecs qu'ont des ailes dans le dos et une assiette à dessert au-dessus du dôme afin de se garantir de la flotte.

Une grognace de ce format, je donnerais la moitié de vos économies pour faire sa connaissance…

Je farfouille dans la turne. Au premier y a deux chambres chichement meublées. Dans l'une je découvre un imperméable bleu accroché à un portemanteau. Sur la table de nuit, il y a des fards, un vaporisateur de sac, des épingles à cheveux…

Sous le lit, je trouve une petite valise en peau de porc. Je l'ouvre et j'en prend plein mes châsses. Elle contient des billets de cinq sacs jusqu'au bord… Grosso modo j'estime son contenu à une cinquantaine de millions. De quoi rire et s'amuser en société, comme vous pouvez le constater… Tout cet artiche, elle l'a laissé, la Joconde…

Elle n'avait pas le temps de s'embringuer de ça… Pourtant, me direz-vous, on ne se taille pas d'une maison en laissant derrière soi un paquet d'osier pareil…

À moins que…

À moins que cet auber n'ait en réalité aucune valeur ! À moins qu'il ne s'agisse de billets de la sainte farce ! Alors là, oui, on pense plutôt à embarquer sa brosse à dents et son slip de rechange !

J'examine l'un des billets par transparence. Il ne paraît pas tellement mauvais…

Je prends un second talbin de cinq lacsés dans mon portefeuille.

La confrontation est longue, longue comme un jour sans toi, dirait Géraldy. Mais je suis patient pour certaines choses. Au bout d'un petit quart d'heure, je fais une constatation. Sur mon billet à moi, il y a, dans le côté, représentant deux gonzesses, un trident. Entre les deux premières fourches du trident, on peut voir une grappe de raisin. Sur mon bif, la grappe se compose de sept grains, mais sur le billet trouvé dans la valise, il n'y en a que six… Léger

détail mais largement suffisant pour dégauchir la vérité.

Donc ces billets sont faux. C'est la preuve par neuf que j'ai bien affaire à des faux-monnayeurs.

Je comprends pourquoi la fille en bleu a été aussi généreuse avec Dédé, le champion de la voirie de La Grive. Avec des talbins de cette espèce-là, on peut se permettre de les lâcher avec une benne basculante ! Vous ne pensez pas ?…

Un remue-ménage symptomatique m'annonce l'arrivée des bourres.

CHAPITRE XIII

Le commissaire principal Mathon ?

Deux cent trente livres de viande, douze mentons superposés ; l'œil de Jonas la baleine, des bretelles pervenche ; une cravate verte sur laquelle on a peint un clair de lune et une tête d'épagneul…

Avec ça, un nez patiné par le beaujolais…

Vous biglez ?

Il s'annonce, flanqué d'un maigrichon austère comme un enterrement civil.

— Alors ? de demande-t-il, que se passe-t-il ?

— Des choses marrantes, je fais…

Je lui fais un récit succinct des événements en reprenant tout depuis le début.

Il m'écoute sans rien dire…

Ensuite, nous allons visiter les cadavres.

— M'est avis, conclut Mathon, que vous avez mis la main sur une gigantesque affaire ! Vous vous rendez compte ! Pour fabriquer des fafs sur beau papelard comme ça, faut qu'ils soient drôlement outillés les mecs ! Ma parole, on jurerait des vrais ! Avec le contenu de cette valise nous aurions de quoi tous prendre notre retraite, hein ? À nous la bicoque aux volets verts et la canne au lancer léger…

Il soupire, l'âme tenaillée par un obscur regret…

— Enfin, notre blaud, c'est pas de nous enrichir, conclut-il, mais d'emmerder ceux qui veulent le faire d'une façon illicite.

Il a prononcé cette longue phrase sans escale, aussi est-il obligé de s'éponger le front et de faire plusieurs mouvements respiratoires.

— Cette souris en bleu, reprend-il, vous avez une idée sur la façon de mettre la main dessus ?

— Non, avoué-je, pas la moindre… Son signalement va être diffusé, peut-être après tout que ça donnera des résultats… Il y a quelques flics moins cons que les autres dans ce pays, non ? Et puis, je reprends, sans me laisser impressionner par l'œil de baleine qui s'injecte de sang, nous avons un terrain d'exploration, n'est-ce pas, maintenant ?

— Compère ? demande-t-il…

— Vous ne croyez pas ?

— Si, je vais foutre mes zouaves là-dessus. On va dépoiler son passé à ce zigoto, histoire d'avoir un aperçu sur ses relations et sur ses faits et gestes… Il

faut absolument que nous dénichions l'imprimerie d'où sortent ces billets !

Je dis O.K. et je me trisse aux Beaux-Arts. De là, je téléphone au grand patron, lequel doit se demander ce qui se passe car je l'ai royalement moulé depuis un bout de temps.

Il est dans une forme écœurante, le boss.

— Ici San-Antonio, dis-je joyeusement.

— Je sais, répond-il, lugubre.

Je me râcle le corgnolon et j'y vais d'un second résumé. Moi qui n'ait, je l'avoue, pas le sens du digest, c'est mon cauchemar que d'avoir à présenter des rapports, même oraux.

— Bon, fait-il, vos vacances sont terminées depuis hier, je crois ?

— Jolies vacances, ronchonné-je.

Il n'est pas sensible à mes protestations.

— D'après les résultats de votre enquête, fait-il, nous avons affaire à des faux-monnayeurs ; or ça n'est pas notre rayon. Remettez-donc l'affaire à vos collègues de Lyon et rentrez !

— Quoi !

Ça n'est pas très déférent, mais ça m'a échappé. Il débloque, le Vieux, ou quoi ? Vouloir que je rentre au moment où ça devient palpitant ! Non mais ! Et mes fesses ? Est-ce qu'on ôte la gamelle de soupe d'un chien affamé ? Est-ce qu'on arrache le bouquin policier d'un lecteur au moment où le détective va confondre le coupable !

Rentrer ! Et puis quoi encore…

— Vous m'avez entendu ? dit cette carne… Je vous attends, j'ai une mission à vous confier à l'étranger…

Je sais qu'il a horreur des plaisanteries, et plus encore des objections ; quant aux protestations il ne peut les supporter ; pourtant je n'hésite pas à défendre mon os…

— Voyons, patron, je ne peux pas abandonner la partie en ce moment ! Vous devez bien comprendre que c'est devenu une affaire personnelle, non ?

— Je n'ai pas à m'occuper de vos affaires personnelles, pas plus que vous n'avez à vous occuper des miennes !

Ça c'est du distillé.

— Très bien, je crache, quand dois-je être de retour ?

— Le plus tôt possible…

— Écoutez, j'ai emprunté une voiture que je dois rendre ; d'autre part il faut que je récupère mes effets de voyage…

— Je vous attends demain soir, déclare le boss.

Il coupe la communication.

— Pourri ! je gueule dans l'appareil… Vendu ! Salope ! Juteux ! Peau de vache !

— Vous avez terminé ? demande d'une voix suave la standardiste…

— Non, je commence, fais-je…

Et puis brusquement je me souviens d'une chose que j'ai un peu trop

tendance à oublier : à savoir que je suis au service de cette bonne vieille République française et que je ne suis pas à mon compte. Mon temps, ma peau appartiennent à l'État… Les initiatives personnelles ne sont valables que dans le cadre des ordres reçus.

Je fais péter deux ou trois jurons. C'est la soupape de sûreté qui fonctionne…

Ensuite je dégringole l'escadrin et je les mets en direction de la casa de Duboin.

*

— T'en fais une gueule !

C'est par ces mots que le géométrique Duboin m'accueille.

— Il y a de quoi ! je fais… Voilà que le patron me somme de rentrer ! Tu t'imagines ! C'est bien la première fois de ma gueuse de carrière que je décramponne avant d'être allé jusqu'au résultat final !

— C'est la vie, dit-il philosophiquement ; on trouve toujours des obstacles… Tiens, on va casser la croûte, ça te changera les idées…

On fait comme il dit. Le gueuleton, c'est comme qui dirait son sport favori à Duboin. C'est sans doute pour ça qu'il a versé dans le casse-graine. Lui il aime lire les menus, les écrire en belle ronde… Il aime fouinasser aux cuisines et regarder le chef préparer des sauces madère et des timbales de peau de zeb !

Il passe sa vie à saliver.

On s'explique avec une terrine de canard et un haricot de mouton.

On éteint un aligoté et on va se pieuter. Moi, mon train est à dix heures du mat à Grenoble. Il faut partir d'ici à huit plombes pour gagner la gare à travers la montagne, c'est tout dire…

À l'aube, je me réveille. J'ai la bouche amère et des frissons me vrillent la nuque, c'est un signe avant-coureur de maladie. Jusqu'ici je n'ai été malade que deux fois : ma rougeole à huit ans et une congestion pulmonaire l'année dernière, après mon histoire de la péniche.

Je me prends le pouls et je m'aperçois que ça cogne à tout berzingue. Je me mets debout et un giroscope se déclenche dans ma calbombe.

Sans charre, qu'est-ce qui m'arrive !

Le malaise s'accentue. Je dois me remettre au lit…

Et pourtant vous savez qu'entre une femmelette et moi, il y a autant de différence qu'entre un bœuf et le grain de beauté situé sur la cuisse gauche de votre femme.

Je me souviens que Duboin occupe la chambre voisine. Alors je tabasse contre la cloison.

Un grognement me répond, juste comme si j'avais réveillé le lion Brutus.

— Ce qu'il y a ? s'informe une voix !

— C'est moi, je grogne… Tu peux venir ?…

Il se la radine presto. Il porte un pyjama acheté chez Fashionnable ; blanc avec des feuilles mauves imprimées… Le marquis de Cuevas l'apercevrait, ainsi loqué, il l'embaucherait tout de suite pour son prochain ballet.

— Pourquoi joues-tu à l'esprit frappeur ? demande-t-il… Si c'est pour une gâterie matinale, t'aurais eu avantage à sonner la femme de ménage. Moi, les pédoques c'est pas mon blaud…

— Ta gueule, je grogne, tu ne vois donc pas que je suis malade à crever ?

— Toi ? L'homme de fer, sans blague !

Il me regarde et il comprend que c'est du sérieux. Mon front est brûlant, et j'ai la gueule mauvaise, dans les gris verdâtre…

— Merde, t'as chopé le bocon ! s'exclame Duboin. Faut prévenir le toubib…

— Je crois bien que oui…

— Ce qui me fout en renaud, fais-je, c'est que le boss va croire que c'est une astuce pour ne pas rentrer… D'autant que je n'étais pas chaud pour obéir…

— Je vais lui téléphoner, dit Duboin, je te promets qu'il me croira, et puis on lui enverra un certificat du médecin… Enfin, s'il est sceptique, il n'a qu'à venir se rendre compte. Le « visu » c'est le meilleur des antiseptiques.

Sur ce bon mot (qu'il croit !), il disparaît…

Un instant je flotte dans une torpeur nauséeuse. J'ai l'impression qu'on vient d'installer un haut-fourneau dans mon ventre.

Ça me brûle, mes yeux sont épais, ma langue s'est dilatée comme si on lui avait fait jouer le rôle d'un matelas pneumatique dans une pièce à grand spectacle…

Je me sens bon pour le pardosse en sapin véritable.

Je me dis : « Mais tonnerre de Zeus, qu'est-ce qui t'arrive ? D'où vient ce soudain malaise… J'étais bien, il y a moins d'une demi-heure et puis voilà que j'ai l'âme sur le bord des lèvres… C'est pas croyable, pas vrai ! »

Je continue de bavocher un bout de temps. Enfin la lourde s'ouvre, Duboin réapparaît, flanqué d'un petit vieux qui ressemble à un accordéon rapiécé tant il a de rides.

Mon copain a troqué son pyjama de cérémonie contre une tenue plus débonnaire et moins voyante.

— Voilà l'homme, docteur, dit-il…

Le toubib sort son petit matériel de camping et se met à me triturer la bidoche en faisant une affreuse grimace comme si je le débecquetais sauvagement.

— Je crois bien que c'est un début d'appendicite, fait-il enfin, je vais vous mettre en observation pendant vingt-quatre heures. Si c'est ce que je crois, il faudra vous transporter dans une clinique de Grenoble.

— Charmant, je ronchonne… Me faire ouvrir le ventre pour le sport, alors que tant de fois je suis passé sur le billard pour des extractions de projectiles !

Il me fait une ordonnance longue comme un menu de restaurant de luxe,

puis il se lève pour faire la valoche.

— Docteur, fait Duboin, monsieur est fonctionnaire, il devait reprendre son service ce soir, pouvez-vous établir un certificat afin de le couvrir ?

— Mais certainement, fait l'accordéon raccommodé.

Il rédige le papier demandé, puis il se taille en disant : « À ce soir. »

Sitôt qu'il est parti, Duboin hausse les épaules.

— Les médecins sont des crêpes, dit-il.

Il sort de sa poche un petit flacon.

— Bois une bonne gorgée de ça ! ordonne-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh tonnerre ! bois, je te dis !

Je me file une grande gorgée de son truc. Ça a un goût épouvantable ; pendant trois minutes, j'ai l'impression que je vais déposer mon foie sur la carpette ; puis, comme par enchantement, mes douleurs se calment et je sens que tout devient normal dans mon petit intérieur.

Duboin guette mes réactions en souriant.

— Ça va mieux, hein ?

— Tu parles ! Tu ne pouvais pas me faire boire ce truc avant d'alerter le toubib ?

Il a une mine de faux témoin.

— Si tu avais bu ça avant, tu n'aurais pas eu besoin du toubib et tu n'aurais pas eu de certificat ; en ce moment, tu serais dans le train, bien emmerdé…

Je le bigle d'un œil sauvage.

— Dis donc, Toto, ça ne serait pas toi, par hasard, qui m'aurait fait gober ce bocon qui a foutu le chantier dans mon organisme ?

Il va tirer les rideaux de la croisée…

— Sait-on jamais, murmure cette enflure à deux pattes.

— Non, t'es pas dingue, un peu ! Et si j'étais crevé, dis ?

— Impossible, c'est inoffensif, il s'agit d'une drogue que les bicots boivent pour tirer au flanc et se faire porter pâle – si j'ose dire en parlant de bicots – et puis quoi, si tu en étais mort, la perte ne serait pas grande…

Je prends le seul parti raisonnable : celui de me fendre le parapluie. Sacré Duboin ! En tout cas, son stratagème a merveilleusement agi. Et grâce à lui, je bénéficie de quelques jours de battement avant de regagner la maison Poulagas.

— Tu as eu mon boss ? je demande…

— Oui, dit-il, il a tout d'abord essayé de savoir si c'était bien vrai, mais je me suis fiché en renaud en lui disant que jamais personne ne m'avait traité de menteur, et que s'il me connaissait, il ne songerait même pas à douter…

« On va tout de même envoyer le certificat…

Puisque le sort en est jeté, je me sens heureux comme un poulet de Bresse qui ne pourrait pas engraisser…

Advienne que pourra…

Je me lève et passe directement de mon lit dans mon pantalon.

— Que vas-tu faire ? s'inquiète Duboin.

— Puisque je suis à proximité, je vais interviewer le fabricant de papelard de Pont-de-Claix…

Il réfléchit.

— Après tout, ça n'est pas une mauvaise idée…

*

Un mur de briques rouges, interminable ; des cheminées couronnées de capuchons de zinc…

Je franchis un portail. Un mec galonné comme feu Goering et qui ne doit pas avoir d'ordre, car il a perdu un bras, s'avance à une allure super-sonique en me demandant ce que je désire…

— Voir le directeur, je fais.

— Vous avez un rendez-vous ?

— Non…

Il a un braiement qui serait décourageant pour n'importe qui.

Il m'explique que le directeur est occupé, très occupé, toujours occupé ; occupé à vie ! Que pour le voir, il faut adresser une demande en trois exemplaires quinze ans à l'avance, et que si on peut avoir un mot de recommandation du président de la République et du maréchal Juin réunis, ça vaut mieux…

Je stoppe son exposé par l'exhibition de ma carte.

Il la regarde.

Police ! bavoche-t-il, déjà en extase. Moralement, il me fait le salut militaire avec son bras absent.

Trois minutes plus tard, le directeur me désigne un siège.

Il a une bonne bille, le directeur. Le siège aussi d'ailleurs.

Ils sont aussi rembourrés l'un que l'autre. Tous deux sont rouge sang, avec de gros bourrelets… Ils ne sont peut-être pas frères jumeaux, mais ils ont au moins dû avoir le même père…

— De quoi s'agit-il ? demande cet homme éminent.

Oui, c'est le mot qui convient. Il est éminent. Et il ne se méprise pas, l'éminent se grise, dirait Breffort… Peut-être l'a-t-il dit, dans le fond ?

Je lui pose des questions concernant la fabrication du papier-monnaie.

Il m'explique que ce papier est fabriqué dans un local spécial ; que les ouvriers qui y pénètrent sont fouillés à la sortie… Qu'ils n'ont même pas le droit d'aller aux gogues avec les rognures… Dans cette fabrication, on doit tout retrouver poids pour poids, comme dans les confitures de groseilles. Qu'il y a en permanence des contrôleurs… Que ceci, que cela… Que bref, il est impossible ! Impossible, vous m'entendez, monsieur le commissaire ? d'en distraire une once !

Je ne sais combien vaut une once, mais il parle avec tant de conviction que

je finis par croire qu'en effet, aucune fuite ne peut se produire dans cette honorable maison.

Je m'empare du faux billet de cinq raides que j'ai prélevé hier dans la mallette. Je le lui tends en lui demandant de le passer illico à son laboratoire, afin de savoir si le papier qui le compose provient bien de chez lui.

Il lève le talbin comme un grumeur de picrate lève son verre.

— Certainement, fait-il… Il est pratiquement certain que nous ayons fabriqué ce papier… Nous allons en avoir confirmation.

Il le remet à sa secrétaire en lui disant de porter ça au service du labo.

— Pourquoi cette enquête ? me demande-t-il…

— Parce que, monsieur le directeur, nous avons de bonnes raisons de penser que votre papier ne va pas intégralement à la Banque de France.

Il se lève, plus rouge que jamais…

— Monsieur ! lance-t-il, très Lagardère ira-t-à-toi !

— Calmez-vous, je murmure. Votre honorabilité n'est pas le moins du monde en cause, monsieur le directeur… Seulement, étant donné que de faux billets ont été imprimés sur du papier sorti de chez vous, je dois bien conclure, et vous avec moi, qu'il existe une fuite, non ?…

Il est abruti comme un bœuf qui serait remboursé.

— Oui, oui, oui…

— Bon…

Une minute passe.

— Voyons, fais-je, l'intégralité de votre fabrication est toujours parvenue à bon port ? Comment la transportez-vous ?

— Par camions plombés, dit-il… Avant, nous la transportions nous-mêmes, mais nous avons eu un accident, l'an dernier…

— Un accident ! Quelle sorte d'accident, cher monsieur ?

— Notre camion a percuté un arbre dans le Morvan et a pris feu. Le chauffeur et le convoyeur ont péri ; le véhicule a brûlé. Depuis cette date, nous faisons appel à une maison de Lyon spécialisée.

Je claque mes doigts…

— O.K., tout est au poil, je vois maintenant d'où provient le papier des faux billets…

Je réfléchis. Un fait évident s'impose à mon esprit. Pour que Compère ait été rencardé avec précision sur l'heure de passage du camion à La Grive, il était nécessaire qu'il eût une intelligence dans la place.

La secrétaire du diro revient avec le faux bif.

— Le laboratoire dit que le papier vient de chez nous, monsieur le directeur…

Elle est blonde, pas belle, pas laide, neutre comme toute la Suède.

Lorsqu'elle est sortie, je fais au directeur :

— Dites-moi, lorsque vous effectuez un envoi de papier, comment les choses se passent-elles ?

Il réfléchit…

— Je convoque mon transporteur par téléphone…

— Vous lui dites l'heure de départ ?…

— Non…

— Existe-t-il une heure de départ, en fait ?

— Oui, mais seuls les services de la Banque de France en sont informés, afin de pouvoir établir un cordon de sécurité sur la route. Tous les trente kilomètres, des gardes mobiles contrôlent discrètement le passage du camion… S'il a du retard, ce retard est signalé et une patrouille part immédiatement à sa rencontre.

— Très bien… Ces patrouilles se trouvent où ?

— Avant les centres. Ainsi, par exemple, il y en a trois d'ici Lyon : à Voiron, à Bourgoin, à Bron !

Je tressaille. Je pige maintenant pourquoi l'attentat devait avoir lieu à La Grive ; cette localité se trouve à quatre kilomètres de Bourgoin, par conséquent lorsque le camion l'a traversé, il venait de subir un contrôle… Il devait s'écouler une bonne demi-heure avant le prochain, c'était ça de gagné sur le facteur temps !

— Un chauffeur et un convoyeur ? je murmure…

— Oui…

— Ils étaient armés ?

— Le convoyeur avait une mitraillette…

— Voilà pourquoi l'idée du chien dressé… Un chien n'incite pas à la méfiance… Seulement ça a raté, par un hasard miraculeux, le cleb a été scrafé sans que le détonateur n'ait été touché !

« Revenons à la question qui nous intéresse, monsieur le directeur : celle de l'heure de départ… Qui est-ce qui la décide ? Vous ou les services de la Banque de France ?

— La Banque de France…

— Et comment vous en avertit-elle ?

— Par pli cacheté…

— Qui a connaissance de ce pli ? Je veux dire, à l'avance ?

— Moi seul…

— Vous êtes certain ?

— Absolument…

— Et que faites-vous de ce pli, vous le détruisez ?

— Grand Dieu non, ma secrétaire le classe dans un dossier spécial que j'enferme dans mon coffre.

Il va à son coffre et l'ouvre. Il me tend un dossier que je repousse doucement, sans l'ouvrir…

— Personne ne peut ouvrir ce coffre ?

— Je suis tranquille sur ce point ! affirme-t-il. C'est un Fichet spécial. Je suis le seul à en connaître la combinaison ; du reste, vous allez dire que je suis gamin…

(Tu parles, Charles, d'un gamin !)

— Vous allez dire que je suis gamin, poursuit mon interlocuteur, mais à chaque instant je modifie la combinaison… Tenez, hier c'était Germaine… Aujourd'hui c'est Marcelle…

Je regarde le diro. Il est écarlate. En voilà un qui doit aimer se faire rigoler la zize… Il a la lèvre gobeuse, l'œil humide, rien qu'en prononçant des noms de fillettes.

Je soupire.

— Eh bien, merci de votre aide, monsieur le directeur… J'espère que nous éclaircirons bien vite le mystère… Je vous demande de conserver sur ma visite le secret le plus total…

— Comptez sur moi !

— Par total, j'entends total, renchéris-je…

Je le bigle à fond dans les carreaux. Il en profite pour rougir encore. Si je ne me trisse pas, il va éclater.

Je me lève…

— Votre discrétion est d'autant plus essentielle que l'affaire est grave, dis-je. Il y a déjà trois morts dans cette histoire… Et des millions de perte pour l'État…

Je sors.

CHAPITRE XIV

Il fait décidément de plus en plus beau. Rien qu'à cause de ce soleil somptueux, Duboin aurait eu raison de me faire jouer le rôle du malade malgré lui.

En voilà un qui n'a pas froid aux châsses, hein ? Vous pigez ? Aller refiler de l'appendicite en bouteille à un copain pour lui faire prolonger ses vacances, faut être un drôle de dur. Y a que dans les bouquins qu'on voit ça ; et encore, dans les miens seulement. C'est ce qui fait monter mes tirages, sûrement !

Je respire un grand coup. C'est bon de s'introduire de la montagne dans les éponges. Cet air-là on sortirait de Lariboisière pour le renifler, parole !

À pas nobles et lents de gladiateur vainqueur, je traverse l'immense cour de la papeterie.

Le portier manchot s'empresse à mon avance. Il a lissé sa moustache, ajusté la visière de sa casquette pour me revoir.

— Monsieur le commissaire, murmure-t-il, faut que je vous dise : je suis un ancien gendarme.

Je réprime mon hilarité naissante et je lui affirme que je m'en doutais, car il a de beaux restes.

Une humidité naît dans son regard et ailleurs aussi sûrement.

— Vingt ans de gendarmerie, dit-il…

Il se met à se raconter. À ses débuts, il était dans le Jura. Il avait un chef qui sodomisait les petits pâtres ; il le dénonça…

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? demande-t-il, d'autant plus que je n'étais pas pédé.

— Ben voyons !

Ensuite, il me raconte son accident de motocyclette au cours duquel il a paumé son brandillon. On va s'orienter sur le cancer de l'utérus de sa bonne femme lorsque je l'interromps.

— Enfin, vous avez une existence méritoire, tout entière consacrée au pays, au devoir, et à ces vertus françaises qui sont le plus beau fleuron de notre race !

Des échos de *Marseillaise* lui titillent le tympan.

— Dites-moi, fais-je brusquement, où habite la secrétaire de votre vaillant directeur ?

— Au-dessus de la boulangerie Bichonet.

Je lui pose alors la main sur l'épaule :

— Je suis content de vous ! dis-je d'une voix très République française.

Il se met au garde-à-vous pour me regarder partir.

*

« Bichonet successeur », c'est écrit en cursives romantiques sur la vitre de la boulangerie.

À côté du magasin se trouve une porte cochère.

Je m'y engouffre. Deux ou trois boîtes à lettres décorent un mur lépreux.

Un escalier me sollicite. Je vais pour m'y engager lorsque je m'aperçois que je ne connais pas le nom de la donzelle.

Vous allez me prendre pour une drôle de buze à pédale, et pourtant c'est ainsi : j'ai oublié de me munir de ce renseignement indispensable.

Je sors et j'entre dans la boulangerie.

— Bonjour madame, dis-je au tas de viande installé sur un tabouret derrière une table de marbre, je suis un employé du recensement.

Mon interlocutrice lève sur moi des yeux de vache qui aurait trop regardé passer les trains ce qui lui aurait amené une tenace conjonctivite. Une moustache robuste orne ses lèvres et une barbiche agrémente son menton.

— Ah ! dit-elle.

Elle est aussi indifférente qu'un paquet de nouilles.

— Vous êtes combien, dans cette maison ? demandé-je…

— Y a Auguste et Fernand, dit-elle…

Elle ajoute, modestement :

— Et puis y a moi.

Je ne lui demande pas qui sont les prénommés Auguste et Fernand.

— Et dans la maison, qu'y a-t-il comme locataires ?

— Moi, Auguste et Fernand, fait-elle, moins modestement.

— D'accord, mais au-dessus ?

— Au-dessus, y a personne, notre logement est au deuxième…

— Bon, mais prenons par exemple le rez-de-chaussée…

— Au rez-de-chaussée, y a toujours moi, Auguste et Fernand, assure cette brillante représentante de l'espèce humaine. Vu que le rez-de-chaussée c'est la boulangerie, et que la boulangerie c'est moi, Auguste et Fernand…

Un instant je me demande si je ne vais pas lui enfoncer un pain d'une livre dans la gorge et l'autre dans le prose, histoire de la rendre étanche ; mais rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que je suis un gentleman et un gentleman sait se comporter en homme du monde.

Je serre mes doigts très fort pour réprimer la tentation de les nouer au cou de mon interlocutrice.

— Et au premier ? je demande.

— Au premier, fait-elle, y a M. Étienne, mais il est mort la semaine dernière… Et puis en face, poursuit-elle, y a Mlle Rose, la secrétaire du

directeur de la papeterie…

J'esquisse un sourire grand format.

— Rose comment ? je demande.

— Rose Laberte.

— Merci infiniment, chère madame, je susurre… Je souhaite toujours trouver autour de moi la même compréhension…

Sur ces mots, je quitte la boulangerie.

Je respire une goulée de montagne avant de m'introduire dans la maison.

Au premier, je vois deux portes. Sur l'une, il y a une carte de visite portant le nom de « Rose Laberte ».

Mon Cézame m'en livre l'accès immédiatement.

J'entre et je referme soigneusement la lourde à double tour, exactement comme elle l'était lorsque je suis arrivé.

En entrant, je ne peux réprimer un sifflement. L'appartement est tout ce qu'il y a de cossu. Et c'est du neuf. Du haut en bas, ça sent le tout nouveau. Les meubles sont magnifiques, quoique un peu trop pompiers pour mon goût. L'appartement se compose d'une chambre, d'un petit salon-salle à manger et d'une cuisine. On se croirait dans une vitrine des Galeries Lafayette. Un poste radio-tourne-disques occupe un angle de la salle à manger. La cuisine se compose d'éléments modernes : cuisinière électrique, etc. Bref, la souris doit avoir des revenus, ou alors elle pieute avec un gonze qui les sème à la volée.

Je m'installe dans un fauteuil, confortablement, et je tends le bras pour amener à portée de ma main une cave à liqueurs confortablement garnie.

L'horloge sonne midi. La greluse ne va pas tarder.

Je verse une rasade de Cinzano qui renflouerait l'*Île-de-France* s'il était échoué, dans le Cinzano je file un doigt de cassis et j'introduis le tout dans le trou que le Bon Dieu m'a mis sous le nez à toutes fins utiles.

C'est épatant.

Un quart de plombe s'écoule, puis une demie… Je commence à tiquer, lorsque voilà que je perçois un bruit de pas dans l'escalier. Une clé dans la serrure. La môme Rose entre en trombe, referme la lourde à la volée…

Comme j'ai laissé la porte de la salle à manger ouverte, elle me voit du premier coup d'œil. Elle pousse un cri et fait marche arrière. Mais la porte est bouclée.

— N'ayez pas peur, ma ravissante petite jeune fille, je murmure…

Elle me reconnaît. Elle ouvre la bouche et, dans une expiration murmure :

— La police…

D'où je conclus que, malgré sa promesse, le patron a parlé. Probable qu'il se la met au bout du chose, la Rose des vents, et qu'il ne la considère pas comme une tierce personne.

— Approchez, mon enfant, je susurre…

Elle entre dans la pièce.

— Violation de domicile, je continue, vous savez que je n'ai pas le droit d'entrer ainsi chez les gens… Le règlement est formel, et pourtant, le

règlement je m'assois dessus, vous voyez…

Elle me regarde.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle.

Combien de fois ai-je déjà entendu cette question…

— Ce que je veux ?… Mon Dieu, pas grand-chose : parler un peu avec vous. Rien qu'à vous voir, j'ai compris que vous deviez avoir de la conversation. Avec elle, la vie devient facile, jolie…

« Asseyez-vous, faites comme chez vous… L'essentiel est d'être à son aise, de ne jamais se crisper…

Elle s'assied. Ses gestes sont ceux d'une somnambule.

— Que me voulez-vous ? insiste-t-elle…

— Oh, dites, amour, je fais, vous avez de la cire à cacheter dans les manettes, non ? Je vous l'ai dit, je veux parler…

— De quoi ?…

— De votre travail, par exemple, hein ? Qu'en dites-vous, c'est un sujet qui en vaut un autre…

Je lâche tout de go.

— Oh ! à propos de votre travail, vous savez que Compère est mort ?

Tout comme Trois-Sous, elle accuse vachement le coup.

Je la vois vaciller et se raccrocher au fauteuil.

Elle blêmit et ses yeux s'élargissent infiniment.

— Mort assassiné, je précise… Ah vous êtes tombée sur une drôle d'équipe, mon petit… Il y a à la tête de tout ça quelqu'un qui ne recule pas devant le définitif… Ce quelqu'un supprime comme à plaisir tous ceux qui, de près ou de loin, ont trempé dans cette sale affaire. J'ai idée que vous n'êtes pas en sécurité, ma belle… Pas du tout, du tout !

Elle a peur. Elle tremble…

— Vous feriez mieux de vous mettre à table. De la sorte, vous seriez arrêtée et garantie contre les balles de revolver que le quelqu'un dispense avec tant de largesse…

Elle pose sur moi un regard de chien battu.

— N'hésitez pas, fais-je. Je sais que c'est vous qui renseigniez Compère sur l'heure de départ du convoi de papier. Vous seule la connaissiez puisque vous aviez accès aux dossiers de votre directeur… Alors écoutez-moi. La seule chance que vous ayez de conserver la vie sauve, c'est de tout me dire, afin d'avoir droit à un petit séjour au cambron. Pendant ce temps, la bande sera détruite. Si vous refusez de parler, je vous laisse à votre triste sort… Et c'est un triste sort que celui d'une jeune fille destinée à recevoir un pruneau au milieu de son indéfrisable.

Elle hésite encore un instant.

Enfin, elle prend le parti qu'adoptent toujours les souris lorsqu'elles sont dans une situation embarrassante : elle éclate en sanglots…

Je laisse passer l'averse. Ça ne sert à rien d'arrêter un chagrin de femme. Surtout qu'il n'y en a jamais pour longtemps avec elles. La peine c'est comme

la fidélité, le temps de l'apprécier et elle a foutu le camp.

Deux ou trois petits hoquets et elle revient à la conversation.

— Ce n'est pas de ma faute, commence-t-elle… Je… Je ne pensais pas que ça puisse avoir des conséquences fâcheuses…

« Si j'ai accepté, c'est à cause de ma pauvre maman qui est infirme.

Décidément, elle manque d'imagination, la gosseline. La pauvre maman infirme, ça se faisait encore avant-guerre ; mais faut être Jean Nohain pour déballer encore des pleurnicheries pareilles.

Elle m'explique qu'elle s'est laissé tenter, mais que…

Je la stoppe.

— Dites, mon cœur, et si on prenait tout au commencement, vous ne trouvez pas que ça faciliterait bigrement les explications, non ?

Elle opine.

— J'ai fait la connaissance de M. Compère cet hiver, dans une station de ski, commence-t-elle… Il était seul, moi aussi…

Bref, j'ai déjà pigé. Le Compère s'est farci la souris. Il lui a fait le coup de Papa-maman-amélioré-pavillon-chinois.

Et puis, lorsqu'elle a été mûre, il lui a dit qu'il y avait des ronds à gagner, moyennant un simple renseignement. Elle a tout d'abord refusé – prétend-elle –, mais il lui a juré qu'il n'y avait aucun risque, qu'il ne s'agissait que d'une affaire de rivalité de firme… Il a commencé à les lâcher… Elle a donc accepté. La vieille mère infirme quoi, avec, par-dessus le marché, un tourne-disques, une coiffeuse de glace, une chambre moderne et tout le bigne…

— Dites donc, vous n'avez jamais eu affaire qu'à Compère ?

— Oui, monsieur le commissaire…

— Jamais vu quelqu'un de la bande ?

— Jamais…

J'enrage. Au fond tout ça ne m'a servi à rien. Ça n'est pas par cette garce que je remonterai à la source…

Et pourquoi pas après tout ! Si je reprends le raisonnement que je lui ai servi tout à l'heure, je me dis que la femme en bleu voudra certainement supprimer un nouveau témoin gênant, en la personne de la secrétaire… Car, Compère étant l'amant de cette souris, elle ne sait pas, la grande meneuse, s'il ne lui a pas fait certaines confidences sur l'oreiller… Les hommes sont tellement locdus !

Ma seule chance, pour l'heure, c'est de laisser la secrétaire en liberté. La petite Rose attirera l'abeille ; merde, v'là que je fais dans la métaphore maintenant !

— Écoutez, je murmure… Puisque vous avez été réglo avec moi, je vais l'être avec vous… Je ne vous arrête pas et je passerai votre rôle sous silence.

Elle a un geste de reconnaissance, puis aussitôt, un autre d'effroi.

— Inutile d'avoir les chocottes, Rose, je veillerai sur vous.

Son regard est humide.

— Vous êtes bon, murmure-t-elle.

Je passe la main sur ses bas jusqu'à ce que je rencontre la chaleur duveteuse de ses cuisses.

— C'est mon point faible, je murmure… Je suis toujours trop bon avec les femmes.

CHAPITRE XV

Je vous l'ai déjà dit : la petite Laberte n'est pas chouïa, chouïa.

C'est une fille, par contre, qui ne méprise pas l'homme et qui ne rechigne pas pour établir une navette entre notre vieille planète et le septième ciel.

Des trucs comme ceux qu'elle me fait, on n'en parle même pas dans la Bible.

La frousse lui donne une sorte de génie. Elle a besoin de s'extérioriser, cette chérie, aussi y va-t-elle de tout son petit cœur… J'en suis à me demander si je m'appelle San-Antonio ou si on est le lundi de Pâques…

Lorsque le grand soleil est terminé, elle est agitée d'un ou deux frissons, du type voluptueux renforcé pamoison, puis elle me demande :

— Est-ce que vous aimez les pieds panés ?

Le temps de réaliser, elle s'explique :

— Moi, je les adore, alors j'en avais acheté pour mon repas de midi… Vous allez faire la dînette avec moi.

Vous le voyez, c'est le genre vraiment accommodant.

Tout en becquetant, je l'interviewe le mieux possible dans l'espoir de lui arracher un tuyau intéressant, mais elle ne sait rien de rien. Inutile de se torturer la pansarde. Compère était généreux en pognon, pas en confidences… Il la voyait quelquefois, lui faisait une fleur, lui lâchait de l'osier, mais conservait la bouche cousue. Ça gazait d'autant mieux que la Rose des vents n'avait pas envie de connaître les dessous de cette affaire. Elle se disait, non sans raison, que moins elle en saurait, moins elle risquait d'avoir des emmerdements pour le cas où ça se gâterait. Vous voyez comme les gonzesses sont fortiches, hein ? Toujours à l'affût d'un cancan, d'un commérage, d'un ragot, et pourtant motus sur les grands trucs lorsqu'ils reniflent le brûlé pour leurs narines délicates.

Elle encaissait le pognozoff gentiment ; pour le reste, c'était à la ferme qu'ils jouaient…

On se partage la poire de l'amitié lorsqu'une sonnerie retentit.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande.

— Le téléphone, fait-elle.

— Le téléphone ! Tu as le téléphone, toi ? Je croyais qu'en province c'était plutôt rare chez les particuliers…

— C'est mon patron qui me l'a fait placer, pour les cas où il avait besoin de moi.

Je la regarde. Elle a un peu rougi… Je comprends alors que le diro devait se la farcir à ses moments perdus… Il a fait placer le bignou pour l'avoir à sa disposition.

— Eh bien, je dis, vas répondre !

Elle se lève, va à sa chambre à coucher et décroche.

— Allô ! fait-elle.

Je bondis et m'empare de l'écouteur.

Rose ne sourcille pas.

À l'autre bout du fil, une voix de femme demande :

— Mademoiselle Laberte ?

— Oui…

— Ici, madame Baulois…

Ça a l'air d'ahurir copieusement ma poulette.

— Ah, bien, murmure-t-elle.

Sa présence d'esprit lui revenant, elle murmure :

— Bonjour madame…

— Bonjour, dit sèchement l'autre. Pourrais-je vous voir en fin d'après-midi, immédiatement après votre travail ?

— Mais… oui, dit Rose. Où cela ?…

— À la maison…

— Bien madame, j'y serai vers six heures et demie…

— Entendu, au revoir…

L'interlocutrice invisible a raccroché. Rose tient toujours son appareil à la main. Elle est songeuse, un peu crispée.

— Alors ? je demande…

Elle pose délicatement l'écouteur sur sa fourche…

— Qui était-ce ?

— La femme de mon directeur…

— Ah !

Je suis méfiant… J'aime pas beaucoup l'attitude de la fille, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui se mijote ?

Je m'empare de l'annuaire de l'Isère placé sous l'appareil téléphonique ; je cherche là-dessus Pont-de-Claix et je constate qu'effectivement, le directeur de la papeterie s'appelle bien Baulois.

— Elle a l'habitude de te téléphoner ? je demande.

— Non, c'est la première fois.

— Que crois-tu qu'elle te veuille ?

Elle hésite, rougit encore, puis hausse les épaules.

— Je l'ignore, dit-elle.

Elle a l'air aussi sincère qu'un marchand de voitures d'occasion qui vous refile une trèfle camouflée en vous assurant qu'il s'agit d'une Buick transformée.

Je m'assieds à côté d'elle sur le lit.

— Si on laissait choir les mensonges ? dis-je.

Elle détourne la tête.

— On dirait que tu as peur, je remarque gentiment.

— C'est vrai, balbutie-t-elle, mais pas pour ce que vous pouvez croire… J'ai peur parce que, le directeur et moi, nous, je…

— Bref, vous pagnotez ensemble, c'est bien ça ?…

— Oui, dit-elle.

— C'est à cause de ça qu'il t'a fait placer le bigophone. Il veut t'avoir à portée de la braguette… Dès qu'il peut se libérer de chez lui, vous vous retrouvez, c'est pas ça ?…

— Oui, avoue la douce enfant.

— Eh bien toi, alors, je rigole, tu ne lésines pas sur le slip : Compère, ton patron… Sans compter le casuel… Dis donc, t'as un réchaud dans ta culotte, non ?

Elle a un petit sourire entendu. Elle n'est pas mécontente de son comportement sexuel. Si le docteur Kinsey la confessait, il aurait un bath additif à apporter à son bouquin. Ça serait rigolo. Pourtant, entre nous, y aurait plus rigolo encore à écrire : ce serait un bouquin sur le comportement sexuel du docteur Kinsey, avec interview de la mère Kinsey, planches en couleurs et tout !

Je reviens à notre mauvais sujet, c'est-à-dire à cette vamp pour noces et banquets de Rose.

— Pourquoi te téléphone-t-elle, la mère Baulois, à ton avis ?

— J'ai peur qu'elle ait appris quelque chose…

— Voyez bol de vitriol ! je gueule… Tu t'imagines qu'une âme charitable l'a rencardée sur ce que les journaleux appelleraient son infortune conjugale, n'est-ce pas ? La lettre anonyme c'est le violon d'Ingres des provinciaux…

— Oui, j'ai peur, dit-elle…

— C'est quel genre, la mère Baulois ? Tour de cou de velours, cancer de la vésicule et face à main ?

Elle ne peut s'empêcher de sourire…

— Oh non ! Pas du tout… C'est une Parisienne, elle est beaucoup plus jeune que lui et elle mène une vie très libre… Je crains seulement qu'elle ne profite de ma liaison avec son mari pour demander le divorce…

— Eh bien alors ? je ricane, la voie sera libre, si tu le chambres convenablement, ton boss, il t'épousera peut-être. C'est pour le coup que la vieille maman infirme sera tirée du pétrin !

— Il ne m'épouserait pas, dit-elle. Je ne suis pas de son monde.

En v'là une qui a encore des préjugés quant aux différences sociales.

— Et quand il te grimpe dessus, t'es pas de son monde, dis, grenouille ?

— Mon Dieu, que c'est contrariant, dit-elle… J'ai peur du scandale… Si jamais il éclatait, je ne pourrais plus trouver de travail dans la région.

Je vais pour lui répondre que, vu ses aptitudes, elle aura toujours la ressource d'aller faire des extras dans un clandé de Grenoble, mais je me retiens. On peut être flic et ne pas être mufle. Faut bien des exceptions pour

confirmer les règles, non ?

— Tu verras bien, fais-je philosophiquement…

À deux heures de l'après-midi elle remet ça au tapin.

Je la suis à distance, afin de ne pas éveiller l'attention. Une fois qu'elle a passé le portail, je fais demi-tour. Elle est en sécurité jusqu'à la sortie…

Et au fond, un danger la menace-t-il ?

Cette fille n'est que la 115e roue de la charrette. Les mecs de la bande ne vont pas se mettre à zigouiller tout le monde à qui mieux mieux… Surtout avec la police en action…

Je me demande ce que je branle dans ce bled… J'ai du remords.

Tous les mecs qui font l'école buissonnière ressentent ça. La liberté, pour lâcher de grandes théories, faut la mériter, non la voler. J'ai eu tort de blouser le Vieux en marchand dans les salades de Duboin. Oui, j'ai eu grand tort…

Tenez, tel que vous me voyez en ce moment, dans les rues de Pont-de-Claix, vous constatez que je suis désemparé comme une barque qui a rompu ses amarres. C'est idiot… Je suis là à trombiner une souris, à bouffer des pieds panés en sa compagnie au lieu de reprendre le collier à Paris… C'est pas catholique, les gars.

Je suis au point mort. Je suis en fraude, j'ai envie de mettre les adjas, de crier pouce et de me ruer dans le train…

Oui, c'est ce que j'ai de mieux à faire…

Je vais à la poste. Je demande le numéro de Duboin…

Il me répond. Je comprends que c'est lui, car le type qui répond « allô ! » a la bouche pleine…

— Ah ! c'est toi, superman de mes deux ! crie-t-il après avoir avalé sa bouchée.

— T'étais encore en train de becqueter ? je lui dis.

— Tu parles… De la pintade, mon petit… Je ne connais pas de meilleure chair que celle de cette bête-là… À condition de pas chialer sur la motte de beurre parce que la viande a tendance à être sèche…

— Bon Dieu ! je m'écrie, t'es pas un homme, mais un intestin ! Bouffer, c'est ta raison d'être…

— Elle en vaut une autre, décrète Duboin, non sans une certaine noblesse perceptible même par téléphone.

— D'accord, chacun a un idéal à sa mesure, je murmure…

— Merci, dit-il. Alors, où en est le célèbre commissaire San-Antonio ? enchaîne-t-il… Le roi de la détection, le dompteur du mystère, l'empereur de la bagarre, le surhomme de la maison Poulets ?

— Il en est au point mort. Le sommet de l'art culinaire ! Il en a sa classe des faux-monnayeurs, il regagne son poulailler…

Duboin me téléphone trois lignes de points d'exclamation.

— Si ou plaît ? éructe-t-il…

— T'as parfaitement entendu. Cette affaire déborde par tous mes orifices ! J'en ai ma claque, j'en ai ras le bol, plein le der, par-dessus le bocal ! J'en ai

marre et je fonce à Paris… C'est précisément à ce sujet que je t'appelle…

— À charbon, dit Duboin.

— Quoi ?

— Je t'appelle à charbon, répète-t-il ; j'essayais de faire des astuces à ta mesure, mais t'est vraiment très bas…

Un nouveau silence lourd comme l'hérédité d'un hydrocéphale !

— C'est sérieux ? questionne Duboin.

— Ça l'est, bonhomme, je suis vidé… Je rentre, tu m'enverras mes bagages par le prochain train, et tu épingleras ma note après un de mes calbards, je t'enverrai un chèque.

— Ton chèque, tu peux te le coller où tu penses, grince-t-il.

— Je pense plus…

— C'est vrai, t'as un engorgement des cellules grises, dis, c'est congénital ou quoi ?

— Trêve de plaisanterie, coupé-je.

— C'est ça… Trêve de plaisanteries… Écoute, San-A. Tu ne vas pas me faire croire que des gars auront jalonné ta route de cadavres, t'auront balancé une grenade sur le coin de la gueule, t'auront fait sauter ta bagnole, et que tu les laisseras glaner, non ? Alors, monsieur met ses pognes dans ses fouilles et se désintéresse de la question. Monsieur mobilise ses potes et les moule comme une paire de chaussettes trouées, hein ? Bon Dieu, je veux te l'entendre dire, le faire enregistrer et je mettrai le disque à mes clients, sur le pick-up du dimanche, entre une java et une valse anglaise, histoire de les faire marrer.

Il s'époumone. Je le devine, congestionné, les yeux sortant de leurs orbites (de cheval, dirait Duboin dans un bon jour).

— Monsieur me fait sauter ses meilleurs clients à la dynamite ! réattaque-t-il. Il me laisse sans bagnole, plusieurs jours durant. Il me rend ma brave Jeep avec la bobine fusillée…

— Qu'est-ce que tu racontes !

— La vérité, mon président ! Toute la vérité, je lève la main droite, pas pour jurer, mais pour te la foutre sur la gueule, hé, flic à l'eau de bidet ! Morte, qu'elle était la bobine… Je fous César dans le bain pour qu'il te fasse un morceau d'enquête à l'œil, et tout et tout ! Et tu pars !

— Je pars…

— Dire que j'ai appelé ce machin-là mon ami ! brame-t-il… Non, on les verra toutes c't'été !

« Tu veux que je te dise, tu n'es qu'un sale dégonflé. Où que tu te l'es fait ta réputation, grand lâche ? Hein, dans les romans du "Fleuve noir", mon lapin… En réalité, c'est du vent monsieur San-Antonio… Tes galons de commissaire, tu les as eus dans l'alcôve d'un préfet de police, dis ? Tu serais pas pédoque, par hasard ?

Je serre si fort mes poings que ça craque. S'il me disait ça face à face, Duboin, tout copain qu'il est, je lui ferais manger son râtelier !

Il poursuit…

— Un homme digne de ce nom n'a pas le droit d'abandonner une enquête pareille. Alors quoi, c'est le triomphe du vice, du crime ?

— Voilà que tu fais dans le tricolore, je ricane, tu te crois encore journaliste, non ?

— Tu hure ! je parle…

— Tu parles comme tu écrivais, marchand de salades ! Bouffeur de pintade mal cuisinée !

— Tu dis mal cuisinée ?

— Je le dis, et je vais te dire autre chose encore, espèce de lavement attardé, tes boniments ne me feront pas fléchir. Je pars c'est dit et on n'y revient plus. Pour ce qui est de l'enquête, la police lyonnaise s'en occupe, Dieu merci, je ne suis pas le seul flic de France…

— La police lyonnaise, déclare Duboin, je l'ai pratiquée pendant vingt ans, alors passe la main, je t'en prie… Des mecs qui ne sont même pas capables de trouver où leurs bonnes femmes ont passé la journée, et qui mettent une annonce dans le journal lorsque leur chien a été volé…

— C'est tout ? je demande…

À mon ton, il comprend que je suis déterminé.

Il me dit que je suis un adepte de la sodomie, mais il me le dit plus brutalement et avec un sens du raccourci qui honore son vocabulaire. Puis il raccroche et retourne bouffer sa pintade. Je suis triste comme un chien castré qui assiste à une partouze.

C'est dur de décevoir un bon pote.

CHAPITRE XVI

— Le prochain car pour Grenoble est à huit heures, ce soir, me dit l'employé.

« Vous avez un train pour Paris, départ de Grenoble, vers dix heures…

Je remercie et je commence à traînasser dans le patelin pour user les quelques heures qui me restent à y passer. Au fond, j'aurais eu le temps d'aller ramasser mes bagages chez Duboin ; seulement ça aurait compliqué les choses car, dans l'état d'esprit où il se trouve, on aurait pu redouter le pire.

C'est idiot, deux amis comme nous, lorsqu'ils en arrivent à la châtaigne pour faire prévaloir leur point de vue.

Ma tristesse se développe rapidos.

Le cafard qui remue dans mon bocal grossit à une allure record, comme un nourrisson élevé au lait Machin.

S'il y avait un ciné dans ce bled, je m'y précipiterais, même si on y passait un film de Rita, seulement il n'y en a pas en semaine…

Heureusement, dans toute la France, on trouve des troquets.

J'installe mes assises dans l'un de ceux qui abreuvent Pont-de-Claix et je demande à la patronne de m'apporter une bouteille de rhum blanc.

Une fois en tête à tête avec le flacon, je sens que mon baromètre intime a tendance à se tourner vers le beau temps.

Au quatrième godet, l'optimisme rejoint sa base.

Je bouquine *Le Chasseur français* qui traînait sur mon guéridon ; puis un vieux numéro de *Match*, et enfin le bulletin paroissial.

Il faut bien forger son intélect, non ?

Il est six heures, lorsque je repense à la même Laberte, celle qui fait roussir la paille des chaises quand elle s'assied.

Voilà une greluse à qui j'aimerais accorder un dernier regard avant de me faire la valoche.

Je cigle l'orgie à la bistrote et je les mets en direction de la papeterie.

Les ouvriers en sortent, lorsque je parviens à proximité. De loin, j'aperçois le tailleur de tweed de ma vamp. Elle bigle à droite et à gauche, me cherchant des yeux, mais elle ne peut m'apercevoir car je suis embusqué derrière une palissade.

Enfin, elle se dirige non vers le centre du patelin, mais en direction de l'extérieur.

Je lui file le train.

Elle quitte bientôt la grande route pour s'engager dans un chemin propret au bord duquel sont bâties quelques villas récentes. Probable que Baulois, le diro, pioge dans ce coin.

C'est tranquille. Pas un miron à l'horizon… Je continue de suivre la fille.

Tous les dix pas, je m'embusque derrière un poteau, afin de lui laisser prendre de l'avance.

Le chemin est en pente raide. Il n'y a pas de trottoir et la souris marche au milieu.

Soudain une voiture qui se tient rangée un peu en avant de moi se met à dévaler la rampe, moteur coupé, silencieuse comme une ombre. La même Rose ne l'entend pas venir. Elle ne peut pas savoir que la guinde lui fonce dessus. Lorsqu'elle percevra le petit miaulement des pneus sur le goudron et qu'elle se retournera, il sera trop tard, la guinde l'aura écrasée.

D'autant que dans les parages, une scie à moteur fait un boucan terrible… Si je crie, elle ne m'entendra pas… Tout se déroule à une allure vertigineuse… Je sors mon pétard avant même de comprendre pourquoi j'agis ainsi… Je tire deux fois en l'air. Rose sursaute, se retourne. Elle voit la voiture qui ne se trouve qu'à deux ou trois mètres d'elle. Elle bondit de côté. Le conducteur de la guinde fait un crochet pour essayer de la cueillir, mais il était déjà trop près, tout ce qu'il réussit à faire c'est de la bousculer avec son aile. Le choc ne doit pas être terrible, car elle reste debout…

Comprenant que c'est scié, le chauffeur relâche son embrayage, le moteur mugit, la voiture bondit… Un coup d'accélérateur et il s'éloigne à toute allure.

J'essaie de repérer le numéro, mais je suis chocolat, ce fumier-là a pris la précaution de barbouiller de boue ses numéros si bien qu'ils sont devenus illisibles. Je vois qu'il s'agit d'une traction avant noire. Là se limite le signalement… Donc, j'avais vu juste.

Ils ont bel et bien essayé d'avoir Rose… C'est la liquidation intégrale qui est en cours…

Je cours à elle. Elle est pâle comme une morte de trois mois.

— T'as compris, poupée ? je lui demande… Je crois que tu me dois un gentil petit bout de chandelle. Si je n'avais pas été là, tu ressemblerais à une limande à l'heure actuelle. Et ce qui est pire, à une limande morte…

Elle défaille.

— Allons, allons, c'est passé…

— Merci, balbutie-t-elle.

Je lui flanque deux petites gifles, histoire de lui redonner des couleurs.

— Allez, n'oublie pas que tu as un rendez-vous, je dis. Tu en es quitte pour la trouille, mon bijou… File vite, je t'attends là.

Elle fait quelques exercices respiratoires. Elle essuie une larme, se mouche et se dirige vers la grille d'une villa.

Je la regarde sonner. Et déjà je réfléchis, je me dis qu'ils ne sont pas nombreux, les gars qui savaient que ce soir, Rose différerait de ses habitudes et viendrait ici. Or la voiture l'attendait. On a fait venir Rose dans ce chemin

parce qu'il est isolé, parce qu'il est calme, et parce qu'il est en pente…

Il réunissait toutes les qualités requises pour ce genre d'assassinat.

Comme mort c'était plus propre. On le mettait sur le compte d'un chauffard, ça n'attirait pas particulièrement l'attention…

Je jette un coup d'œil à la villa de Baulois. Vous parlez d'un bath clapier !

En meulière, madame ! Trois étages, une véranda, une pergola, un jardin aux massifs délicats…

Un garage… Un jet d'eau… Un chien… Un chien blanc !

CHAPITRE XVII

Des chiens blancs, me direz-vous, on en rencontre au pied de tous les lampadaires. D'accord, seulement des chiens blancs ressemblant poil pour poil à celui de La Grive, c'est déjà plus rare, non ?

Écoutez, bande de noix, moi je commence à penser que Pont-de-Claix est un drôle de patelin. Il s'en passe des choses…

Des choses tout de même bizarres.

Je n'ai pas le temps d'aller jusqu'au bout de mes pensées que la môme Rose sort de la villa.

— Eh bien, tu n'as pas été longue, fais-je observer.

Elle hausse les épaules.

— J'ai eu l'air d'une imbécile, dit-elle.

— Ah, oui ?

— Mme Baulois ne m'a pas téléphoné…

Je médite un instant.

— Comment t'a-t-elle dit ça ?

— Elle ne m'a rien dit, c'est plutôt moi qui ne savait que lui dire : elle m'a demandé ce que je voulais… Vous vous rendez compte ? J'ai tout de suite compris que j'avais été victime d'une… J'allais dire une farce… D'un attentat.

Elle frissonne.

Je regarde la fille. Elle est commotionnée. Comme tout cela est étrange… Ce coup de fil à la gomme, cet attentat, ce chien blanc…

— Tu connaissais la voix de la mère Baulois ?

— Oui…

— Et tu n'as eu aucune hésitation lorsqu'elle t'a téléphonée ?

— Aucune… Celle qui s'est fait passer pour elle connaît admirablement ses inflexions, son timbre…

« Il le faut, pour que je n'y ai vu que du bleu…

Pourquoi ces dernières paroles produisent-elles comme une musique à mes oreilles.

Que du bleu…

Nous faisons quelques pas…

Que du bleu !

Comme tout semble bien s'enchaîner, tout à coup. Après le chien blanc ; que du bleu ! Du bleu ! Du bleu !

L'affaire, toute l'affaire, s'est échelonnée en trois points :

Il y a eu Pont-de-Claix, d'où le papier partait. La Grive où on devait l'intercepter. Lyon où on l'attendait.

J'ai eu tort de ne pas songer avant tout au point de départ.

Aussi fortiche qu'on soit, il faut toujours partir du commencement.

Je me dis : « Compère, au courant de l'arrivée du papier, a su s'orienter lorsqu'il a fallu prendre les choses au départ. Il a su qu'en s'adressant à Rose Laberte il serait rencardé. »

Il a su qu'elle savait.

Qui donc a pu le brancher sur elle, si ce n'est quelqu'un qui connaissait avec précision les rites du bureau de la papeterie ?

Que du bleu !

Nous voilà de retour dans le village. Ou plutôt dans le bourg, car ce pays est assez important, puisqu'il comporte une bijouterie.

Nous stoppons devant la vitrine.

Si Rose n'était une femme, elle s'étonnerait de voir un type comme moi faire la lèche d'un magasin. Surtout d'un magasin de futilités.

J'avise une bague couronnée d'une superbe pierre bleue.

Que du bleu.

— Rose, je murmure, essaie de te souvenir et dis-moi si dans tes relations féminines tu as déjà vu quelqu'un porter une bague semblable à celle-ci.

Elle n'hésite pas.

— Oui, dit elle, Mme Baulois a la même…

Je ne tressaille pas. Je ne ressens pas la moindre allégresse.

Il me semble que j'ai déjà vécu, voici très longtemps, une scène de ce genre.

Oui, et c'est comme un rêve où toutes les fantasmagories vous paraissent naturelles.

— Elle est brune, vêtue de bleu, elle est partie en voyage il y a quelques jours. Elle est de retour depuis hier. Elle avait un autre chien blanc… qui courait après les camions.

J'ai parlé à mi-voix, pour moi…

Rose s'est arrêtée et m'a saisi le bras.

— Comment sais-tu tout cela ? demande-t-elle.

— Il arrive fatalement un moment où un flic sait tout.

La vérité, c'est comme un bouton de col, on finit toujours par mettre la main dessus, à condition de ne pas s'énerver.

— Écoute, dis-je. Tu vas entrer dans un restaurant. Tu vas boire l'apéritif en m'attendant. Si je tarde, mets-toi à table. En tout cas, fais en sorte de ne pas te trouver seule dans le noir ou chez toi…

— Où allez-vous ?

— Où veux-tu que j'aille, sinon au turf ?

Je fais demi-tour, après l'avoir vue pénétrer dans une auberge.

Presto, je refais le chemin en sens inverse.

Me voici devant la grille des Baulois. Je sonne.

Une petite bonne, vaguement bossue, vient m'ouvrir.

— J'aimerais parler à Mme Baulois, fais-je.

— Je ne sais pas si Madame est là…

Depuis qu'il existe des rupins pour se faire servir par des larbins, les formules n'ont pas changé. Ça c'est la réponse clé. Je vais voir si Madame (ou Monsieur) est là !

Tu parles, Antoine ! (Voilà que je fais mes astuces en vers libres !)

J'ai envie d'objecter que cette crèche, pour aussi confortable qu'elle soit, n'est pas le palais de Versailles.

— C'est de la part de qui ? demande la soubrette déhanchée.

— De la part de M. Compère, je dis…

Elle s'éclipse. Et moi, naturellement, avec le beau mépris des convenances qui est l'un de mes charmes, je la suis à travers la taule.

Elle entre dans un salon où une femme téléphone.

La femme dit :

— Je m'en suis bien aperçue… Je crois qu'il vaut mieux surseoir pour l'instant… C'est ça, je vous tiendrai au courant.

Elle raccroche.

— Que voulez-vous ? demande-t-elle à la bonne.

— Madame, il y a là un M. Compère qui…

— Comment ! s'écrie la femme…

Puis elle se tait.

— Je ne connais personne de ce nom, reprend-elle d'une voix étudiée. Que désire-t-il ?…

— Vous voir…

Je perçois une hésitation.

— Dites que je ne suis pas visible en ce moment, qu'il revienne demain.

C'est le moment que je choisis pour pousser la lourde et faire une entrée de théâtre.

C'est bien elle. Je ne l'ai jamais vue carrément, mais depuis plusieurs jours, j'ai vécu avec elle en étroite communion de pensées.

Elle est belle et froide. Ses yeux sont hardis et glacés.

Une drôle de souris, moi je vous l'annonce par voie d'affiches !

Lorsqu'on aperçoit une fille pareille, on a envie de sauter dessus en déboutonnant sa braguette, ou alors de chercher une corde pour l'étrangler, car elle a quelque chose de cruel qui fascine et fait peur.

— Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même, dis-je. On ne vous a jamais appris ça à l'école, madame Baulois ?

— Que signifie ? demande-t-elle.

— Comme si je n'étais pas ici pour vous l'expliquer !

Elle hésite un bref instant.

— C'est bon, Marie, laissez-nous, dit-elle à la bonne.

La bosco se barre à regret. Elle pressent des choses, tous les larbins flairent

les gros bignes, et elle est contristée de lâcher la séance au moment précisément où ça va barder.

Lorsque nous nous retrouvons seuls, je dis à la femme bleue.

— Ça fait un petit moment que je désire faire votre connaissance, mon petit…

— Qui vous a permis ces familiarités ! s'indigne-t-elle.

Vous vous rendez compte d'une gerce ! Elle a le dargeot sur un tonneau de poudre, je tends la main avec une allumette enflammée et elle s'inquiète parce que ma cravate est mal nouée !

— Je me les permets toujours dans certains cas, je dis. On peut se permettre n'importe quoi avec des assassins.

— Pardon !

— C'est ça, demandez-moi pardon… Pardon pour toutes les saloperies que je vous dois…

— Qu'est-ce à dire ?

Je lui allonge une mornifle.

— Je me présente, fais-je : commissaire San-Antonio !

Elle se frotte la joue et ses yeux distillent de l'extrait d'arsenic.

— Vous êtes un…

— D'accord, dis-je, mais n'insultons pas un honnête policier dans l'exercice de ses fonctions…

Je m'approche du téléphone.

La môme de la poste me demande ce qui me ferait plaisir.

— Parler à la Sûreté de Grenoble, répondis-je.

Elle exhausse ce vœu. J'ai la permanence et je décline mon blaze et toute ma panoplie.

— Passez-moi la brigade chargée de l'enquête sur la voiture qui a sauté dans les environs avec deux personnes à bord, j'ai du nouveau.

Une voix mielleuse me répond que je peux y aller de mes confidences.

— Envoyez illico deux hommes et une bagnole à Pont-de-Claix, dis-je. Au domicile de M. Baulois, directeur de la papeterie… Faites fissa, j'ai un train à prendre à Grenoble à dix heures…

Il dit gi-go ; dans un quart d'heure, si les petits cochons ne les mangent pas en route, ils seront là.

— Voilà, dis-je à la môme en raccrochant. Le spectacle se termine. Ma belle, ç'a été long, pénible, mais je suis arrivé cahin-caha au bout de l'affaire. Il ne me reste plus qu'à vous demander quelques explications, ou plutôt quelques confirmations de mes déductions.

« Vous êtes une intrigante, madame Baulois. Une femme cupide, une ambitieuse…

— Très joli, murmure-t-elle. C'est votre cerveau surchauffé qui vous fait déduire tout cela ?

— Oui, j'ai un calorifère sous le cuir chevelu, ma petite dame… Je comprends maintenant combien il est tentant pour une personne de votre

espèce d'être l'épouse d'un gars qui fabrique du papier-monnaie… Vous avez dû calculer longuement votre coup. Qui sait, peut-être n'avez-vous épousé Baulois que pour vous installer dans l'usine. Une fois en place, vous avez dressé vos batteries. Seulement ce papier est plus surveillé que du lait sur le feu. Le seul moment où il était accessible, c'était sur la route, lors de son transport à Paris. Vous avez donc établi un dispositif de contrôle des sorties. Mais votre vie matrimoniale a été vite disloquée. Baulois n'a pas inventé l'eau tiède, pourtant il s'est rendu compte rapidement que vous n'étiez pas la compagne idéale et il a en partie rompu les ponts. Lors de la première affaire de vol, c'est par lui que vous avez su l'heure de départ du convoi. Le stock étant épuisé, il fallait le renouveler. Mais Baulois ne parlait plus de ses affaires. Peut-être, à la suite du premier accident a-t-il eu des doutes… Alors vous avez compris qu'il fallait se retourner vers la secrétaire qui, elle, pouvait donner le renseignement. Compère a fait ce qu'il fallait pour cela !

Compère ! Exportation, Importation !

— C'est en Indochine que vous écouliez les faux billets, n'est-ce pas ? Là-bas, vous aviez les coudées franches. La Banque de France risquait beaucoup moins de découvrir que des billets avaient plusieurs fois le même numéro. Convertis en piastres, ils devenaient une valeur solide…

« Vous aviez tout mis au point. Vous n'êtes pas dépourvue d'un certain romantisme puisque vous aviez dressé un chien patiemment à courir sus aux camions… Drôle de combine… M. Malaparte y avait déjà songé…

Je la regarde, elle ne bronche pas… On dirait qu'elle écoute distraitement un commentaire de radio.

— Vous aviez plusieurs complices, dis-je. Compère : l'homme chargé des relations extérieures… Trois-Sous, le petit voyou qui servait de manutentionnaire… Le métèque-épouvantail, qui devait être l'organisateur des attentats, et qui devait convoyer la « marchandise », et enfin l'imprimeur… C'est lui qui me manque encore, mais nous l'aurons vite maintenant que nous vous tenons !

Elle porte la main à sa bouche, comme si elle voulait réprimer un sanglot. Ça y est ! la voilà qui va me faire la grande scène du quatre… Les larmes, les cris, les sanglots, les mimiques…

J'hausse les épaules.

— Avec moi, ça ne prend pas, ma belle. Pas du tout, du tout… Si vous croyez m'avoir aux grandes eaux, vous vous gourez salement.

Elle ne m'a pas aux grandes eaux, mais elle m'a tout de même.

La voilà qui devient terriblement pâle tout à coup. Ses narines se pincent. Ses yeux se révulsent, ses mains se crispent sur sa poitrine. Elle pousse un soupir qui n'en finit plus et se renverse sur le dossier de son fauteuil.

Je constate alors que la pierre bleue de sa fameuse bague a basculé comme le couvercle d'une boîte.

Elle a lu des romans policiers, la Joconde !

Elle vient de s'envoyer dehors à la romaine.

Et moi je fais un drôle de pif, parole !

CHAPITRE XVIII

Ça n'est pas drôle de passer un long moment en tête à tête avec le cadavre de la femme que vous faites arrêter.

Il va avoir l'air fin, San-Antonio, lorsque ses potes dauphinois vont se pointer. Eux qui doivent déjà rouscailler parce qu'un zig de Paris vient les coiffer au poteau, ça va être le méchant retournement de situation.

Bon, cette fois la bande des faux-monnayeurs paraît en tenir un vieux coup dans l'aileron ; seulement, il reste encore un pèlerin qui risque d'enchoser ses aminches… L'autre, l'écraseur, il va être aux abois. Il risque de faire des couenneries. Et des coups foireux je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais il commence à y en avoir classe !

Ces bandes-là, c'est comme une hydre : tant qu'il lui reste une tête, elle est à redouter. Cette nouvelle métaphore pour vous développer mon savoir qui est illimité !

Je bigle le cadavre de notre charmante femme en bleu. Je ne sais pas quel bocon elle s'est tapée, toujours est-il que son visage devient bleu comme un paquet de gauloises, dirait mon confrère Dazergues, lequel, sur le chapitre des comparaisons, ne craint ni Dieu, ni Diable, ni sa femme.

Cette souris était vouée au bleu.

Maintenant qu'elle est clamsée, je me sens un peu moins en renaud après elle, because faut avoir du fiel plein le gésier pour chercher des crosses à un macchabée, même si ledit macchabée vous en a fait roter sur le chapitre de la vanité professionnelle.

Je sais bien que j'ai fini par l'avoir, d'accord, mais avouez que ç'a a été duraille, laborieux. Un bizarre cheminement à travers cette magnifique région.

Je vous jure : je m'en souviendrai de ces vacances-là. La prochaine fois, je les passerai à Saint-Nom-la-Bretèche, tout culment, mes congés… Et si jamais je vois un clébard à l'agonie sur mon chemin, je ferai une grande enjambée pour ne pas lui marcher dessus.

Toute cette amertume remâchée. Toutes ces bonnes résolutions prises, je reviens au présent.

Chassez le naturel, il revient à tout berzingue.

Je décroche le téléphone.

— Ici police, je dis à la souris du standard. Il y a un instant, quelqu'un téléphonait ici ; pouvez-vous me dire d'où venait l'appel ?

Elle me dit d'attendre un instant. Il ne lui faut pas longtemps.

— Ça n'était pas un appel, mais une demande, dit-elle.

Moi, notez, je préfère ça. De toute évidence, lorsque je suis arrivé, la femme en bleu téléphonait à son complice. Si c'est elle qui l'appelait, elle savait donc où le trouver. C'est aussi mathématique que deux et deux font vingt-deux ou quatre, suivant la façon dont on les dispose.

— Quel numéro était demandé ?

— Le 256, à Grenoble.

— Ça correspond à quoi ?

— Une seconde…

Je tambourine l'écouteur. Par la croisée, je vois arriver une voiture. Elle stoppe devant la porte. Deux mecs en descendent. Ces gars-là, ils iraient dans un bal masqué déguisés en policiers, ils ne se fringueraient pas autrement.

— Allô, dit la grognace…

— J'écoute !

— Le 256 est le numéro de l'Imprimerie Steine, rue Gustave-Livat.

— Merci…

Imprimerie ! Imprimerie !…

On frappe à la porte.

Avant que j'ai dit d'entrer, mes deux confrères tournent le loquet.

— Vous arrivez un peu tard, je leur dit en guise de salut.

*

La rue Gustave-Livat est une petite artère silencieuse de la banlieue grenobloise.

L'imprimerie est située au fond d'une espèce d'impasse.

On grimpe deux marches, et on se trouve en face d'une porte de fer, munie de vitres en verre dépoli.

Une sonnette enfouie dans de la poussière, avec, écrit dessous : sonnette de nuit.

Comme chez un toubib ou un pharmago !

J'essaie de tourner le loquet, mais il résiste because la lourde est bouclée. J'appuie alors sur la sonnette.

J'entends un tintement lointain, dans les profondeurs du local.

Un long moment s'écoule. Je remets ça…

Alors une minuscule fenêtre que je n'avais pas remarquée s'ouvre au premier étage. Un homme passe la tête et demande ce que je veux.

D'un ton confidentiel, je chuchote :

— Ouvrez vite, je viens de la part de Mme Baulois.

C'est magique. Il me dit d'attendre une seconde.

Et en effet, il ne met guère plus d'une seconde pour descendre m'ouvrir.

Le gars qui se tient devant moi est un homme entre deux âges, petit, trapu, au regard méfiant, à la gueule de bon Judas de patronnage.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il brusquement.

— J'ai deux mots à vous dire, murmuré-je, en le poussant à l'intérieur.

— Mais… proteste-t-il, en voilà des façons…

Je lui mets un bourre-pif.

— Celles-ci te plaisent-elles mieux, tordu ?

Il me regarde d'un air éperdu.

— Qui êtes-vous, répète-t-il.

— Police !

Il fait plutôt une sale gueule, l'imprimeur.

— Vous êtes le dernier représentant de cette honorable association de malfaiteurs qui se substituait depuis quelque temps au Trésor de la France.

« Cette brave Mme Baulois n'est plus, mon cher. Elle s'est fait justice, comme on dit dans les journaux…

Il me dévisage pour essayer de voir si je mens. Mais non. Ma gueule est suffisamment éloquente. Alors il baisse la tête et pousse un étrange soupir.

Je regarde autour de moi. Tout est couvert de poussière. Tout croule sous le papier perdu… Ça sent l'abandon. De toute évidence, cette imprimerie désaffectée n'a été achetée que pour les besoins d'une cause que je connais fort bien.

— Alors, c'est ici qu'on fabrique les faux talbins, je murmure. D'où vient, en ce cas, que vous charriez le papier à Lyon ?

— Cherchez, et vous trouverez, dit l'homme.

— Pas besoin de chercher longtemps, coupé-je. Je commence à tout piger, mon amour. Compère et le métèque voulaient opérer à leur compte, hein ? Ils avaient planqué du papelard pour eux. Ils bichaient les chocottes à cause de la souris bleue qui se prenait de plus en plus pour Jeanne d'Arc et Al Capone réunis !

« L'attentat de La Grive, c'est le métèque qui l'a fait rater.

« J'y ai pensé en découvrant sa carcasse. Il avait bricolé le détonateur, afin que celui-ci ne fonctionne plus. C'est pourquoi j'ai pu le tripoter sans qu'il ne m'arrive rien. Seulement la fille qui a fait exploser l'engin a dû avoir le petit geste de trop qui suffisait pour le badaboum.

« Hier, vous étiez tous à Lyon. Mon intrusion dans la cave secrète a jeté la panique. Trois-Sous m'a signalé. Vous êtes allé voir dans le sous-sol. D'ordinaire, vous y entreposiez les billets avant leur départ pour l'Indochine. Seulement vous avez découvert le rouleau de papier. Ce papier planqué par Compère. Vous avez réglé son compte à l'exportateur. D'autant plus que vous aviez eu ce même jour la preuve de sa trahison en apprenant qu'il avait fait une déclaration de vol relativement à sa voiture. Ça ne lui plaisait qu'à demi que la môme Baulois l'utilise pour ses opérations de gangstérisme. Comme ça, en cas de coup dur, il était paré.

« Et voilà, mon brave écraseur, voilà le tout dernier acte… Maintenant, il ne vous reste plus qu'à régler votre petite addition.

Je m'avance pour lui cloquer la pogne au colbak, mais j'éprouve l'une des

plus grosses émotions de ma vie. Ce petit bout de zig fait une espèce de saut de carpe. Il me plonge dans le poitrail.

Une charge de bélier serait moins violente. J'en ai le souffle littéralement coupé.

Faut avouer aussi que ce mouvement a été presque instantané.

Et puis, ce réflexe-là ne correspond pas avec le physique de mon imprimeur à la noix. Pour une botte secrète, c'est une botte secrète, et pas une botte de poireau, comme ne dirait pas Breffort, qui a sa dignité.

Je fais un valdingue à travers l'imprimerie. Mon dos heurte violemment une tireuse à plat. Je me mets à plat aussi. Il me semble qu'un régiment de cavalerie polonais défile à travers ma carcasse.

Bien chaud, bien parisien, comme sensation.

Je sens que le monde se dérobe. Un nuage pourpre emplit mon cerveau.

Avant que je puisse récupérer, il me shoote en pleine poire, avec une sauvagerie extraordinaire…

Je défaille, je lâche la rampe… Tout vacille, tout s'illumine à fond pour le feu d'artifice final. Je me suis laissé avoir à froid, de la façon la plus simple du monde.

Et maintenant, c'est fini. Mes muscles sont en tissu éponge, mes nerfs sont morts, mon cerveau est en plein court-circuit…

Comme à travers un rêve, je vois ce fumier porter la main à sa poche. Il sort quelque chose. Il me reste juste assez de lucidité pour comprendre que c'est un revolver. Il fait sauter le cran de sûreté et amène une balle dans le canon. Il l'avance dans ma direction. Je vois son doigt bouger sur la gâchette.

Cette fois, je vous dis au revoir, à tous. C'est gentil d'être venus. On se retrouvera là-haut…

Un bruit sec. Je ferme les yeux en souhaitant qu'il ait visé juste.

Puis je les ouvre. Le gars gît à mes pieds, le crâne ouvert. Debout, tout hébété, se tient Duboin.

Vous allez me dire que je suis en plein délire, et pourtant non, c'est bien Duboin qui est là, le front superbement emperlé de sueur. Les yeux hors du crâne, tenant une petite forme de fonte à la main.

Il faut être un bœuf pour soulever ça et s'en servir comme d'une masse. Mais Duboin c'est quelque chose de plus costaud qu'un bœuf.

— Et alors, souffle-t-il, c'est toi le fortiche, l'homme de fer, celui qui remplace la Végétaline et l'eau bouillante ?

Il se penche sur moi et me fait un peu d'air.

C'est bon de pouvoir respirer.

— Qu'est-ce que tu fous-là ? je demande, lorsque l'usage de la parole m'est rendu.

— Je sauve la peau des flics à la godille, dit-il.

« Je te croyais dans le train de Paris, fait-il.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures…

— Alors j'y serai dans une plombe… J'espère qu'auparavant tu m'expliqueras…

— Comment je suis arrivé ici ? Pas marle… Lorsque tu m'as dit que tu décramponnais, je me suis fichu dans une rogne noire…

— Je sais.

— Je me suis dit qu'il fallait être le dernier des vaselinés pour abandonner si près du but…

— Tu me l'as dit.

— Alors, j'ai repris l'enquête à mon compte…

— Voyez-vous !

— Je te conseille de rouscailler, hé, guenille, hurle soudain Duboin. Tu peux faire le mariole…

« Bon, j'ai voulu reprendre l'enquête. Pour commencer, j'ai téléphoné à la petite postière de Saint-Alban, histoire de voir si elle avait du nouveau. Je me suis recommandé de toi. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais ton nom la rend toute chose…

— Passe la main, je connais l'histoire…

— La môme avait vu dans le journal la photo de ton métèque déguisé en épouvantail. Elle l'a reconnu comme étant le compagnon de la femme bleue et elle s'est souvenue qu'il avait téléphoné un jour à Grenoble. Elle a recherché sur ses fiches et elle a trouvé le numéro. Elle me l'a communiqué. Alors me voilà…

Vous ne trouvez pas marrant, vous, que ce soit ce numéro de bignou qui nous ait conduits tous deux ici ?

— Elle a dit, fait Duboin, que tu ne l'oublies pas…

— Qui ça ?

— Ben, la postière ! En somme, c'est grâce à elle si tu es vivant.

CHAPITRE XIX

Le boss a un visage imperturbable, lorsque je pénètre dans son burlingue.

— Tiens, murmure-t-il, votre crise d'appendicite est dissipée ?

— Fausse alerte, chef. En réalité, il s'agissait d'un banal empoisonnement dû à de la sauce tomate…

Il me regarde.

— C'est dangereux, la sauce tomate, fait-il, sans rire. Ça vous défigure complètement un homme.

Je sais ce qu'il veut dire. Un miroir m'a renseigné. Le coup de savate de l'imprimeur m'a sérieusement entamé le pif. J'ai maintenant un tarin plus gros qu'une pomme de terre. Sans parler d'un œil au beurre noir…

— Bon, enchaîne le boss. Je suis bien aise de vous retrouver. J'ai du travail. Oh, à propos, vos collègues de Grenoble ont mis fin à cette affaire de fausse monnaie, tandis que vous étiez couché.

J'esquisse une grimace.

— Ce sont des gens très forts, continue le boss. Prenez du feu, San-Antonio.

Je reste de marbre.

— L'affaire était très importante. De hauts personnages sont compromis.

Je laisse tomber un « Ah ! » réservé.

— Enfin, dit le boss, maintenant ce ne sont plus nos oignons. Nous avons du pain sur la planche. Vous êtes en forme ?

— Assez, je murmure. Les vacances, patron, y a encore que ça pour retaper un homme.

FIN

Tous les livres de la collection San-Antonio sur
www.fleuvenoir.fr

© Fleuve Noir, un département d'Univers Poche, 1954

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-265-09110-8

Ouvrage composé par Nord Compo